

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT

NOUVELLE SÉRIE



LA FRANCE DES
IDENTITÉS RÉGIONALES
LES BRETONS

N°422. AVRIL 2014

www.geo.fr

L'Italie PLEIN SUD

LES POUILLES

LA CALABRE

LA BASILICATE



Chine

CHONGQING, NAISSANCE
D'UN COLOSSE URBAIN



Mali

QUEL AVENIR POUR
CE BIJOU DE L'AFRIQUE ?



Carpates

AVEC LES DERNIERS
SHERPAS D'EUROPE



Environnement

LES AGROCARBURANTS,
PAS SI ÉCOLOGIQUES...



LE TEMPÉRAMENT EN HÉRITAGE.

Digne descendante de la mythique BMW Série 02, la Nouvelle BMW Série 2 Coupé concilie dimensions compactes, 4 vraies places et un coffre spacieux. Des atouts sublimés par un caractère affirmé pour un plaisir de conduire toujours plus exaltant.

NOUVELLE BMW SÉRIE 2 COUPÉ.



Nouvelle
BMW Série 2
Coupé

www.bmw.fr



Le plaisir
de conduire

www.bmw.fr/serie2coupe

DOLCE & GABBANA



ATTEIGNEZ DES SOMMETS.

Le Bonnet

**Nouvelle Jeep® Grand Cherokee.**

Découvrez la Nouvelle Jeep® Grand Cherokee équipée de série de projecteurs bi-xénon, de feux de jour apportant une signature visuelle inédite, de phares intelligents et de projecteurs directionnels⁽¹⁾ qui suivent le tracé de la route, du système ParkView® (caméra de recul avec affichage dynamique sur l'écran multimédia) et d'un radar anticollision⁽²⁾. Toutes ces technologies avec sa nouvelle boîte automatique à 8 rapports vous apportent sécurité et confort quelles que soient les conditions.

Consommation mixte (l/100km) moteur 3,0 l V6 CRD : 7,5. Émissions de CO₂ (g/km) : 198. (1) De série sur Summit.
(2) De série sur Overland et Summit. I am Jeep® : « Je suis Jeep® ». Jeep® est une marque déposée de Chrysler Group LLC.

iam **Jeep** 00 800 0 426 5337
00 800 0 IAM JEEPSuivez **Jeep**, sur la page facebook.com/JeepFrance**Jeep**
®

Pourquoi il faut créer de la beauté



Ces tours de verre et de béton seront-elles encore là dans cinq cents ans ? Des touristes viendront-ils les admirer comme ils vont aujourd'hui contempler les merveilles des villages italiens ? En lisant ce reportage sur la mégaville de Chongqing, un exemple paroxystique de la croissance urbaine chinoise, je ne peux m'empêcher de poser ces questions. Certes, on comprend bien la nécessité de créer des villes gigantesques pour faire face à l'exode rural et les nouveaux habitants en tirent avantage. Il y a du chauffage, de l'eau courante, des écoles...

Mais la fièvre urbaine est-elle durable ? Fabrique-t-elle un monde plus harmonieux, plus pacifique, où les hommes vivent plus heureux ? In fine, ce que construisent les Chinois sur les rives du fleuve Yangzi ajoute-t-il à la beauté du monde ? La réponse à cette question est déterminante car, au final, seul ce qui est beau possède une valeur durable. On ne s'attache pas à un produit, une architecture ou une ville parce qu'elle est utile, efficace, voire éco-logique, mais parce qu'on la trouve belle. La beauté est relative, direz-vous. A chaque civilisation, chaque époque, chaque individu ses critères. «Est-il vrai, prince, que vous ayez dit un

jour que la beauté sauverait le monde ?» interroge Hippolyte Terentiev dans le roman de Dostoïevski, «L'Idiot». Et quelques lignes plus loin, il poursuit : «Mais quelle beauté ?»

Enigmatique notion, donc, que celle de la beauté, indéfinissable, improgrammable ? Un designer américain, Lance Hosey, nous invite à reconstruire ce point de vue. Dans un récent livre, «The Shape of Green. Aesthetics, Ecology and Design», il explique que les formes, les motifs, les proportions qui plaisent à l'homme, par-delà les différences culturelles et historiques, présentent des caractéristiques communes et objectives. Le nombre d'or, par exemple, cette proportion idéale que l'on retrouve dans la façade de Notre-Dame de Paris, la courbe d'un Stradivarius, le visage de la Joconde ou la forme d'un iPod. D'autres structures (connues sous le nom de fractales) possèdent aussi, selon Lance Hosey, une esthétique universelle (une «densité» optimale) : un flocon de neige, un acacia dans la savane, les nervures d'un palais vénitien, le jardin zen Ryōan-ji à Kyoto...

Forme, structure, densité... Il y aurait donc une mécanique universelle du beau, une mathématique de l'attractivité. On peut le croire et le craindre (quand l'esthétique devient définie et programmable, n'est-elle pas dictature ?), mais dans un monde où l'on n'a jamais autant bâti de routes, d'immeubles et de mégavilles, un détour par l'histoire de la beauté est salutaire. ■

GEO HORS SÉRIE ART

BKPI dist. RMN-GP

GEO ART CÉLÈBRE VAN GOGH

Après les Impressionnistes, la Renaissance et Picasso, GEO Art se penche sur le cas Van Gogh. Comment aborder un artiste aussi universel ? Nos journalistes ont choisi de regarder au-delà de ses tournesols et de ses ciels tourmentés. Ils ont analysé ses dessins, injustement méconnus, cherché les causes de la disparition inexorable de ses couleurs – un drame pour les conservateurs ! –, remonté ses sources littéraires. Ils ont aussi enquêté pour savoir si cet artiste maudit était aussi asocial et intransigeant qu'on l'imagine et fait le tri parmi les 150 théories médicales qui tentent d'expliquer son mal de vivre. Sortie en kiosques le 9 avril.

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

A handwritten signature in black ink, appearing to read "Eric Meyer".

SOMMAIRE

| | |
|--|-----|
| GEO ET VOUS | 12 |
| Votre avis, nos nouveautés. | |
| GRAND REPORTER | 16 |
| Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes. | |
| LE MONDE QUI CHANGE | 22 |
| La France parie sur le Somaliland. | |
| LES HÉROS D'AUJOURD'HUI | 24 |
| Le Birman Kyaw Thu milite pour de dignes obsèques pour tous. | |
| LE GOÛT DE GEO | 26 |
| Le durian, fruit défendu des Asiatiques. | |
| L'ŒIL DE GEO | 28 |
| A lire, à voir. | |
| VOYAGE | 30 |
| L'Italie plein sud Pouilles, Calabre et Basilicate sont encore méconnues des touristes. Pérille amoureux dans ces régions empreintes de noblesse et de générosité. | |
| ESCALE | 64 |
| Jean-Didier Urbain A Stuttgart, la «Joconde» est une auto. | |
| MODES DE VIE | 66 |
| Chongqing, la mégacité chinoise Née de la volonté du gouvernement, elle est un modèle urbain pour la Chine de demain. Comment vivent ses trente et un millions d'habitants ? | |
| Avec les sherpas d'Europe Dans le massif des Hautes Tatras, en Slovaquie, nous avons suivi ces colosses des cimes dans une de leurs magnifiques et éreintantes ascensions. | 80 |
| ENVIRONNEMENT | 90 |
| Les agrocarburants ont-ils un avenir ? Le point sur un combustible qui enflamme la planète. | |
| Yann Arthus-Bertrand Les visionnaires de Bogotá. | 92 |
| REGARD | 94 |
| Les théâtres du pouvoir Par le photographe Luca Zanier. | |
| GRAND REPORTAGE | 104 |
| Retour au Mali Durant deux ans, le nord du pays a vécu entre rébellion touareg et joug djihadiste, avant l'intervention de la France. Maintenant, cette nation doit gagner la paix. | |
| LE MONDE EN CARTES | 120 |
| Moscou rêve d'un empire russe | |
| GRANDE SÉRIE 2014 : | |
| LES FRANÇAIS ET LEURS RÉGIONS | 124 |
| Les Bretons Entre côtes de l'Armor et forêts de l'Argoat, nos reporters ont exploré les chemins du «Breizh way of life». | |
| LE MONDE DE... Philippe Labro | 146 |

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

Couv. nationale : G. Simeone/Sime/Photononstop (port de Giovinazzo). Vignettes en ht. : V. Vincenzo/Hanslucas.com, et de g. à d. : J. H. Karmen ; G. Turine/Agence Vu ; P. Touraine ; P. Matin/Andia.fr. Couv. régionale : V. Vincenzo / Hanslucas.com. Vignettes de g. à d. : J. H. Karmen ; G. Simeone/Sime/Photononstop ; G. Turine/Agence Vu.
Diffusion : encarts abo multittitres + pack univers + tout-en-un VAD sur sélection abonnés + encart VPC coffret 6 DVD totalité abonnés France.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

france info
La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 14.

Ce numéro est vendu seul, à 5,50€, ou accompagné du GEOGuide «**Italie du Sud, les Pouilles, la Basilicate, la Calabre**» pour 3,90€ de plus. Vous pouvez vous procurer ce guide seul au prix de 3,90 € (frais de port offerts pour les abonnés / 2,50 € pour les non-abonnés) en envoyant vos coordonnées complètes sur papier libre accompagnées d'un chèque à l'ordre de GEO à : GEO - 62069 ARRAS Cedex 09. Offre limitée à un exemplaire par foyer, valable en France.



124

Le phare du Guilvinec est un monument de l'identité bretonne.







Autriche. Des séjours inoubliables au Vorarlberg !

Entre le lac de Constance et les Alpes, et voisin de l'Allemagne, de la Suisse et du Liechtenstein, le Vorarlberg vous invite à vivre des moments exceptionnels.

Au Vorarlberg, assister sous les étoiles à une représentation d'un grand opéra sur le lac de Constance, se laisser surprendre par l'étonnante palette d'une architecture entre tradition et modernité, faire du sport et de nombreuses activités dans la montagne ou explorer les merveilles de la nature représentent autant d'expériences hors du commun à partager entre amis, à deux ou en famille.

Situé à l'ouest de l'Autriche, le Vorarlberg allie en effet avec une rare subtilité culture sous toutes ses formes et animation dans des villes et villages authentiques, et une ambiance conviviale magnifiée par la beauté magique des Alpes, entre l'Arlberg, la Silvretta et le Rätikon.

Et puis au Vorarlberg, si les régions déclinent chacune leurs propres attraits et autres spécificités, elles conjuguent toutes au plus-que-parfait une hospitalité chaleureuse et un art de vivre comme nulle part ailleurs.



CONSEILS, INFORMATIONS, SERVICES

Le Service Info Vacances de l'Office National Autrichien du Tourisme est à votre disposition pour vous informer sur tous les attraits touristiques de l'Autriche. Vous pouvez nous contacter par téléphone ou par courrier électronique.

Service Info Vacances
Tél. : 0800 941 921 (gratuit)

 Autriche
s'échapper et revivre

 Rejoignez-nous aussi sur Facebook !
www.facebook.com/vacances.autriche

► Plus d'information sur le Vorarlberg : www.vorarlberg.travel/fr



© Bregenzerwald Tourismus/Christoph Lingg

Le Bregenzerwald rivalise d'idées novatrices

Le Bregenzerwald est réputé pour l'étonnante modernité de ses ouvrages architecturaux qui mêlent à l'envi concepts de construction à la fois traditionnels et contemporains, la créativité remarquable de ses artisans qui revisitent les savoir-faire d'antan, la beauté de ses paysages ruraux et toutes les saveurs de sa gastronomie concoctée le plus souvent à base de produits issus du terroir, dont les fameux fromages.

Bregenzerwald - Chemin de l'architecture : randonnée longue distance avec transport des bagages, 5 nuits à l'hôtel en demi-pension, carte d'hôte du Bregenzerwald.
A partir de 579 € par personne.

Info + info@bregenzerwald.at - www.bregenzerwald.at/fr



Autriche
s'échapper
et revivre

Communiqué

www.austria.info



© Bregenzer Festspiele/Arija Körber

Le Montafon ou l'aventure au quotidien

La vallée alpine du Montafon est située au sud du Vorarlberg. La région propose des randonnées à thème sur des sentiers historiques, des activités sportives en forêt ou encore des sorties nostalgiques sur des circuits panoramiques grandioses, tout comme des défis lancés aux sportifs ambitieux, et, question gastronomie, des mets raffinés à déguster en refuge. Avec le "BergePLUS" programme, il est aussi possible de pratiquer des activités ou sports et de faire des découvertes chaque jour différentes.

Berge.PLUS.Package : 7 nuits en chambre chez l'habitant avec petit déjeuner, Montafon-Silvretta-Card, "BergePLUS" Programme. A partir de 239 € (adulte) et 159 € (enfant).

Info + info@montafon.at - www.montafon.at/fr



© Alpenregion Bludenz

La région du lac de Constance au top de l'imagination

Avec ses sites exceptionnels qui se dévoilent sur les bords du lac de Constance, la région Bodensee-Vorarlberg vous invite à partager des moments intenses. A Bregenz, chaque été lors du festival, des réalisateurs de renom mettent en scène des opéras sur une scène lacustre. Toujours à Bregenz, on découvre le vorarlberg museum et le musée d'art contemporain Kunsthaus Bregenz. Et, à Dornbirn, on visite la maison de la nature inatura et un « science center ».

Forfait « Festival de Bregenz - Pamina » : 2 nuits à l'hôtel avec petit déjeuner, billet pour l'opéra de Mozart « La Flûte enchantée », carte de loisirs Bodensee-Vorarlberg. A partir de 221 € par personne.

Info + office@bodensee-vorarlberg.com - www.bodensee-vorarlberg.com/fr



© Montafon Tourismus/Daniel Zangerl

Brandnertal, ville de Bludenz et parc de biosphère Grosses Walsertal : pour les familles !

Voici une région privilégiée pour vivre de merveilleuses vacances en famille, avec la garantie de pouvoir partager de bons moments ensemble. Bludenz, surnommée « la porte des Alpes », s'inscrit dans des paysages de toute beauté. Elle offre toute une gamme de découvertes culturelles, de divertissements et d'expériences gastronomiques. Et le parc de biosphère Grosses Walsertal, espace préservé, propose des expériences en harmonie avec la nature.

Eté actif au Brandnertal : 4 nuits dans un appartement, activités et programme pour enfants compris. A partir de 415 € par famille (2 adultes, 2 enfants jusqu'à 15 ans).

Info + info@alpenregion.at - www.alpenregion-vorarlberg.com/fr

COURRIER

LUMIÈRE SUR LES CHRÉTIENS

Je me suis régale à la lecture de votre numéro de décembre 2013 (418). Quarante pages sont consacrées à un remarquable dossier intitulé «Aux sources du monde chrétien», dont le tableau récapitulatif est certainement le point d'orgue (pardonnez-moi cette expression bien à propos...). Je m'intéresse à toutes les spiritualités, en particulier au christianisme primitif. Les nuances complexes du mouvement à ses origines ont toujours été un peu difficiles d'accès pour moi, malgré mes nombreuses lectures sur le sujet. Vous avez réussi à «décoder» les grandes lignes de ces différentes sensibilités. Sans verser une fois de plus dans les compléments sur le sérieux de vos papiers, j'ose à peine vous demander de nous offrir, une prochaine fois, la même synthèse sur nos églises chrétiennes occidentales. **Pat Garnier**

NON À MALTHUS

Je réponds (un peu tard) à la lettre de Jean-Claude L'Hôtellier, publiée dans le numéro d'août 2013 (414), qui réagissait au «Monde qui change» sur le thème «No sex, no future pour le Japon». Contrairement à lui, je ne crois pas que le problème de notre siècle soit la surpopulation, mais la manière dont nous gérons les

ressources de la planète. La croissance démographique peut se faire sans porter un trop grand préjudice à la nature, si les villes ne s'étendent pas indéfiniment (pour cela, il faut densifier les centres urbains) et si nous essayons tous d'y mettre un peu du nôtre (moins utiliser la voiture, trier les déchets...). Par ailleurs, il me semble très discutable de citer en exemple la Chine qui, selon lui, «ne se porte pas plus mal» en contrôlant sa natalité. En effet, ce pays pratique toujours, dans certaines régions, des stérilisations et des avortements forcés. Cela constitue, à mes yeux, un crime. Par ailleurs, cette nation, en plein développement économique, aura besoin de main-d'œuvre.

Alice Vita-Finzi

ONZE MILLE MÈTRES SOUS LES MERS

Merci pour vos magnifiques reportages ! Concernant le «Monde qui change» du n° 420 (février 2014), il faut préciser que le bathyscaphe «Trieste» a été construit par le Suisse Jacques Piccard et son père Auguste. C'est la marine américaine qui le leur a acheté et Jacques est descendu à 10 916 mètres dans la fosse des Mariannes, en compagnie d'un officier du nom de Don Walsh. **Christiane Fankhauser**

UN TRAMWAY NOMMÉ GEO

Comme chaque mois, je retrouve avec plaisir mon GEO. Lors des bruyants voyages en train ou dans le tram bondé qui me conduit à la fac, mon magazine m'emporte vers d'autres horizons, loin de la grisaille. Cette fois-ci, avec le numéro de décembre, c'est au Proche-Orient. **Cassandre Meunier**



RETOUR DE VOYAGE

D'EST EN OUEST, EN ROUTE VERS NOTRE «AMERICAN DREAM»

Nous avons fait un rêve... devenu réalité. Parcourir la mythique Route 66, du premier panneau, dans Chicago, au dernier, sur la jetée de Santa Monica. La «Mother Road», il faut la trouver et entendre battre son cœur au rythme des miles avalés goulûment. C'est encore aujourd'hui une aventure ! Pour préparer le voyage : le n° 228 de GEO ! Durant cinq semaines, nous avons roulé dans notre «motor-home» (camping-car) de location. Avec des étapes tous les 200 kilomètres le long du ruban asphalté. Le Middle West et ses champs de maïs, les collines et le fameux pont

du «Devil's Elbow», qui suit le coude formé par la Big Piney River, dans le Missouri. Les stations-service, les motels, l'unique rue rectiligne des petites villes. Nous entendons encore la sirène cadencée des longs trains de 140 wagons à côté desquels nous avons roulé, seuls. Mais nous avons aussi découvert une Amérique profonde qui aime la France et à qui nous le rendons bien. Quelques motards fiants devant nous, bandana au vent. Des cow-boys, récupérant un veau échappé et nous saluant amicalement. Musique country, Budweiser et Coca-Cola. Maintenant, c'est notre Amérique à nous. ■



Chantal et Francis Besnard

+ L'INTENSITÉ
D'UNE LÉGENDE*



1128

+ GRIMBERGEN +
BIÈRE D'ABBAYE - ABDIJBIER

BLANCHE



Les puzzles GEO sont disponibles en hypermarchés, en grands magasins ou en magasins spécialisés.



JEU

DES PUZZLES POUR S'INSTRUIRE ET S'ÉVADER

Pour la cinquième année consécutive, GEO et l'éditeur de jeux MB Puzzles ont uni leurs savoir-faire pour proposer une collection de superbes puzzles, autour du thème «animaux sauvages et sites d'exception». Attardantes, surprenantes ou insolites, les photos de cette nouvelle édition ne laissent pas indifférent. A votre tour de reconstituer ces portraits d'animaux sauvages – l'ours brun, le maki catta, le zèbre... – et ces étonnantes paysages – le Rakiura National Park en Nouvelle-Zélande ou le parc chilien Torres del

Paine, en Patagonie. Des fiches au dos des boîtes expliquent les caractéristiques de l'animal et, le cas échéant, la menace qui pèse sur son espèce, ou l'histoire du site et ses enjeux. Saviez-vous par exemple que le tigre du Bengale, pour avoir de très bons yeux, n'en est pas moins daltonien ? Et que le parc Torres del Paine était déjà peuplé par des chasseurs au cinquième millénaire av. J.-C. ? Ainsi, au plaisir d'assembler le puzzle (200 à 3 000 pièces) s'ajoute celui de comprendre ce qui se cache derrière la beauté de l'image. ■

ÉVASION

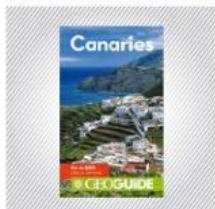


GEOBook «1000 Idées de voyages sur l'eau», éd. GEO, 26,90 €, disponible en librairie et rayon livre.

Et voguent les vacances...

Passer le cap Horn en voilier, descendre le Nil en felouque, suivre le canal du Midi en péniche... Le GEOBook «1000 Idées de voyages sur l'eau» aide marins d'eau douce et loups de mer chevronnés à organiser leur odyssée grâce à de nombreuses photos, adresses et infos pratiques.

GUIDES



GEOGuide «Canaries», éd. Prisma-Gallimard, 240 pp., 15,50 €. En librairie et rayon livre.

En route pour le soleil, avec GEO

Direction les Canaries, une destination parfaite toute l'année, avec ce nouveau GEOGuide. Visitez les sept îles de «l'éternel printemps» et suivez les indispensables conseils pratiques de nos auteurs-voyageurs.

WEB



blogs.geo.fr

GEO lance sa plateforme de blogs de voyage

A la recherche de témoignages, de photos, de récits uniques ou de conseils pratiques d'autres voyageurs pour vos vacances au Japon, en Ecosse ou au Rajasthan ? Une nouvelle source d'évasion, de rêve et de connaissance du monde vous attend sur blogs.geo.fr, grâce aux blogueurs de voyage GEO qui, avec passion, parcourront la planète.

À LA TÉLÉ

«GEO 360°», votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 19 h 55
5 avril Roumanie, les derniers charbonniers (43'). Redif. Dans les forêts des Carpates, les ultimes charbonniers du pays passent leur vie à transformer le bois dans la chaleur, la poussière, la saleté et le dénuement.

12 avril Pas d'émission.

19 avril Roumanie, les récits d'un cimetière (43'). Redif. Dans le village orthodoxe de Sapanta (région des Maramures), un «cimetière joyeux» abrite de magnifiques croix sculptées et peintes, représentant la vie des villageois inhumés là.

26 avril Chasseurs de trésors à Bangkok (43'). Inédit. Traversant la capitale thaïlandaise, le Chao Phraya, le «fleuve des rois», est le territoire des chasseurs de trésors à la recherche d'objets perdus ou cachés au fil des siècles par les marchands, les moines et les chefs de guerre.



Martin Schach / Medienkontor

arte

À LA RADIO

Retrouvez la chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci :

- L'Italie plein sud : Pouilles, Calabre et Basilicate.
- Retour au Mali.
- Chongqing, la folie urbaine chinoise
- Série régionale : les Bretons.

Le dimanche à 6h40, 9h25, 14h10, 16h40, 19h55, 22h20, 23h55.





C'EST -20% SUR LE CANAPÉ
PLOUM ET C'EST SEULEMENT
JUSQU'AU 15 JUIN.

Canapés Ploum de Ronan et Erwan Bouroullec.

ligne roset®

PHOTOREPORTER





DÉSERT DE LIWA,
ÉMIRATS ARABES UNIS

CINQUANTE NUANCES DE BRUN

C'est en fin de journée au milieu du désert, au sud d'Abu Dhabi, que le photographe irakien Karim Sahib a fait cette rencontre mémorable. «Je m'étais perdu dans une mer de dunes et j'avais dû marcher plusieurs kilomètres avant de retrouver mon chemin», se souvient-il. Soudain, ces Bédouins et leurs dromadaires ont surgi sous mes yeux, comme un mirage.» Sa chance ne s'est pas arrêtée là. La lumière crépusculaire était parfaite. Et, surtout, une grosse averse était tombée la veille. Ce phénomène, rarissime à cet endroit, avait imbibé le sable d'eau, le métamorphosant en un nuancier d'ocre et de bruns en parfaite harmonie avec le pelage du troupeau. Karim est encore sous le choc : «On se serait cru dans "Lawrence d'Arabie" !»



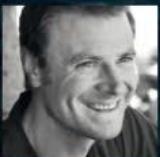
Karim SAHIB

Né à Bagdad il y a 52 ans, il travaille pour l'AFP à Dubai depuis 1992. Ses reportages dans les pays du Golfe ont reçu de nombreux prix.

CHAMONIX, FRANCE

L'ART DE L'ESCALADE EN SOUS-SOL

Passionné de montagne, le photographe et alpiniste britannique Jonathan Griffith accompagne des sportifs dans leurs expéditions au fond de crevasses ou sur des sommets périlleux. «En janvier 2012, je guidais une équipe néerlandaise venue tourner un film sur le thème du bleu, raconte-t-il. Car impossible de trouver plus bleu que cette cavité, sous la mer de Glace !» Sculptées par une rivière souterraine dans le plus grand glacier d'Europe, les parois de la caverne constituent un cadre unique pour l'escalade : contrairement aux cascades gelées qui n'offrent que des à-pics verticaux, ici on peut se suspendre au plafond. «Habituellement, je chausse aussi les crampons, pour être au plus près de l'athlète, mais ce cliché a sans doute été le moins périlleux de ma vie», s'amuse Jonathan, qui a pu, cette fois-là, garder les deux pieds au sol.



Jonathan GRIFFITH

Ce photographe britannique de 30 ans vit à Chamonix. Il a réalisé des expéditions en Patagonie, en Alaska et dans l'Himalaya.





AGUERGOUR, MAROC

LES VAGUES IMMOBILES

Avant de pouvoir photographier le subtil drapé minéral de ces contreforts de l'Atlas marocain, il a fallu que Jody MacDonald maîtrise parfaitement la délicate technique de la prise de vue en parapente. «Une fois en l'air, on doit avoir l'esprit serein et les mains libres, explique l'Américaine. Cela suppose un pilotage très précis, presque instinctif, pour pouvoir se concentrer sur son sujet... sans avoir peur de s'écraser !» Pas évident quand l'air de l'altitude gèle les doigts et que les coups de vent peuvent vous déstabiliser à tout moment. «Il m'a fallu attendre une semaine que les conditions parfaites soient enfin réunies : paramètres climatiques optimaux pour le vol, lumière rasante...» Et la voile bleue de son partenaire qui se glisse dans l'immensité du cadre.



Jody MACDONALD

Elevée jusqu'à l'âge de 8 ans en Arabie saoudite, elle s'est spécialisée dans les sports extrêmes, catamaran, surf, kiteboard et parapente...







L'entreprise française Bolloré va-t-elle moderniser le port de Berbera ? Le président du Somaliland en a discuté avec les autorités françaises en janvier. Il a ainsi réalisé un grand pas pour son pays, autoproclamé indépendant depuis plus de vingt ans.

La France parie sur le Somaliland

C'est une victoire modeste, mais elle fait partie de celles qui comptent, surtout pour un pays... qui n'existe pas. Le Somaliland, autoproclamé indépendant depuis 1991 après sa sécession de la Somalie, vient de réaliser une percée diplomatique. Son président, Ahmed Silanyo, a été reçu fin janvier à l'Elysée par la conseillère Afrique et au quai d'Orsay par le ministre des Affaires étrangères, alors que le pays n'est pas reconnu par la communauté internationale, France inclusive.

Le Somaliland, dont les deux millions d'habitants vivent en paix dans une région sous tension, cherche à asseoir sa légitimité. Depuis vingt ans, il dispose d'un territoire, l'ancienne Somalie britannique, d'une monnaie, le shilling somalilandais, d'une population relativement homogène appartenant en majorité à l'éthnie Issak et d'institutions démocratiques qui ont fait leurs preuves. Son président, le troisième depuis l'indépendance, élu en 2010 au terme d'un scrutin que tous les observateurs ont jugé régulier, cherche donc à avan-

cer sur la voie de la souveraineté. Développer des relations avec Paris constitue une étape importante sur le long chemin de la reconnaissance. C'est aussi une manière de contourner les blocages de l'Union africaine et de la Ligue arabe qui s'y opposent depuis plus de vingt ans au motif de ne pas déstabiliser davantage une Somalie déjà morcelée.

L'urgence pour le Somaliland : attirer des investisseurs pour assurer son développement économique. La France, d'ailleurs, s'en tiendra à l'aspect commercial dans ses relations avec l'Etat en devenir. «Elle n'a aucune raison d'être la première à reconnaître le pays, la situation actuelle convient à tout le monde», précise Roland Marchal, spécialiste de l'Afrique de l'Est au Centre d'études et de recherches internationales (Ceri). La société française Bolloré Africa Logistics, présente dans quarante-cinq pays du continent, se montre depuis longtemps intéressée par le port de Berbera. Situé sur le golfe d'Aden, celui-ci est aujourd'hui sous-équipé. Sa modernisation, objet de négociations depuis plusieurs années entre Bolloré et les Somalilandais, est stratégique. Le port pourrait concurrencer Djibouti, par où transite l'essentiel des approvisionnements de l'Ethiopie – un marché de quatre-vingt-onze millions d'habitants – et où l'influence française décline. De quoi encourager Paris à bousculer les usages et à dorloter le Somaliland, avant même sa naissance officielle. ■



Nicolas Ancellin

NOUVELLE PEUGEOT 5008

ENCORE PLUS DE PLACE POUR VOS SENSATIONS



 BETC Automobile PEUGEOT 163 144 603 AICP Paris.

À PARTIR DE 239 €⁽¹⁾/MOIS, APRÈS UN PREMIER LOYER DE 3 950 €

DISPONIBLE EN 7 PLACES | AFFICHAGE TÊTE HAUTE | CAMÉRA DE REÇUL

PEUGEOT RECOMMANDE TOTAL Consommations mixtes de 5 à 7 places : de 4,2* à 7,7** l/100 ; Émissions de CO₂ de 5 à 7 places : de 109* à 179** g/km.
*Avec pneumatiques à économie d'énergie 215/55/R16. **Avec pneumatiques standards 215/45/R18.

ORIGINE
FRANCE
GARANTIE
BV Cert. 6033203

(1) En location longue durée sur 48 mois et pour 40 000 km. Exemple pour la location longue durée d'une Nouvelle Peugeot 5008 Access 1,6L VTi BVM5 120 neuve, hors option, sous condition de reprise, disponible dans les points de vente Peugeot. Offre non cumulable, valable du 01/03/2014 au 30/04/2014, réservée aux personnes physiques, pour toute location longue durée d'une Nouvelle 5008 neuve, dans le réseau Peugeot participant, et sous réserve d'acceptation du dossier par PEUGEOT FINANCE – Loueur : CREDIPAR, SA au capital de 107 300 016 €, RCS Nanterre n° 317 425 981, 12, avenue André-Malraux, 92300 Levallois-Perret.

NOUVELLE PEUGEOT 5008

MOTION & EMOTION



PEUGEOT

KYAW THU

La nouvelle star birmane des obsèques pour tous

C'était l'un des acteurs les plus en vue de son pays, avant qu'il ne délaisse les projecteurs pour se tourner vers... les cimetières. A 54 ans, Kyaw Thu, l'ancienne vedette de cinéma récompensée deux fois aux Myanmar Awards (l'équivalent de notre Cérémonie des César) a créé un service funéraire gratuit à Rangoun, capitale économique de la Birmanie. Dans un pays où, d'après le Programme des Nations unies pour le développement, 26 % de la population vit sous le seuil de pauvreté, l'organisation d'obsèques représente une fortune pour les plus démunis. La somme pouvant atteindre jusqu'à deux mois de salaire (quarante-cinq euros environ), beaucoup renonçaient, jusqu'à il y a peu, à toute cérémonie, abandonnant les défunt à l'hôpital. «Régulièrement, des dizaines de corps étaient rassemblés et brûlés à Rangoun, se souvient Kyaw. A la campagne, les plus pauvres n'avaient pas le choix. Les familles enterraient leurs proches clandestinement dans les champs.»

En 2001, face à la passivité de la junte alors au pouvoir, la star aux 200 films décida, avec un ami réalisateur, de fonder en puisant dans ses propres économies le Free Funeral Service Society (FFSS). Objectif, malgré l'hostilité des autorités et avec l'aide de bénévoles : organiser des funérailles, allant de la prise en charge du corps jusqu'à l'enterrement ou la crémation. Puis, en 2007, accusé d'avoir soutenu la «révolution de safran» (des manifestations contre le régime), Kyaw Thu fut arrêté, brièvement détenu et banni de l'industrie du cinéma. Rappelant la pauvreté de la population, son action humanitaire était perçue comme humiliante par les autorités. Pourtant, encouragé par les progrès spectaculaires obtenus par son service, il a poursuivi sa tâche. «A Rangoun, les funérailles sauvages ont disparu», constate Ayeyar Mg Mg, l'administratrice du FFSS qui organise chaque jour



près de cinquante cérémonies dans la ville grâce au concours de bénévoles et à des donations. Des personnes aisées acceptent aussi de recourir aux services du FFSS, pour elles payants, aidant ainsi à subvenir aux obsèques des plus démunis.

Le concept a été copié ailleurs en Birmanie, où désormais 600 associations proposent des obsèques gratuites. La junte a bien tenté de réagir en créant son propre service, mais sans réussir à convaincre... A Rangoun, la population – police comprise ! – préfère faire appel à Kyaw Thu pour inhumer ses morts. Depuis l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement civil en 2011, les réformes se sont multipliées mais «le peuple attend des résultats et le gouvernement n'est pas encore au niveau», déplore Kyaw Thu, qui est proche d'Aung San Suu Kyi, l'opposante et Prix Nobel de la paix devenue députée. Populaire, l'ex-acteur n'aurait guère de difficultés à décrocher un siège aux élections de 2015. Pourtant, il préfère se tenir éloigné de la politique.

«Quelle que soit la personne au pouvoir, je vais devoir continuer à assurer des funérailles, assure-t-il. Le jour où j'arrêterai, cela signifiera que notre pays va mieux.» ■

Légende vivante du cinéma birman, Kyaw Thu a pris tous les risques, et même passé une semaine en prison pour offrir à ses concitoyens les plus modestes la possibilité d'organiser gratuitement des funérailles décentes pour leurs proches.



Guillaume Pajot



STIGO L'E-SCOOTER PLIANT

LA LIBERTÉ
MÉRITE
QU'ON SE PLIE
EN QUATRE
POUR
ELLE



VOTEZ POUR VOTRE PROJET PRÉFÉRÉ
SUR PULSE.EDF.COM

L'énergie est notre avenir, économisons-la !

PRIX EDF PULSE



Le durian



Le fruit défendu des Asiatiques

Voilà un fruit ovale, comme un gros ballon de rugby, à la carapace verdâtre hérissee de piqûres, une armure qui cache des quartiers de pulpe jaune crème. Le durian, qui peut peser jusqu'à sept kilos, multiplie les armes fatales : outre ses épines, il est surtout célèbre pour son odeur pestilentielle. Relents de cadavre, d'égout, de putois, de pourriture... les comparaisons répugnantes ne manquent pas pour qualifier son étrange parfum qui, de plus, se propage loin. Les animaux sont capables de flairer cette énorme baie un kilomètre à la ronde, pour leur plus grand bonheur : les écureuils ou les orangs-outans, par exemple, et même de grands carnivores comme le tigre, en raffolent. C'est là tout le paradoxe du durian, qui, malgré une apparence peu flatteuse, déchaîne les passions. Les amateurs vantent sa singularité, ses arômes complexes, son goût puissant, sa texture fondante, ses notes mêlées d'abricot, de banane caramélisée et d'amande... En Asie du Sud-Est, d'où il est originaire (le mot «épine» se dit «duri» en malais), on le considère tout simplement comme

le «roi des fruits». En Thaïlande, Indonésie et Malaisie, on en cultive et on en consomme à volonté. En Chine et à Singapour, les connaisseurs attendent la pleine saison, entre mai et novembre, pour en acheter au meilleur prix. Dans tous ces pays, on l'adule, on le vénère – même si, puanteur oblige, le durian est banni des lieux publics, des transports en commun, voire des hôtels. Cette adoration est telle qu'à Singapour, en 2002, la coque épineuse de ce fruit a servi de modèle au dôme de l'opéra.

Rares sont les Occidentaux à comprendre cette ferveur. L'hiver dernier, Thomas Fuller, correspondant en Asie du Sud-Est pour le «New York Times», a rédigé une tribune enflammée afin de défendre ce mal-aimé. Dans ce texte, il cite un ami, comme lui expatrié et mordu du durian, qu'il compare à l'œuvre du compositeur contemporain Olivier Messiaen : «Complexé, dissonant, mais qui laisse une impression diffuse de douceur.» Or, atteindre ce nirvana gustatif est simplissime : le fruit se déguste généralement frais et nature. Et il n'est jamais meilleur que lorsqu'il vient de tomber de l'arbre, tel un don du ciel. Contrairement à la Thaïlande, où le durian est coupé sur branche, en Malaisie, on attend, tête casquée, que le végétal veuille bien céder sous le poids de la baie, signe d'une maturité optimale. Un dicton local évoque même de prétextées vertus aphrodisiaques, en affirmant malicieusement : «Quand le durian tombe, le sarong se lève.» ■

Carole Saturno

COMMENT L'APPROVOSER ?

Pour une première, il faut se préparer psychologiquement et observer quelques règles.

INITIATION On peut d'abord découvrir le durian dans une glace, une gaufrette ou un milk-shake. En France, dans les supermarchés asiatiques, on trouve des morceaux de pulpe au rayon surgelés.

MODÉRATION Bourré de vitamines, minéraux et magnésium, mais aussi gras et riche en sucre, il s'avère très nourrissant et vraiment difficile à digérer.

PRÉCAUTIONS Chaque année, la presse relate plusieurs décès par overdose de durian ! Il semblerait que sa pulpe fasse grimper la pression sanguine. En manger est donc déconseillé aux personnes souffrant d'hypertension et aux femmes enceintes. Attention aussi à ne pas en déguster avec de la bière, du vin... risque de cocktail explosif ! Le soufre que contient le fruit empêche d'éliminer les toxines de l'alcool.

DEPUIS L'ITALIE AUSSI, PROFITEZ DE VOTRE SMARTPHONE COMME EN FRANCE.



Pour vous permettre de profiter de votre forfait même en vacances, Bouygues Telecom ouvre les frontières et inclut dans ses nouveaux forfaits Sensation

DEPUIS L'EUROPE ET LES DOM:

- APPELS ET SMS ILLIMITÉS VERS LA FRANCE
- 3 Go D'INTERNET TOUS LES MOIS

Et c'est valable 35 jours par an.

DÈS 29€99/MOIS

Offre soumise à conditions. Prix en version éco, engagement 12 mois, en France métropolitaine. Illimités (hors n° spéciaux) vers 199 n° différents (au-delà facturés hors forfait) vers la France depuis l'Europe et les DOM. Pour toute souscription ou changement pour un Forfait Sensation 3 Go, 35 jours par année civile puis facturation au tarif en vigueur. 1 jour = de la 1^{re} communication à minuit. MMS décomptés des 3 Go d'Internet.

Voir détails et liste des pays dans Les Tarifs.

Bouygues Telecom - Société Anonyme au capital de 712 588 399,56 € - Siège social : 37-39, rue Boissière 75116 PARIS - 397 480 930 R.C.S. PARIS - © Corbis - Shutterstock - **DDB**



Bouygues
Telecom





Ferrante Ferranti

BEAU LIVRE

DANS LA DOUCE CHALEUR DE L'EXTRÊME-ORIENT RUSSE

Un saut dans le vide. C'est ce qu'inspire l'est de la Russie à l'écrivain Dominique Fernandez : «Voir la Sibérie et mourir. Variante septentrionale du cliché national, et qui s'y oppose point par point : vide au lieu de pléthore, silence au lieu de vacarme, nudité au lieu de pittoresque, intemporel au lieu d'humain.» Le photographe Ferrante Ferranti, son compagnon de route de Novossibirsk à Vladivostok en passant par Norilsk, réussit à communiquer ce sentiment d'infini, en capturant la palette des bleus de la Volga ou l'horizon lointain des steppes. De cette région russe de douze millions de kilomètres carrés, exploitée par les différents régimes pour ses réserves de matières premières et comme prison pour dissidents politiques, les deux reporters parviennent aussi à montrer la chaleur. Comme eux, on a envie d'as-

sister aux concerts donnés par la cantatrice Svetlana Kolianova sur les pontons du fleuve Ienisseï, de croiser un cortège de chrétiens qui célébrent la Saint-Vladimir en pleine toundra ou de flâner parmi les maisons en bois peint d'Irkoutsk.

Avec lucidité, Dominique Fernandez reconnaît toutefois être resté «à l'orée de cette masse impénétrable», avoir échoué à en percer le mystère. Mais, dans ce livre, cette défaite est une victoire. Parce qu'il résiste à l'observation et à l'analyse des grands voyageurs, ce territoire s'étirant au-delà du cercle polaire n'en paraît que plus magnétique. ■

Faustine Prévot

«Sibéries», de Dominique Fernandez et Ferrante Ferranti, éd. Imprimerie nationale, 65 €.



«La Femme Oiseau», par la compagnie la Mandarine Blanche, en tournée, jusqu'en mai. Contact : lamandarinbleanche.fr

SCÈNE

Un conte japonais au sommet

Dans les montagnes enneigées du Japon, un paysan du nom de Yohei soigne une grue blessée. Peu après, il rencontre la gracile Osaku qu'il épouse. Pour subvenir aux besoins du ménage, la jeune femme tisse, dans le plus grand secret, une étoffe brillante comme un plumage. Un prodige qui l'épuise et suscite la curiosité des villageois. En s'inspirant librement du conte traditionnel

«La Femme grue», qui a marqué le théâtre nô et l'opéra japonais, le metteur en scène Alain Batis signe un spectacle éblouissant. Dialogues parlés et chantés, accompagnés à la harpe et à la flûte, marionnette à taille humaine, décors en carton glissant sur des rails et projection vidéo nous transportent au pays de la neige. Même les enfants du public retiennent leur souffle.

DOCUMENT

Diplomatie de l'invisible

 Diplomate pendant quinze ans, Gabriel Alphand dévoile les coulisses du Quai d'Orsay et des ambassades de France. Les anecdotes, parfois lourdes de sens, souvent hilarantes, s'enchaînent : dossier sur le Bahreïn classé sous «Bas-Rhin», argenterie dérobée par le personnel, soutien-gorge de ministre livré via la valise diplomatique... «Moments privés au Quai d'Orsay», de Gabriel Alphand et Frédéric Vion, éd. Balland, 17 €.

CINÉMA

Afrique du Sud parano

 Sur une route sud-africaine, une femme, qui travaille pour une société spécialisée dans la détection de mensonges, renverse un homme accidentellement et cache le corps. Le lendemain, elle fait passer un entretien d'embauche au fils de sa «victime». Un film profond sur la dérive du tout-sécuritaire. «Layla», de Pia Marais, en salles.

EXPOSITION

Fort London

 Des œuvres d'art avec des rebuts ? Après avoir pris en photo de vieux cargos au Bangladesh ou en Mauritanie, Francesca Piqueras zoomé sur les forts Maunsell érigés au Royaume-Uni avant la Seconde Guerre mondiale. En jouant sur les cadrages et la lumière, elle les cisèle tel un sculpteur. «Fort», de Francesca Piqueras, à la galerie de l'Europe, à Paris, du 10 avril au 17 mai. Contact : francesca-piqueras-photographe.fr

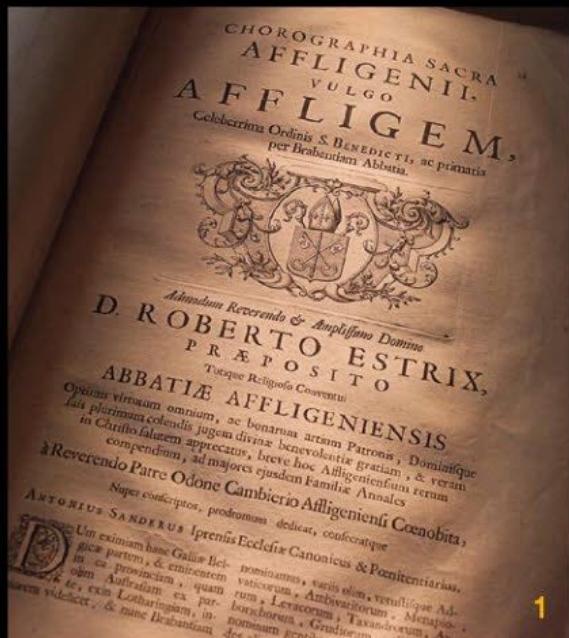
épisode 1 : l'histoire



Affligem Belgique

UNE BIÈRE NÉE AU CŒUR DE LA FLANDRE AU XI^E SIÈCLE

Issue d'une recette façonnée au cours des siècles, la bière d'Affligem s'ancre dans l'histoire de l'abbaye belge. Et continue d'y être fondamentalement attachée.



1



2

Ils étaient six. Guerriers par habitude, brigands par envie, ils sont devenus moines par repentir. Fatigués de chevaucher sans fin les plaines immenses de Flandre, ils ont choisi le silence et la paix pour fonder une abbaye sous la règle de saint Benoît. C'était il y a bientôt mille ans.

Depuis, l'eau a coulé sur les terres d'Affligem. Des laudes matinales aux vêpres du soir, les moines bénédictins ont travaillé au rythme des saisons et au fil des ans. Ils ont cultivé le blé blond, l'avoine claire et l'orge d'ambre, brassant la bière pour assurer leur subsistance. Sans relâche, ils ont défriché les sols alentour en même temps qu'ils ont perfectionné leur maîtrise des brassins, contribuant à la richesse et au rayonnement de l'abbaye dans tout le pays. Pendant près de sept siècles, les moines ont honoré leur devise *Felix concordia*, « être heureux dans la paix », et poursuivi

avec patience le dur travail de la terre. Symbole de cet engagement, leur blason d'azur et d'or unit les clefs à l'épée, la puissance céleste à la force du soldat. Mais sous l'assaut des révolutionnaires de France, l'abbaye d'Affligem est partiellement détruite, les moines sont expulsés, leurs biens sont confisqués. Il faudra attendre

la restauration canonique d'Affligem (1841), obtenue grâce à la détermination et au courage de Dom Veremundus d'Haens, pour que le monastère reprenne vie. Gardien de la recette de ses frères brasseurs, l'abbé a transmis son secret aux religieux d'aujourd'hui. Et c'est en 1950 que les moines ont définitivement fixé leur *Formula antiqua renovata*. Un savoir-faire brassicole qui se perpétue encore de nos jours dans la stricte observance de la tradition bénédictine. Comme

l'héritage silencieux du goût originel d'Affligem.



3

1 – Depuis le Moyen Âge, la tradition écrite fixe les règles de vie de l'abbaye. C'est dans ce respect que le secret des brassins d'Affligem s'est transmis au fil des siècles.

2 – Les moines bénédictins sont les garants de l'excellence de la bière d'Affligem dont les recettes de fabrication restent encore préservées aujourd'hui.

3 – Puissante et authentique, la bière d'Affligem fait honneur à son héritage séculaire. Un voyage au cœur du goût et des arômes pour tous les amateurs.

La suite de notre saga au prochain numéro.

l'Italie plein sud

C'est le pied... de la Botte. Le Nord a toujours regardé de haut ce Mezzogiorno déshérité, mais lui envie en secret ses plages voluptueuses et le charme de ses villages en tuf blanc. Périple amoureux dans un pays empreint de noblesse et de générosité.

DOSSIER COORDONNÉ PAR ALINE MAUME



Avec ses surprenants îlots de calcaire (l'arc de Diomède et les Ciseaux) sculptés par l'Adriatique, la baie des Zagare, dans le nord des Pouilles, est un appel au farniente. On la nomme aussi «baie des pingouins», dont une colonie niche dans ses falaises.

Les Pouilles p. 32

La Calabre p. 46

La Basilicate p. 54

Pratique p. 62

LES POUILLES

Cette «péninsule dans la péninsule» est le



MONOPOLI Le vieux port n'est qu'un aperçu des atours de cette petite ville chargée d'histoire : conquise tour à tour par les Goths,

nouveau havre de la dolce vita

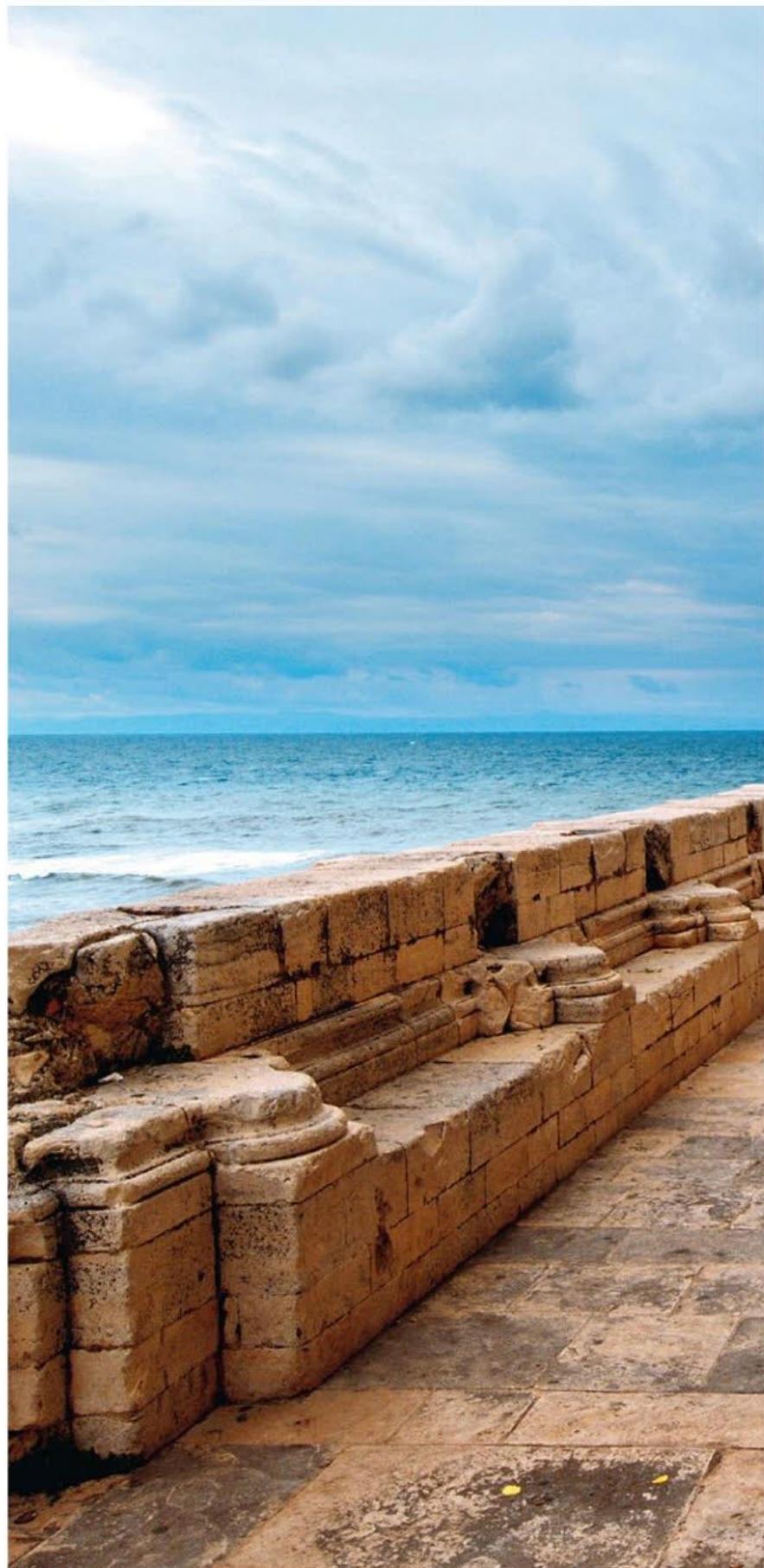


les Byzantins, les Normands, les Vénitiens, les Espagnols... Elle a conservé dans son riche patrimoine le reflet de ces influences.

Pouilleuses, les Pouilles ? Au contraire. Les oliviers millénaires, la mer turquoise et partout une lumière intense éblouissent le voyageur. Un ravissement qui se prolonge à travers les arts, les fêtes et la bonne chère.

PAR CAROLE SATURNO (TEXTE)

A lui seul, le nom d'une route peut se révéler un précieux sésame pour le dépaysement. La «strada statale 16», qui relie Ostuni à Fasano sur une vingtaine de kilomètres, fait partie de ces itinéraires qu'on n'oublie pas. De majestueux pins parasols séparent les champs d'oliviers au tronc colossal, la terre rouge contraste avec l'azur insolent du ciel. D'un côté, l'horizon de la mer Adriatique, de l'autre, quelques vallons qui bordent l'infini de ces campagnes où le temps a suspendu son vol. Dans l'arrière-pays, quelques trulli, constructions rondes au toit conique héritées du Moyen Age, arrêtent l'œil, architectures mystérieuses comme venues d'ailleurs. Au bout de la route, un village blanc immaculé, spirale ascendante tendue vers les cieux : Ostuni semble être le mirage d'une casbah. Les oliviers, la terre, le bleu (de la mer et du ciel) forment la Sainte-Trinité des Pouilles, région du bout de la péninsule italienne. Où le tourisme, en dépit des années de crise économique, affiche une vitalité effrontée. Elles ont beau être lointaines, les Pouilles sont en effet devenues la deuxième destination du sud de l'Italie après la Sicile. Les statistiques officielles déclarent plus de 3,5 millions de touristes pour l'année 2012 (contre 4,3 millions pour la Sicile) ! ■■■



TRANI La cathédrale San Nicola Pelegrino se dresse comme une vigie face à l'Adriatique. Ce



fleuron de l'art roman des Pouilles, bâti entre le XI^e et le XIII^e siècle, frappe par la blancheur de sa pierre, dans laquelle furent sculptées des créatures étranges.



Jon Arnold / hemis.fr



Andrea Albono / hemis.fr

VIESTE C'est entre chien et loup que Vieste livre tous ses charmes. La petite cité médiévale, blottie sur un éperon rocheux dans le nord de la région, respire la douceur

●●● Depuis une dizaine d'années, le tourisme a été une locomotive de croissance, dans une région qui souffre cruellement du décalage avec l'économie du nord du pays (le PIB par habitant va du simple au double, de 17 000 euros par an pour un habitant des Pouilles à 34 000 euros pour celui qui vit dans le prospère val d'Aoste, non loin de la frontière française). Et les prévisions n'annoncent pas d'infléchissement des tendances pour l'instant. Outre les Italiens eux-mêmes, qui s'y dispersent aux quatre coins, Allemands, Français, Suisses, Britanniques et même Japonais viennent de plus en plus nombreux dans les Pouilles, choisissant majoritairement de découvrir le Salento et la vallée d'Itria.

Quand la faillite devient l'aube d'une vie meilleure

Pouilles, pouilleux... Voilà ce que le nom de cette région évoquait pour les Français, alors qu'elle est aujourd'hui pourtant l'emblème d'un certain «Apulian way of life», une dolce vita toute méridionale, rustique mais tournée vers les plaisirs sincères issus de la tradition, loin des agapes felliniennes de Rome, de la préciosité des villes-musées comme Florence ou Venise ou de l'efficacité économique du nord. Franco Cassano, sociologue de l'université de Bari, rendait, en 1996, dans son essai «Pensée méridienne» (éd. de l'Aube), sa dignité à ce sud de l'Europe qu'il exhortait à penser par lui-même, à être acteur de son destin. Depuis l'an dernier, il poursuit cet engagement comme député, sous les couleurs du centre gauche (parti démocrate). «Ce sont les Pouilles qui ont contribué à changer l'image qu'on avait de ce sud gangrené par les mafias en tout genre, explique-t-il. Et notamment grâce à ses artistes, musiciens ou cinéastes.» Il faut voir les foules envoûtées par la Notte della Taranta, festival de musique populaire créé en 1998 dans la province du Salento, qui a drainé 300 000 spectateurs l'été dernier à Melpignano et dans les villages alentours. Là, dans ●●●



Fabrice Diniel / Libre Arbre / hemis.fr

de vivre apulienne dans son labyrinthe de ruelles où bourdonnent les Vespa et les Ape (le célèbre triporteur italien, en bas à gauche).

••• cette petite enclave baptisée la Grèce salentine, les locaux parlent encore le «griko», un dialecte grec hérité de l'Antiquité et de l'ère byzantine. On y célèbre la vie au rythme saccadé des tambourins de la «pizzica». Cette danse, dérivée de la tarentelle, est aussi un exutoire, hérité de rituels anciens censés guérir les tarantulés, victimes réelles ou imaginaires des piqûres venimeuses. Le groupe Officina Zoé, qui s'est produit sur des scènes internationales, a dépassé ce répertoire en chantant des histoires d'aujourd'hui. Le cinéaste Edoardo Winspeare, natif des Pouilles, a révélé cette formation dans un film, «Sangue Vivo» (2000), devenu culte en Italie. Sa dernière production, «In Grazia di Dio», réalisé dans son village de Depressa – un nom prédestiné –, avec des acteurs du cru, raconte l'histoire d'une famille frappée par la crise économique, mais dont la faillite devient l'aube d'une vie meilleure. Une métaphore des Pouilles...

Des notables de Bari ont tenté leur chance à la campagne

De nouveaux habitants, aussi, ont participé à l'éveil de la région, comme Armando Balestrazzi et sa femme Rosalba. Le couple a repris la «masseria» Frantoio, qui tire son nom du pressoir souterrain hérité de l'ancienne famille de propriétaires. Aujourd'hui restauré, ce magnifique monstre de pierre témoigne d'un savoir-faire qui continue de se transmettre, automne après automne, quand les olives des 4 200 arbres de la propriété sont pressées. Il y a vingt-deux ans, les Balestrazzi ont quitté leur vie confortable pour se lancer dans une aventure folle. Voici la famille d'un notable de Bari, un industriel lassé de sa routine professionnelle, qui prétendait revenir au terroir, cultiver sa terre à la manière des anciens, sans les méfaits de l'agriculture moderne, retrouver les herbes sauvages et les goûts d'antan. Un panneau «A vendre» repéré sur le bord d'un chemin de terre et la masseria, maison fantôme à l'abandon, renaquit de ses •••



OSTUNI On l'appelle la «ville blanche», tant ses façades peintes à la chaux reflètent la lumière du sud.



Perchée sur trois collines dans la péninsule salentine, à quelques kilomètres de la mer, Ostuni attire les foules en été mais n'a rien perdu de son authenticité.

L'ITALIE

••• cendres... Il aura fallu près d'un an pour venir à bout de la poussière, de l'humidité, des mauvaises herbes. Recenser le mobilier, le restaurer patiemment, aménager quelques chambres, planter un potager et quelque 1 600 oliviers supplémentaires, constituer un herbier des plantes sauvages comestibles, et cuisiner selon les saisons, renouer avec des gestes éternels. A l'époque, leur projet n'a pas manqué de faire ricaner Mais l'échec que certains annonçaient n'est pas advenu et aujourd'hui, Antonio a la barbe qui frise quand il constate que, petit à petit, ses anciens détracteurs l'imitent, laissant l'herbe pousser sous les oliviers dont certains, géants, ont près de 2000 ans, soignant les caroubiers ou ménageant des haies de myrtes pour que la diversité du terroir perdure. A l'écart de la fameuse statale 16, la maison est un sanctuaire vivant de traditions, à contre-courant de bien des entrepreneurs du cru qui restaurent la moindre bicoque pour la rebaptiser masseria tout en laissant un espace pour le confort moderne, jacuzzi et piscine chauffée. Ces traditions, Armando ne se lasse pas de les conter, sous les étoiles l'été, au coin du feu l'hiver, ou au volant d'une Fiat de 1949 qui tient encore la route pour faire le tour du domaine.

Deux mers, Adriatique et Ionienne, baignent ces côtes

Sur cette terre du bout du monde, c'est peut-être cela que l'on vient chercher, un témoignage d'humanité. Cette profession de foi est inscrite en creux dans le moindre tronc d'olivier, la moindre pierre de taille, entre les tours génoises qui montent la garde devant les eaux translucides du Salento. Baignées par deux mers, d'un côté l'Adriatique, de l'autre la mer Ionienne, les Pouilles qui, en dehors des îles, comptent le plus de kilomètres de littoral de toute l'Italie, ont dû faire contre mauvaise fortune bon cœur. Ils furent nombreux, les envahisseurs prêts à conquérir, à s'établir, à défendre... puis à repartir, bon gré mal gré. •••

Marcher dans les rues de Lecce, c'est s'offrir une leçon d'histoire de l'art, de l'amphithéâtre romain (en b.), un des vestiges antiques les mieux préservés de la région, à la piazza del Duomo (en h.), cathédrale fondée par les Normands au XII^e siècle et revisitée façon baroque au XVII^e siècle, en passant par les «palazzi» de la noblesse construits dans ce tuf qui prend en vieillissant une teinte ocre (au centre).

BAROQUE ET JOYEUSE, LA



CAPITALE DU SALENTO EST UN MUSÉE À CIEL OUVERT

D'elle, on dit qu'elle est la Florence du Sud, mais une Florence baroque. On dit aussi qu'elle est méconnue et qu'un jour cette beauté rare finira par exalter, qu'aux yeux de l'humanité tout entière elle sera reconnue, que l'Unesco approuvera, qu'elle sera enfin capitale de la Culture. Qu'importe les lauriers, Lecce, déjà capitale du Salento, province des Pouilles qui forme le talon de la Botte italienne, est d'une vitalité folle, portée notamment par sa jeunesse étudiante (elle accueille la deuxième université des Pouilles). On les envie presque, ceux qui regardent la cité pour la première fois : l'affarement, voire la stupeur, quand au soleil couchant, les murs de tuf blanc réfléchissent la lumière dorée dont ils se sont gorgés toute la journée. Et on leur souhaite de la découvrir aux heures tardives. Non qu'elle ait des choses à cacher, d'imperceptibles défauts, mais plutôt parce qu'elle se pare alors d'une atmosphère légère et détendue, débarrassée d'une fébrilité moderne qui lui correspond moins. Condensé du pouvoir et de la richesse régionale, elle est aristocrate sans jamais être hautaine, elle est volupté et langueur.

Ville de façades, Lecce, qui compte 95 000 habitants, se donne à voir comme un décor de papier mâché – artisanat dont elle s'est fait une spécialité. La journée, on pénètre dans ses églises, ses cloîtres, on pousse les portes des «palazzi». Mais le soir, on se laisse davantage porter, nez au vent, par la lumière qui perce au détour d'une ruelle, des ombres sur une place, des voix sur une terrasse. L'éclairage est doux, les rues ne sont jamais inquiétantes. La piazza Sant'Oronzo en est la porte d'entrée monumentale. Lieu de rendez-vous, elle est bordée par quelques adresses qui émoustillent les papilles. Le matin, on sacrifice au rituel du «pasticciotto», petit gâteau légèrement citronné et fourré d'une crème pâtissière, qu'on savoure avec un expresso bien serré au comptoir du Caffè Alvino. Le soir, on prend un apéritif en terrasse, on croque quelques «taralli», sorte de bretzels des Pouilles, accoudé à la balustrade qui surplombe l'ancien théâtre romain. Du haut de sa colonne, Oronzo, premier évêque et saint patron de Lecce, semble bénir ceux qui ont eu le bon sens de passer par là... Vestiges romains, bâtiments du XVI^e siècle et réaménagements rationalistes des années 1930 cohabitent avec harmonie – témoignant discrètement que Lecce n'est pas que baroque.

Mais le véritable spectacle se joue à quelques rues de là. Sur la piazza del Duomo, conçue comme un décor de théâtre, se déplient le campanile, la cathédrale, l'évêché et le séminaire. Stucs, marbres, fioritures et mascarons débordent. La fantaisie éclate dans une exubérance qui caractérise cette version joyeuse d'un baroque ici beaucoup moins grave qu'à Naples. La tendreté de ce calcaire si facile à sculpter est pour beaucoup dans la manière presque

irrévérencieuse de détourner l'architecture et d'en faire le reflet des peurs et les aspirations les plus nobles de l'esprit humain. Car le baroque «leccese» est aussi destiné à célébrer la puissance des notables, la force de l'Eglise et ramener vers Dieu les brebis égarées. L'art est ici un instrument de conquête, d'évangélisation des âmes.

Et pourtant, Lecce n'a pas toujours été la favorite aux yeux des souverains. Il fallut une tragédie, celle d'Otrante la byzantine détruite par les Turcs en 1480, pour que Lecce lui soit définitivement préférée, plus à l'abri des assauts de la mer, renforcée et célébrée comme une alternative aux écoles artistiques romaine ou napolitaine. Et cette singularité fait encore aujourd'hui la force de l'âme salentine. Bien souvent, les habitants de la province, plutôt que de mentionner leur village d'origine, diront «sono leccese», «je suis de Lecce», comme le souligne Michele Baccarini dans son livre «Infinitamente meno» (Lupo Editore). Ce jeune écrivain originaire de Modène a rapporté un témoignage émouvant de son séjour de quelques mois, illuminé par la chaleur écrasante d'un été dans le Salento. En Italie, pays de petits pays, il est assez rare de trouver un tel sentiment d'appartenance,

qui rayonne au-delà de son propre village... Michele insiste aussi sur l'attachement de la jeunesse à sa région d'origine. Ils sont nombreux à avoir choisi d'étudier dans les grandes villes du nord de la péninsule, certains y sont restés, mais beaucoup sont revenus chez eux. Les moins chanceux ont aussi accepté des métiers rassurants, militaires ou fonctionnaires, investissant leurs revenus réguliers dans un bed & breakfast familial au village, revenant à la moindre permission, repartant le cœur gros mais convaincus que c'est la seule option qui vaille. Cosimo Lupo, l'éditeur de Michele Baccarini, le confie sans détour : «Il faut être un peu fou pour exercer mon métier ici ! lance-t-il. Mon fils a choisi d'être gendarme, il a préféré un destin tout tracé, à l'abri de la précarité qui est la mienne».

Le Salento n'a guère d'autre choix que le tourisme. Depuis une dizaine d'années, les quelques industries du textile ou de la chaussure qui s'étaient fait un nom ont connu avec la mondialisation des délocalisations douloureuses. Mais quelle fierté malgré tout, quelle gratitude, ressentent ceux qui n'ont pas eu besoin d'emigrer en Allemagne, en France ou en Suisse, et qui ont pu produire près de chez eux, entretenir les vignes et les oliviers, maintenir les traditions dans ce bout du monde ! Otrante à l'est, Gallipoli (littéralement «la belle ville», en grec) à l'ouest, Leuca à la pointe du talon de la botte italienne et ces quelque cinquante kilomètres de côtes baignées par une eau turquoise qui font face à l'Albanie et aux îles grecques. Là, quand on allume l'autoradio, comble de l'exotisme, on capte la dernière bluette albanaise ou la météo grecque. Méditerranée, mère de tous les peuples ! ■

Carole Saturno

**La cité
est aristocrate
sans jamais
être hautaine,
elle est volupté
et langueur**



Frank Heuer / L'Aff - Rea

POLIGNANO A MARE

Citadelle fondée par les Grecs, elle hérita des Romains le pont qui enjambe un ancien cours d'eau. La ville surplombe l'Adriatique depuis la falaise qui lui sert de piédestal. Ses criques en font une des stations balnéaires les plus réputées des Pouilles.

••• Mais chacun a laissé son empreinte et c'est aussi ce métissage architectural qui fait le charme de la région. De Tarente la grecque, à Lecce la baroque, en passant par ces bourgs témoignant des occupations lombarde, normande, byzantine, souabe ou espagnole, les Pouilles sont un livre ouvert sur l'histoire de la Méditerranée. La géographie n'est pas en reste, elle se décline d'éperons en plaines, petits vallons et criques découpées. Selon les époques, la région fut objet d'attentions et de désamours.

Les Grecs d'abord, qui magnifièrent Tarente aux V^e et IV^e siècles av. J.-C. De son passé glorieux, dauphine de la Magna Grecia derrière la reine sicilienne Syracuse, Tarente témoigne avec un musée archéologique restauré, dont les nouvelles salles ont été inaugurées en décembre et où brillent des collections d'orfèvrerie et des mosaïques. Le centre historique singulier, contenu dans les limites d'une île rectangulaire qui barre l'entrée de la rade, renfermait l'ancienne acropole. Superpositions de styles et traces de l'histoire mouvementée racontent comment la petite capitale grecque capitula devant les Sarrasins avant de renaître par la

grâce de l'empereur byzantin Nicéphore Phocas II qui la dota de remparts et de douves. Le fort du XV^e siècle parle d'un autre âge encore, quand le monarque espagnol Ferdinand d'Aragon décida de renforcer les défenses de la région, traumatisée par le massacre de 800 chrétiens en 1480 à Otrante.

De bon matin, on se régale d'oursins fraîchement pêchés

Mais là comme à Bari ou Brindisi, les quartiers modernes, construits après la Seconde Guerre mondiale et les sévères bombardements subis par ces chefs-lieux de province, ont paradoxalement tenu les curieux éloignés et préservé les centres historiques d'un déferlement touristique. Sans compter l'industrie lourde, qui défigure les paysages, comme aux abords de Tarente où fument les cheminées de la plus grosse usine sidérurgique italienne (Ilva). Car rien n'annonce l'émerveillement quand on approche de ces cités. Rien ne laisse soupçonner les basiliques romanes, la pierre blanche, les cryptes byzantines et les lacis de ruelles. Même à Bari, où le front de mer est gardé par une autre forteresse, voulue par Frédéric II cette

fois, l'urbanisme en damier qui enserre la vieille ville ne parvient pas à retenir les voyageurs. Comme si le destin de ces passeuses entre Orient et Occident n'était que d'accueillir pour mieux laisser partir. Ces ports qui aujourd'hui font transiter les touristes vers la Grèce retiennent peu et mal. Et pourtant, il faut prendre le temps de revenir à Bari, pour ne pas laisser filer la basilique San Nicola, église orthodoxe où sont conservées les reliques du saint, et avaler de bon matin quelques oursins fraîchement pêchés sur le molo, le quai derrière le théâtre Margherita.

A une cinquantaine de kilomètres au nord, Trani se donne plus vite : sa cathédrale est postée comme la proue d'un bateau sur le bord de la vieille ville. Elle représente le témoignage le plus éloquent du style roman des Pouilles, construction de tuf rose clair posée sur des arcs qui évoqueraient presque des pilotis. Ce vaisseau de pierre qui tourne le dos à la mer semble attiré par elle et son clocher a tout d'un phare. Là plus qu'ailleurs, l'église semble vouloir recueillir les naufragés, les exilés, ceux que l'horizon attire et refoule. Ils sont nombreux à avoir •••

Mamie a toujours eu
un p'tit penchant pour l'Italie.

AGENCE DUFRESNE DORIGAN SCARLETT



Mamie Nova, il n'y a que toi qui me fais ça.

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE MANGER TROP GRAS, TROP SUCRÉ, TROP SALÉ. www.mangerbouger.fr



ALBEROBELLO

La vallée d'Itria doit sa fortune aux «trulli», ces maisons coniques aux murs chaulés qui lui ont valu d'être classée au patrimoine mondial. Selon la légende, au XVII^e siècle, le seigneur des lieux aurait suggéré aux paysans de construire «sans mortier», pour échapper à l'impôt !

••• tenté leur chance, venus d'Albanie au début des années 1990, dans des bateaux déversant par milliers dans les ports de Bari ou Brindisi les réfugiés d'un pays aux abois. Ces images traumatisantes sont les mêmes qui nous parviennent de l'île de Lampedusa, entre la Tunisie et la Sicile. Rosaria Chirco, qui prendra sa retraite dans quelques mois, est professeur d'italien pour étrangers à Lecce. Elle remarque que la crise est passée par là. «Ces deux dernières années, avec mes collègues des associations d'aide aux migrants, nous avons constaté une diminution de l'afflux de clandestins, souligne-t-elle. Ceux qui arrivent ne font que passer, cherchent à aller plus au nord.» Originaires d'Afghanistan, de Syrie, du Pakistan, les migrants du Salento restent parfois, vivant de petits métiers, aide-soignante, femme de ménage, maçon ou homme à tout faire, quand il y a du travail. L'été, certains font une halte dans les champs cultivés du Tavoliere, immense plaine fertile, grenier céréalier de la région limité par l'éperon du Gargano à l'est et les monts Dauni à l'ouest. Là, les saisonniers travaillent comme des fourmis lorsque les tomates sont

mûres, quand le raisin est prêt à être coupé ou au moment de la récolte des olives. Car la nature ici est généreuse. Les oliviers sont des arbres sereins, en dépit de leurs troncs tortueux qui tournoient vers le ciel. Ils demandent peu d'attention et regardent passer les siècles. On ne les compte plus, entre cinquante et soixante millions peut-être, donnant 40 % de l'huile italienne et quatre appellations d'origine contrôlées. Les plus anciens, comme les vénérables de la masseria Frantoio à Ostuni, sont même recensés, bagués et repérés par satellite au cas où l'envie viendrait à certains de les déraciner pour les installer ailleurs.

Le susumaniello est un élixir des plus complexes

Les vignes fournissent l'autre trésor liquide des Pouilles : 20 % du vin italien y est produit et, après des années de tâtonnements, les plus belles appellations y sont travaillées. On compte en tout vingt-sept «dénominations d'origine contrôlées» (DOC) qui caractérisent ces crus, rouges pour la plupart. Certains cépages très anciens ont été sauvés, comme le susumaniello, un des élixirs les plus complexes

et recherchés, qui proviendrait des côtes dalmates (Croatie).

Ces deux ingrédients essentiels de la gastronomie des Pouilles, l'huile d'olive et le vin qui accompagnent chaque repas, sont cependant les figurants d'une cuisine qui reflète elle aussi l'histoire et la géographie de cette région. Entre terre et mer, rien ne sert de choisir, et les recettes mêlent aussi bien les produits des potagers (herbes amères comme la chicorée ou les «rapa», sorte de feuilles de brocoli qu'on fait sauter pour accompagner les «orecchiette», pâtes fraîches en forme d'oreilles) que les spécialités de la mer (oursins et coquillages mangés crus comme à Gallipoli). Rustiques aussi, ces assiettes de haricots secs qui ont mijoté longuement au coin du feu dans des «pignate», petites amphores en terre cuite qui se bonifient avec le temps, ou purée de fèves décortiquées qui pourraient ressembler au houmous de pois chiches des côtes voisines de la Méditerranée ! Sud marqué d'Orient, terre d'ultime frontière, les Pouilles sont aussi une nouvelle porte d'entrée pour découvrir l'Italie. ■

Carole Saturno



Mon voyage en Indonésie, je le vois
50% beauté extérieure, 50% paix intérieure

À nous de fixer les frontières

“Bali au naturel”

L’île des dieux, comme on aime à la surnommer, est de ces terres privilégiées où se rassemblent sur fond de mer bleue des paysages magnifiques et d’une grande beauté. Plongez au cœur de l’île ! Elle vous révélera des montagnes couvertes d’une jungle luxuriante, de volcans endormis, de collines verdoyantes aux formes travaillées, et des rizières en terrasses. Que cela soit un premier voyage à Bali ou tout simplement une envie de beaux paysages, découvrez l’île sous une autre façon.

Voici Bali, sous un angle différent, plus sauvage et plus nature.

CIRCUIT “DÉCOUVRIR”

10 jours / 7 nuits en pension complète
à partir de 1 790 €^{TTC*} par personne, vols inclus.

* Prix par personne, 1 790 € TTC au départ de Paris les 14/5/14, 8/10/14 ou 29/10/14, incluant les vols internationaux, l’hébergement 7 nuits en base chambre double, en pension complète du petit déjeuner du jour 3 au petit déjeuner du jour 9, sauf repas des 2^e, 5^e, 7^e et 9^e jours avec guide francophone, transport selon programme, les visites, droits d’entrées dans les sites, musées et spectacles mentionnés au programme. Surcharge carburant et taxes aéroports (soumises à modifications) incluses. Hors frais de service. Offre soumise à conditions. Renseignements pour toute autre date dans votre agence de voyages.

NOUVELLES
FRONTIERES

300 agences expertes • 0 825 000 825 (0,15 €/min)
nouvelles-frontieres.fr

LA CALABRE

Terre de caractère à la beauté primitive,



ASPROMONTE C'est l'un des derniers villages fantômes d'Italie : Roghudi Vecchio, dans le parc national de l'Aspromonte, fut abandonné

c'est le paradis caché des Méridionaux

De la région la plus pauvre d'Italie, on ne retient souvent que la réputation mafieuse. C'est oublier la magie des paysages, entre un arrière-pays sauvage, dominé par les montagnes, et des rivages de légendes.

PAR CAROLE SATURNO, AVEC ALINE MAUME (TEXTE)



en 1973, après une terrible crue de l'Amendolea, le torrent qui coule à ses pieds. Ses habitants, des «grikos» (une minorité d'origine grecque), furent relogés.





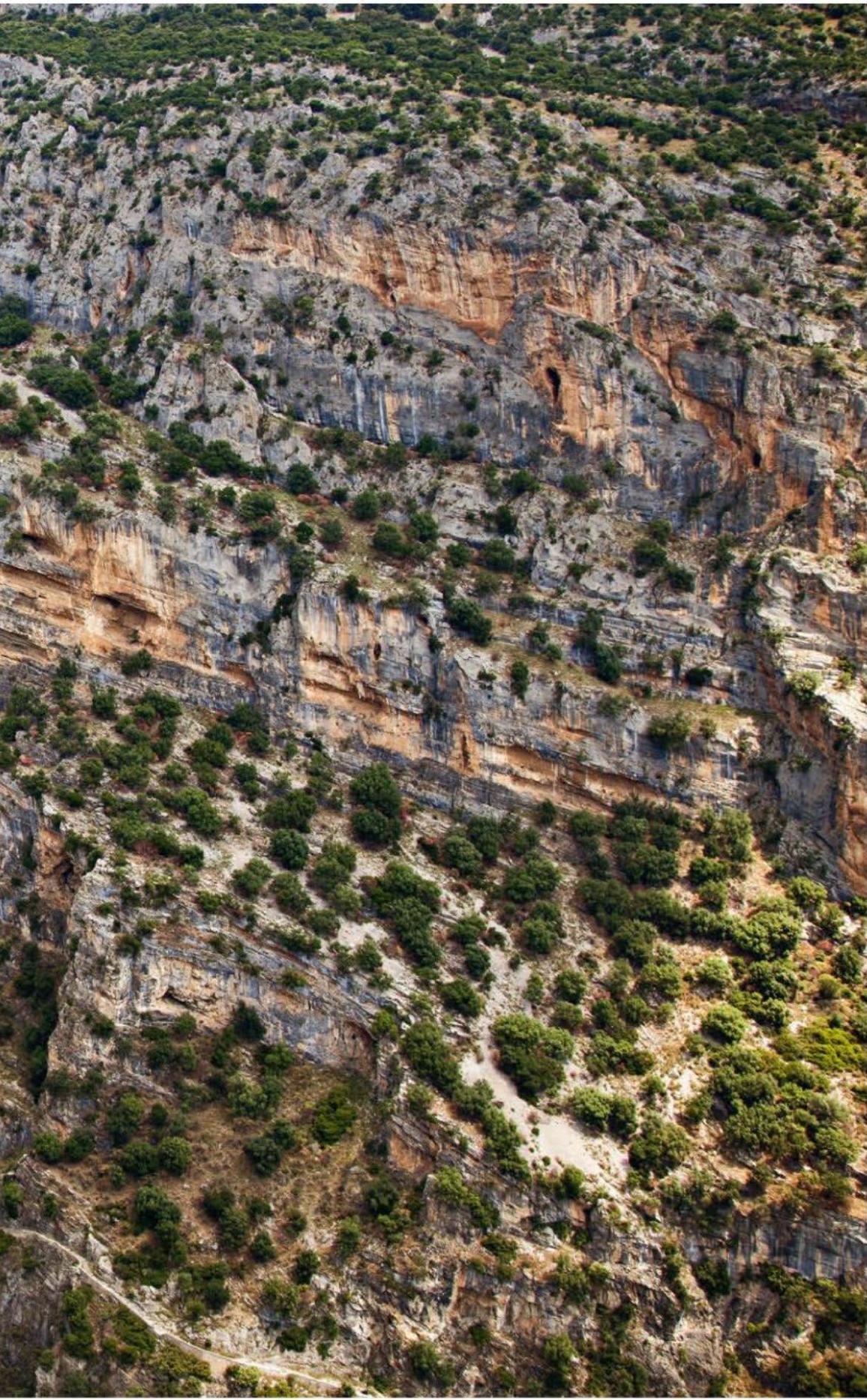
SCILLA

Où se tapit une créature mythologique

Ce village est la perle de la costa Viola, trente-cinq kilomètres de littoral entre Palmi et Villa San Giovanni, sans doute le paysage le plus éloquent de Calabre : falaises rugueuses à pic dans le cristal de la mer Tyrrénienne, vallons montagneux s'agenouillant sur le sable blanc des criques. A l'entrée du port de Scilla se dresse le mythique rocher chanté dans «L'Odyssée» : là se cachait le monstre marin à six têtes et douze pieds aux prises avec Charybde, niché de l'autre côté du détroit de Messine. D'où l'expression «tomber de Charybde en Scylla», équivalent lettré d'«aller de mal en pis». Ces personnages prédisent encore au destin des pêcheurs qui sortent harponner l'espadon entre mai et septembre dans ce bras de mer entre Calabre et Sicile. En équilibre instable sur un mât de plus de trente mètres pour faire le guet, un équipier prévient le harponneur qui se tient, lui, sur une passerelle filiforme en avant de la proue, portant le coup fatal à ce poisson impressionnant. Grillé, au four ou en paupiettes, il est à la carte des bonnes « trattorie » de Scilla !







RAGANELLO

Où un dialecte albanais s'est enraciné

Escarpées, ouvrant un couloir haut de 700 mètres, les gorges de Raganello sont un des paysages les plus fascinants de ce sud de l'Italie. Aux portes du parc national du Pollino, le plus étendu du pays, à cheval entre la Basilicate et la Calabre, elles évoquent les canyons du Far West. En 1448, les Albanais qui fuyaient l'envahisseur turc avaient peut-être quelque chose de commun avec les pionniers de l'Ouest américain, épis de liberté et d'espoir. Ils s'installèrent là, dans le nord de la Calabre, où leurs descendants (70 000 personnes) vivent toujours, dans des villages comme Altomonte et Civita où l'on entend encore parler l'arbëresh, un ancien dialecte albanais. Ils forment la minorité la plus nombreuse, bien devant celle, helléno-phone, encore présente dans quelques villages de la province de Reggio Calabria et dans le Salento. Le musée Etnico-Arbëresh, sur la place municipale de Civita, présente leurs traditions toujours vivaces. C'est d'ailleurs de ce village qu'on accède aux gorges, en traversant le pont du Diable, d'où se déploie un vertigineux panorama.

Ulysse / Age Fotostock





TROPEA

Où l'on se réfugia face aux pirates

Telle un phare sur un rocher, Santa Maria dell'Isola surgit comme un mirage lorsqu'on arrive à Tropea. Ce monument hérité de l'ère byzantine surplombe les eaux limpides de l'anse du Mar Piccolo. Le village de Tropea, un des plus petits d'Italie par sa superficie (3,59 kilomètres carrés !) lui fait face, perché à cinquante mètres d'altitude. Sentinelle depuis l'Antiquité romaine, Tropea a monté la garde et accueilli, bon gré mal gré, ceux qui fuyaient les attaques pirates. Au XII^e siècle, les Normands l'ont dotée d'une belle cathédrale, le Duomo. Plus tard, aux XVII^e et XVIII^e siècles, les Aragonais y ont élevé des palais aux noms des grandes familles, fièrement serrés via Boiano. Cette noblesse ancienne assure à Tropea un charme que le tourisme n'a pas entamé – excepté au mois d'août, où la cité est inaccessible. Il faut alors se détourner du centre, un verre de «granita» à la main, et marcher sur le belvédère pour voir se détacher à l'horizon la silhouette du Stromboli. Ne partez pas sans votre tresse d'oignons rouges, la spécialité de Tropea.

LA BASILICATE



Comment la ville maudite de Matera a



Chef-lieu de la Basilicate, Matera est l'un des plus vieux sites préhistoriques d'Europe : les hommes y ont vécu depuis le paléolithique, habitant

conquis le cœur des Italiens



des grottes puis des maisons creusées à même la roche. Ces quartiers, les «sassi» (ici le sasso Barisano), sont aujourd'hui sa fierté.



Matera domine le haut plateau de la Murgia Timone, une vaste étendue calcaire qui couvre 4 000 km² entre les Pouilles et la Basilicate. Dans ce tuf tendre dont la blancheur



évoque le désert de Judée, se nichent des centaines de grottes et des églises rupestres.

Déclarée «honte nationale» au début des années 1950, cette cité troglodytique fait désormais partie des trésors du patrimoine mondial et attire les touristes du monde entier.

PAR FAUSTINE PRÉVOT (TEXTE)

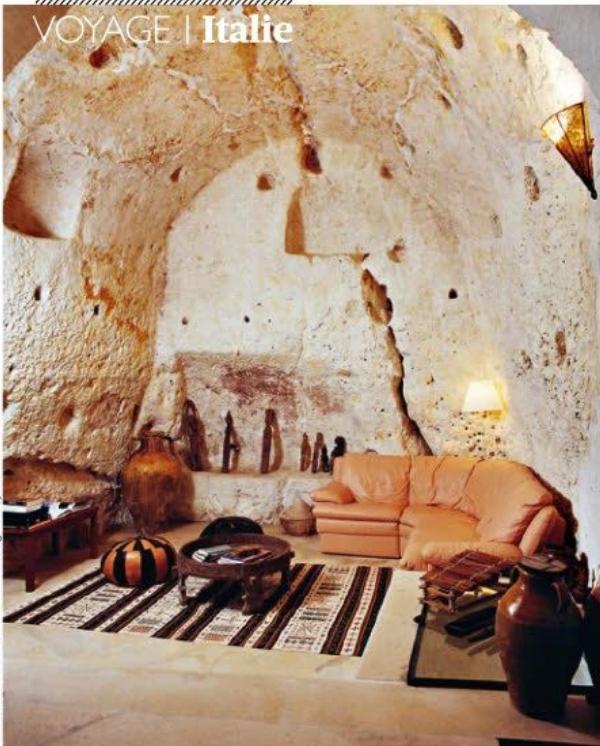
C

'est un phénix, une cité chrétienne. Matera est morte et resuscitée. A l'extrême sud de la botte italienne, dans la région méconnue de Basilicate, cette ville de 60 000 habitants a vu son cœur historique déserté entre les années 1950 et 1990. Depuis, elle revit : premier site d'Italie du Sud classé au patrimoine mondial en 1993, elle est désormais candidate au titre de capitale européenne de la culture 2019. Sous le soleil, ce joyau creusé dans la falaise calcaire, au-dessus du ravin de la Gravina, est éblouissant de blancheur. Ses deux quartiers centraux, le «sasso» («pierre», en italien) Bari-sano et le sasso Caveoso, s'étagent sur vingt-neuf hectares en un labyrinthe renversant.

Longtemps, on a surnommé les habitants «les Apaches»

Au sein du lacs de ruelles, s'imbriquent des grottes taillées dans le tuf au paléolithique, qui servirent de refuges puis de chapelles aux moines byzantins. Plus tard, maisons, palais et escaliers des sassi furent construits dans la même roche. De nuit, ces édifices, éclairés avec douceur par des lanternes apposées sur les façades, dessinent une seconde voûte étoilée. Un décor idéal pour les cinéastes Pier Paolo Pasolini et Mel Gibson, qui en ont fait leur Jérusalem céleste, l'un dans «L'Evangile selon Saint-Matthieu», en 1964, l'autre dans «La Passion du Christ», en 2004.

Difficile d'imaginer que dans les années 1950, ces quartiers au •••



Les sassi ont été restaurés et transformés en hôtels ou en confortables demeures à partir des années 1990. Difficile d'imaginer qu'il y a un demi-siècle, on vivait à Matera dans des conditions de pauvreté si extrêmes que les habitants furent expulsés.

••• charme aujourd’hui ensorcelant incarnaient l’enfer sur terre. Une image qui s’est répandue à la parution, en 1945, du «Christ s'est arrêté à Eboli». Carlo Levi, écrivain turinois assigné à résidence dans le Mezzogiorno durant l’époque fasciste, avait rapporté de Matera une vision cauchemardesque : des trous sombres où des paysans s’entassaient avec leurs enfants en gueules, au milieu des chèvres, des cochons et des mulets, sans eau courante ni électricité. Il ne s’agissait que de quelques pages, mais elles firent l’effet d’une bombe. Elles marquaient une rupture : la surpopulation urbaine, enclenchée avec la révolution industrielle qui avait ruiné bergers et paysans, avait fini par avoir raison du système d’habitation ancestral, avec ses jardins en terrasses et son réseau de canaux et de citerne qui collectaient l’eau de pluie. En 1950, le président du Conseil italien, Alcide de Gasperi, déclara les sassi «honte nationale» et promulgua, en 1952, une loi imposant l’évacuation de 15 000 de leurs habitants ainsi que la création de nouveaux quartiers de HLM. Cet abandon a laissé des cicatrices profondes. «Ma grand-mère s'est mise

à avoir honte de ce qui faisait son quotidien, confie Maria Teresa Barbaro, guide à l’église Madonna delle Virtù. Jusqu’alors, elle trouvait normal que les mulets vivent parmi les hommes. Elle n'est plus retournée voir sa maison.» Et les déménagements forcés n'ont pas fait cesser la discrimination : «Les familles ont pu jouir d'un confort qu'elles n'avaient jamais imaginé : toilettes, douche, lumière, chambres séparées pour les parents et les enfants», souligne Pasquale Doria, spécialiste de Matera et auteur en 2010 d'un livre intitulé «Retour à la cité laboratoire» (non traduit en français). Mais on a continué à les appeler «les Apaches».

Les rues avaient été coupées et les maisons murées

Cette réputation de sauvagerie met en rogne Giovanni Giaccoia, qui a dû quitter le sasso Caveoso en 1954 à 19 ans et en a brossé un tout autre tableau à sa fille Brunella. «Les cours communes permettaient de tisser des liens entre voisins, explique-t-elle. Par exemple, lors des fiançailles, tout le “vicinato”, le voisinage, était invité.»

Pour révéler la valeur de cette architecture, un combat sans relâche

a été mené. En 1959, une poignée de jeunes Materani a fondé l’association La Scaletta et tiré de l’oubli les églises rupestres byzantines, latines, lombardes... Entre le centre historique et le haut plateau de la Murgia Timone, ces archéologues improvisés ont recensé 155 lieux de culte. Et fait des découvertes inestimables. «Nous avons retrouvé la crypte du Péché originel grâce à un paysan pris en stop», s’emeut Michele de Ruggieri, l’un des fondateurs de La Scaletta. L’homme se souvenait d’une «grotte aux cent photographies de saints». En réalité, cette crypte utilisée à partir de l’époque paléochrétienne n’abrite pas de clichés, mais une dizaine de fresques du IX^e siècle. A contempler la frise de cistes pourpres qui court des apôtres à la tentation d’Eve, on se dit qu’elle mérite son surnom de «chapelle Sixtine de l’art rupestre».

Mais si les sassi ont fini par triompher de leur impopularité, c'est grâce à Pietro Laureano. En 1993, cet urbaniste de Matera, parti étudier les zones arides de la planète pour l’Unesco, décida de faire passer sa ville de l’ombre à la lumière. De retour sur place après plus de trente ans d’absence, •••



Chantal Durand, 17 juillet Les chutes du Niagara | Ontario
Niagara : des sourires en cascade.

Découverte des joyaux
de la province de l'Ontario.

À partir de

2550 €*
par personne **COMPTOIR**
DU CANADA

De 2550 à 2850 euros incluant les vols.
Termes et Conditions applicables.

1er Jour | 2e Jour



3e Jour | 4e Jour | 5e Jour | 6e Jour



www.keepexploring.fr/Ontario

*Prix par personne, base sur 2 personnes en chambre double, 15 jours, 13 nuits. Catégorie d'hôtellerie 3 étoiles hotel ou bb. Le prix inclut les vols toronto/ toronto, la location de voiture et 13 nuits d'hébergement. Le prix n'inclut pas les transferts privatisés, excursions, repas autre que mentionnées au programme. Valable pour des voyages à partir du 17 février 2014 au 31 octobre. L'offre est sous réserve de disponibilité et peut changer sans notification à cause des taxes ou taux d'échange. Pour plus de renseignements, s'il vous plaît appelez Comptoir du Canada sur 01.53.10.47.70. La promotion se termine le 31 octobre 2014.



Jon Arnold / Hemis.fr

Perchée au-dessus du ravin de la Gravina, la ville se déploie en un lacis de ruelles étroites qui culmine sur la piazza del Duomo : la cathédrale de Matera, construite au XIII^e siècle, mêle, comme le reste de la cité, les influences normande, lombarde et orientale.

●●● il trouva un spectacle de désolation : les rues avaient été coupées et les maisons murées pour empêcher le retour de la population, les cours étaient des dépotoirs et la mafia avait fait de ce no man's land le terrain de tous les trafics. Pourtant, Pietro Laureano obtint l'inscription des sassi et des églises rupestres au patrimoine mondial. «J'ai démontré le génie de ce paysage bâti depuis la préhistoire, raconte-t-il. L'homme y vivait de la pierre, qui lui offrait un abri, et de l'eau de pluie habilement collectée. Enfin l'humus des jardins et le recyclage des déchets permettaient la culture. Un modèle écologique avant l'heure.»

Antonio a ouvert l'Altereno Café dans un ancien monastère

Avec 3 000 résidents, les sassi offrent aujourd'hui un visage radieux. Souvent des Italiens d'autres localités qui ont choisi de s'y fixer, quel qu'en soit le prix. Les maisons s'achètent 180 000 euros minimum, sans compter les travaux pharaoniques pour consolider les fondations parfois fragiles et installer le confort moderne : une fortune pour la Basilicate, l'une des régions les plus pauvres du pays.

Depuis 2007, Rosaria Abiusi occupe, avec son mari Pio, une demeure de 500 mètres carrés près de la piazza del Duomo, entre les deux sassi. Cette catholique pratiquante se dit heureuse dans ce «havre qui a attiré les moines parce

qu'elle guérit l'âme, qu'on y sent le souffle de Dieu». Son voisin, Armando Sichenze, lâche même, dans un sourire, avoir déniché «le paradis terrestre». En tout cas, cet architecte bourlinguer éprouve ici un sentiment de grandeur qu'il n'a jamais connu avant, ni durant son adolescence romaine dans les années 1970 ni durant ses séjours à Palerme ou Venise.

Matera commence à se faire un nom au-delà des frontières. En 2012, 180 000 touristes s'y sont pressés. À la ville moderne qui s'est déployée sur le haut plateau, ordinaire avec son corso et ses immeubles, ils préfèrent la dizaine d'hôtels et la vingtaine de restaurants des sassi. Des complexes de luxe sont apparus là où régnait le dénuement. Au Sextantio, hôtel ouvert en 2009 par l'homme d'affaires italo-suédois Daniele Kihlgren sur le site d'un ancien monastère, les clients se prélassent dans des lits douillets et des baignoires spacieuses. Mais la restauration a respecté autant que possible l'existant : au sol, chaque pierre a été préservée, les anciennes mangeroires ont été métamorphosées en lavabos... Une loi de conservation protège, depuis 1986, les extérieurs de la cité, imposant l'emploi de tuf pour les façades et de teintes de vert pour les volets. La majorité des propriétaires d'infrastructures touristiques, enfants du pays, ont à cœur de faire briller leur héritage. En 2012, Antonio Lamac-

chia, 27 ans, a ainsi donné une seconde vie à l'atelier de menuiserie de son grand-père, établi dans le magnifique monastère médiéval de Santa Lucia et Agata : il l'a transformé en Altereno Cafè, où il orchestre, l'été, des concerts et des projections de films.

La Matera du XXI^e siècle nourrit des ambitions à la mesure de sa splendeur retrouvée : «Depuis qu'elle a été retenue comme finaliste pour le titre de capitale européenne de la culture, les jeunes eux-mêmes sont convaincus que le patrimoine sera la clé du futur», estime Pietro Laureano. La commune a mené un travail de sensibilisation dans les écoles. Des associations, comme Cave Heritage, proposent par exemple des visites des trésors de Basilicate. Le Conseil de l'Europe vient également de choisir Matera pour y lancer une expérience pilote, baptisée «un-Monastery». Une dizaine de volontaires internationaux imagineront des projets novateurs dans le domaine de l'écologie, des transports publics ou des relations entre les générations : système d'intranet, radio participative... Pour Pietro Laureano, «Matera a quelque chose de fondamental à transmettre à l'Europe : la capacité à renaitre». Celle d'un trésor urbain multimillénaire, dont les strates historiques sont désormais le terreau de l'avenir.

Faustine Prévot

◀ Longueur focale : 18mm
Exposition : F/16,
1/20 sec, ISO 320



◀ Longueur focale : 270mm
Exposition : F/6.3,
1/250 sec, ISO 320

Un objectif pour chaque moment
18-270mm
F/3.5-6.3 Di II VC PZD

Cet objectif Megazoom Tamron représente une imbattable combinaison d'exigence et de performance.

Grâce à son zoom 15x, la plage focale adaptée à votre sujet est disponible à tout moment. La stabilisation d'image VC et le moteur autofocus PZD viennent compléter ses performances hors norme. Le poids plume et la compacité de cet objectif laisse encore assez de place dans votre sac de voyage pour ramener vos souvenirs. Disponible pour votre appareil photo reflex numérique Canon, Nikon et Sony*.

*la monture Sony n'est pas équipé de la stabilisation VC.



**GARANTIE DE
5 ANS**

Rendez vous sur :
www.5years.tamron.eu

PRATIQUE

Nos quinze bons plans pour découvrir la



Botte secrète des Italiens

LES POUILLES

1 LES ÎLES TREMITI

Un nirvana pour les fanatiques de nature et de plongée

Paysages minéraux, pinèdes et maquis parfumé... A une quarantaine de kilomètres au nord du promontoire du Gargano, l'archipel des Tremiti (trois îles, quelques rochers pelés et 350 habitants) est l'occasion d'une escapade d'un jour. Ourlées de grottes et de criques aux noms évocateurs («des Violettes», «du Phoque moine» ou «du Diable»), ces îles sont classées réserve marine protégée. A découvrir hors saison, au printemps, quand les genêts fleurissent ou en septembre pour une dernière plongée.

2 VALLÉE D'ITRIA

Vert olive, blanc de chaux, rouge argile : un triplé italien

On l'appelle aussi la «vallée des trulli», tant ces maisons rondes, aux murs chaulés et au toit conique y sont omniprésentes. Elle doit aussi son cachet aux murets de pierre sèche qui quadrillent sa terre rouge et fertile, de Putignano, au nord, à Ostuni, au sud. Ils enserrent les champs d'oliviers millénaires et dévalent jusqu'au littoral.

3 GROTTAGLIE

Ses céramistes ont toujours eu l'art d'être bien en cour

Pignes décoratives, amphores, motifs traditionnels tels que le coq ou la Pupa (jeune héroïne d'une légende locale)... la réputation de la céramique de Grottaglie n'est plus à faire. Au XV^e siècle, ses vases ornaient les cours turques ou autrichiennes. Aujourd'hui, en contrebas du palais, le quartier des céramistes aligne les ateliers d'artistes au savoir-faire antique.

4 GRECIA SALENTINA

Pour s'initier aux rythmes de la «pizzica»

L'été, notamment autour du 15 août, les connaisseurs guettent dans la presse locale les concerts de «pizzica», cette musique traditionnelle née dans

le Salento. Certains préfèrent les programmes itinérants à la foule du show organisé à Melpignano par la «Notte della Taranta», un des plus grands festivals de musique d'Italie. L'occasion rêvée de voir des groupes comme Officina Zoé ou le Canzoniere Greco Salentino sur scène !

5 LA ROUTE LEUCA-OTRANTE

Au confluent de deux mers, avec vue sur les côtes albanaises

Cinquante kilomètres de route jalonnée de tours génoises, à l'aplomb de criques sublimes... Depuis la Punta Meliso, où se séparent les eaux de l'Adriatique et de la mer Ionienne, il faut remonter le littoral en écoutant la radio, qui capte les stations grecques et albaniennes (par temps clair, on aperçoit l'Albanie). Sur le port de Tricase, des barques ont été aménagées en un musée flottant.

6 TRAIN ZOLLINO-GAGLIANO

Un tortillard qui s'aventure jusqu'au terminus du pays

Dans les Pouilles, le réseau ferroviaire national s'interrompt à Lecce. Pour gagner Gagliano del Capo, il faut emprunter un des vieux trains de la compagnie des Ferrovie del Sud Est. Le réseau ratisse large dans les campagnes, ce qui fait l'attachement des Salentins pour cette ligne d'un autre âge. Entre Gagliano et Zollino, le paysage est une fenêtre ouverte sur l'arrière-pays et sa réalité rurale.

LA BASILICATE

7 VENOSA

Un chef-d'œuvre médiéval qui gagne à demeurer inachevé

L'église de la Sainte-Trinité est remarquable : cette magnifique basilique paléochrétienne construite sur des vestiges romains devait être agrandie au XII^e siècle. En raison du départ des bénédictins, elle resta «l'incompiuta» («l'inachevée»). Aujourd'hui, ses fondations et ses colonnes se dressent dans le ciel, mais elle n'a toujours pas de toit.

8 DOLOMITES LUCANIENNES

Elles n'ont rien à envier à leurs sœurs du Nord

Ces pics culminant à 1100 m sont le repaire des milans royaux et des faucons pèlerins. Entre Pietrapertosa et Castelmezzano, les points de vue coupent le souffle. Les plus téméraires peuvent se risquer au «saut de l'ange» et survoler l'abîme qui sépare les deux bourgs... suspendus à un filin.

9 VALSINNI

Un théâtre d'une tragédie digne de Shakespeare

Village médiéval des Apennins, Valsinni est une célébrité locale. L'été, les habitants participent au spectacle dédié à Isabella Morra, poétesse du XVI^e siècle tuée à 26 ans par son frère pour être tombée amoureuse d'un baron espagnol ennemi. Après la visite du château féodal où elle vécut, ménestrels et troubadours content, de ruelle en ruelle, la vie de cette jeune noble.

10 MARATEA

Un petit air de côte amalfitaine... sans la foule

Préservée du tourisme de masse, Maratea est un bijou de station balnéaire, aux maisons colorées. Les falaises qui tombent dans la mer Tyrrhénienne abritent des plages de sable noir et des criques accessibles en bateau ou par des escaliers dévalant la roche. A leur sommet se déploie un balcon naturel, planté de chênes, d'oliviers et de pins.

LA CALABRE

11 PARC NATIONAL DE LA SILA

Des bolets et un grand bol d'air pour les gourmets

La «petite Suisse calabraise» ! On y randonne de Camigliatello Silano vers la forêt de pins géants de la réserve de Fallistru. Le parc abrite aussi l'abbaye de San Giovanni in Fiore, inspirée des monastères cisterciens et se distingue par sa gastronomie, parfumée aux champignons (cèpes, bolets...) et aux fromages locaux, «caciocavallo» en tête.

12 PALMI

La Vierge portée en triomphe par des armoires à glace

Que celui qui n'a jamais vu une fête religieuse dans le sud de l'Italie se rende à Palmi le dernier dimanche d'août ! Certes, il faut braver la foule de fidèles mais il suffit de lever la tête pour apercevoir la Madone juchée à plus de quinze mètres de haut sur un char colossal porté par 200 «mbuttaturi», jeunes gens costauds membres des cinq corporations de la ville. Des fêtes aussi pittoresques se déroulent dans la région en août, période du retour de la diaspora calabraise.

13 MAMMOLA

D'un plat du pauvre, elle a fait une spécialité recherchée

Le «stoccafisso» (morue séchée) est une spécialité des villages des flancs de l'Aspromonte. Peu cher et riche en protéines, il donne de l'énergie aux moins vaillants. A Mammola, on l'accorde avec des oignons rouges, des tomates, des olives et des pommes de terre.

14 GERACE

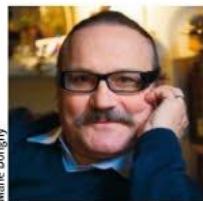
Un millefeuille architectural qui raconte toutes les invasions

Ce village compte parmi les plus beaux de Calabre. Dans la crypte byzantine du Duomo, immense, autour des innombrables colonnes, sous les nefs normandes... l'histoire de la bourgade, qui a vu passer Byzantins, Normands, puis Souabes et Aragonais, se lit comme un livre ouvert. Et, au bar del Tocco, on déguste les meilleures «granite» de la région.

15 REGGIO DE CALABRE

La Croisette des Italiens offre un panorama explosif

Le plus beau kilomètre d'Italie ! C'est ainsi qu'on surnomme le Lungomare, cette promenade de 1,7 km qui profite de la brise du détroit de Messine. Villas Art nouveau d'un côté, jalonnées de palmiers et de magnolias, et côté mer, une vue ensorcelante sur l'Etna en Sicile. Halte obligatoire au kiosque de la Gelateria Cesare pour une glace à la noisette !



Marie Dognin

JEAN-DIDIER URBAIN

Anthropologue, spécialiste du tourisme, il est professeur à l'université Paris-Descartes.

La «Joconde» est une auto

Au nouveau musée Porsche de Stuttgart, on admire «des légendes et des monstres, icônes de gloire, de puissance et de victoires, déesses aux couleurs vives».



Egon Bomsch / Image Broker - Age Fotostock

Depuis qu'il est admis que tout est signe de génie national ou de culture, les monuments antiques ou œuvres d'art ultramodernes n'ont plus le monopole du patrimoine. Si bien que, de sinistre réceptacle jadis associé à de tristes façades cachant, emplies de tombeaux, d'obscures galeries hantées par Belphégor, le musée s'est fait lui-même monument et œuvre d'art. Les «musées, cimetières des arts» (écrivit Lamartine) ne le sont plus, tant par le contenant que par le contenu !

Ainsi les musées contemporains sont aussi des lieux structurés par des itinéraires symboliques. Ils peuvent être ascendants. Le premier du genre est peut-être le Guggenheim de New York (1959), en forme de puits de lumière spiralé. Ou aériens et insulaires, tel le MuCEM de Marseille, avec ses accès suspendus et son édifice cerné par la mer. On trouve aussi des itinéraires descendants, comme au musée Magritte à Bruxelles, à visiter de haut en bas. Ou bien souterrains, comme à Cracovie, où le musée de la ville est depuis 2010 sous la Halle aux draps.

Quand vous arrivez à Stuttgart en train, vous êtes vite mis au parfum. Ce que vous preniez de loin pour un cadran d'horloge tournant au-dessus du beffroi de la gare est en réalité l'étoile à trois branches de Mercedes. Bienvenue au royaume de «Das Auto», qui entre autres lieux saints compte le musée Porsche ! Un édifice

cubique métallisé, rutilant sous le soleil, élevé sur pilotis, à l'itinéraire symbolique ascensionnel. On ne déambule pas ici. On monte, toujours plus haut. C'est un rite initiatique... Au rez-de-chaussée, rien que du vulgaire : les tickets, les produits dérivés, les WC et la cafétéria. Après, par un Escalator, commence l'ascension. Au premier étage, ce sont les racines, les reliques, les prototypes ancestraux de l'époque de Ferdinand, créateur de la marque en 1948¹. Au second, légendes et monstres, icônes de gloire, de puissance et de victoires, déesses aux couleurs vives, coupes et calices du succès à l'appui. C'est un Louvre, où la «Joconde» est la mythique «356», 356^e et dernier projet de son créateur (mort en 1951) et première voiture à porter son nom. Où la «Vénus de Milo» est la «911 Carrera RS», «modèle de légende» lancé en 1974. Et où la «Victoire de Samothrace» est la célèbre «917 Gulf», robe bleu clair et bande orange victorieuse aux 24 Heures du Mans en 1970 et 1971.

La Porsche n'est plus ici une auto mais une œuvre dont un technicien «joue» comme d'un violon dans un petit amphithéâtre dédié au concerto. Accélération subite, décélération pathétique, cri de diva, surrégime, feulement félin, poignante déchirure de la «voix» du moteur. Fortissimo. Moderato. Allegro. Pianissimo... Tout y passe. On applaudit dans les gradins. La cantatrice est une voiture dont l'échappement se prolonge d'un tuyau évacuant les gaz. Telle une sonde fixée sur un pétomane, on ne conserve ici que les sons. Ce n'est ni Bayreuth ni Salzbourg. Mais sans odeur ni fumée, la mécanique devient ainsi de l'art. On n'est plus dans la réalité technique mais dans l'immatérialité du génie.

Le haut du musée abrite l'esprit de Porsche. Tête sous des cloches diffusant le son d'une voiture pendant une course, ceci n'est plus un bruit de moteur mais de la musique qu'on écoute. Oubliés soupapes et cylindres à plat ; huile et échappement. Le mythe a encore «éaporé» le réel². De la voiture ne reste plus que son essence, mais divine, il va de soi... ■

Ce n'est ni Bayreuth ni Salzbourg, mais la mécanique devient de l'art

1. Cf. J. Watin-Augouard, «Histoires de marques», éd. Eyrolles, 2006.
2. Cf. R. Barthes, «Le Mythe aujourd'hui», in «Mythologies», éd. du Seuil, 1957.

Matin: Trekking à Tamerza
Soir: Spa à Tozeur

Une journée en Tunisie
c'est être libre de tout vivre

Tunisie
www.bonjour-tunisie.com

MODES DE VIE



Sur ces rives du Jialing va éclore, en 2018, le quartier d'affaires de Chongqing. Ambition : développer le grand ouest de la Chine, l'économie nationale étant encore trop dépendante de la côte.

CHONGQING, LA MÉGACITÉ CHINOISE

Née de la volonté d'un gouvernement qui prévoit, bientôt, 70 % de citadins, elle est un modèle urbain pour la Chine de demain. Comment vivent ses trente et un millions d'habitants? Reportage au cœur d'une ville tentaculaire.

PAR STÉPHANIE OLLIVIER (TEXTE)
ET JULIEN H. KARMEN (PHOTOS)





Avec ses chambres bon marché, le vieux quartier de Shibati héberge nombre de travailleurs migrants, comme ce «mingong», un paysan venu travailler à Chongqing. Mais l'endroit est en cours de démolition.

Ici, loin de Pékin, d'anciens paysans espèrent, eux aussi, participer au rêve chinois



Acquérir un appartement, même dans le centre (ci-dessus la partie rénovée de Shibati) est envisageable : 970 euros le mètre carré. Un prix moins fou que dans la capitale.



Le dimanche, cette grève du Jialing devient une aire de pique-nique. Boue, béton, bruit et temps humide n'empêchent pas la ville d'être classée parmi



les plus agréables de Chine. Le coût de la vie y est trois fois moins élevé qu'à Pékin.

L

a pluie est tombée avec la nuit sur Shibati. Au bas du large escalier de pierres glissantes qui descend jusqu'à la rue du marché, la boue a recouvert la chaussée. Sans décourager les diners des gargotes, protégés par des auvents de toile, d'engloutir leurs nouilles en sauce, ni les joueurs de mah-jong de faire cliqueter leurs jetons dans les salles de jeu ouvertes sur la ruelle et ses étals colorés. Derrière une pyramide de clémentines, un petit groupe d'ouvriers s'active pour murer, à grands coups de truelle, trois anciennes boutiques au pied d'un bâtiment de brique. «Il faut bien empêcher les squatteurs de s'y installer. Cet immeuble doit être détruit, tout le quartier va être rasé !» commente, laconique, la marchande de fruits. Bientôt, assure une autre riveraine, on y aménagera une place centrale bordée d'immeubles résidentiels neufs.

La cité portuaire noyée dans la brume est sortie de sa torpeur

Shibati, emblématique quartier populaire de l'immense ville qu'est Chongqing, dans le sud-ouest de la Chine, est en sursis. Seule une poignée d'habitants, qui négocient âprement leurs indemnités de départ avec les autorités, retardent l'assaut final des pelleteuses sur ce monde, si décrépit et si humain à la fois : les vestiges d'une Chine traditionnelle et provinciale, inexorablement balayée par la fièvre de modernisation et l'exode rural qui ont métamorphosé le pays en moins de trois décennies.

Alors que moins de 20 % des Chinois étaient installés dans les villes dans les années 1980, ils sont 53 % aujourd'hui, soit près de 700 millions de citoyens. Et ce n'est pas fini. Pékin martèle en •••



Rien ne trahit l'origine rurale de ce jeune homme, qui rabat des clients pour un salon de coiffure du centre. La génération précédente, elle, était plus facilement identifiable : les «mingong» portaient une veste trop large et parfois un casque jaune de chantier.



Hu Chengliang, 32 ans, est un ancien «mingong», doté d'un «hukou» (certificat) de citadin. Conscient des difficultés des migrants en ville, il a rejoint une ONG chargée d'aider les familles à mieux s'intégrer.

●●● effet son intention d'accélérer la cadence de ce formidable transfert de population, considéré comme le plus important et rapide de l'histoire par le programme des Nations unies pour le développement (Pnud). Un récent rapport de l'Académie chinoise des sciences sociales table ainsi sur 310 millions de nouveaux citadins dans le pays d'ici à 2030. Plus de 70 % de la population sera alors urbaine. Objectif des autorités : permettre à ces primo-arrivants intégrés dans des zones prospères de sortir de la pauvreté, donc de commencer à consommer. Un nouveau credo économique censé pallier le ralentissement actuel des exportations – sur lesquelles la croissance chinoise s'est appuyée jusqu'au ralentissement des échanges avec le monde

succession de ponts suspendus et d'ériger une infinité de tours de verre le long des rives escarpées du fleuve Yangzi et de la rivière Jialing.

Au milieu de ce tourbillon urbanisateur soufflant sur 82 000 kilomètres carrés de territoire, soit la taille de l'Autriche, nombre de villages périphériques furent rasés pour renaître sous forme de banlieue. C'est le cas de Hongguang, où vivait madame Jun, 50 ans. En 2003, elle dut céder à la municipalité sa ferme à colombages et son lopin de terre, avant d'être relogée, quelques kilomètres plus loin, dans un immeuble carrelé de huit étages. «Au début, j'étais déboussolée, dit-elle. Je ne pouvais plus vivre du produit de ma terre, je devais acheter ma propre nourriture.» Madame Jun répond aux questions dans un fauteuil de velours mauve placé derrière un comptoir à roulettes garni de cigarettes et de boissons, son gagnepain. «Les indemnités de relogement ne suffisaient pas pour vivre et cotiser pour ma retraite, explique-t-elle. J'ai dû ouvrir cette petite épicerie de rue.» Elle admet toutefois que les avantages évidents de son nouveau cadre

L'eau courante et l'accès facile à l'école aident à oublier la vie à la campagne

occidental observé depuis le début de la crise économique, en 2007. Et c'est à Chongqing, la «ville tremplin» décrite par le journaliste canadien Doug Saunders, auteur de «Du village à la ville, comment les migrants changent le monde» (éd. du Seuil, 2012), que cette onde de choc démographique est la plus spectaculaire aujourd'hui. La plus originale aussi.

Surnommée le Chicago chinois, cette cité portuaire et industrielle brumeuse de trente millions d'habitants – dont plus de la moitié installés dans les neuf arrondissements composant son cœur urbain –, a longtemps somnolé sur le cours supérieur du fleuve Yangzi. Elle a connu le réveil en 1997, lorsqu'elle a été détachée de la province du Sichuan et transformée en une municipalité autonome. Il s'agissait alors, pour les autorités de Chongqing, de superviser les travaux du titanésque barrage hydro-électrique des Trois-Gorges, à 600 kilomètres, mais aussi de reloger le million de paysans chassés par la montée des eaux. Au tournant du millénaire, la ville se retrouva ainsi promue tête de pont du vaste plan de développement économique du Grand Ouest chinois lancé par Pékin. Les subventions coulèrent alors à flot sur la municipalité autoproclamée «capitale de l'intérieur chinois». Et des grands travaux démarrièrent afin d'aménager plusieurs villes satellites, de dérouler des kilomètres de rubans autoroutiers jalonnés d'échangeurs, de bâtir une

de vie – des rues goudronnées à l'eau courante – ont fini par l'emporter. Idem pour ses anciens voisins, comme grand-mère Yang, qui vit un pâté de maisons plus loin. «Ici, je n'ai plus besoin d'être aux champs du matin au soir, raconte la vieille dame. J'ai le temps de m'occuper de mon petit-fils et de jouer au mah-jong.» Pourtant, ce confort ne signifie pas que la greffe urbaine a pris. «On nous répète que nous sommes devenus des citadins mais, pour les gens d'ici, nous serons toujours des "nongzuanfei" et traités comme tels», réplique la retraitée en tracant trois idéogrammes d'un index fâché sur la paume de sa main. Grand-mère Yang fait allusion au statut inscrit sur son «hukou», le certificat de résidence délivré à la naissance à chaque citoyen chinois. «Nongzuanfei» signifie littéralement «agricole transformé en non-agricole». Un statut bâtarde assorti aux frustrations des paysans d'un certain âge arrachés à leurs terres et ignorés des citadins de souche.

Ces déceptions relationnelles semblent moins perturber les «nongmingong», ces «ouvriers-paysans» aux bras musclés qui ont déferlé sur Chongqing au cours des quinze dernières années. Il fallait bien faire sortir de terre la mégapole imaginée par le gouvernement central. «L'important pour les travailleurs comme moi, c'est d'avoir du travail et de gagner de l'argent», confie Yang Faxiang en tirant sur une cigarette aux forts effluves. Comme tant ●●●

●●● d'autres Chinois bousés hors de leurs champs par la pauvreté, ce quinquagénaire devenu «rurban» par nécessité économique a fait le tour des chantiers du pays avant de se poser à Chongqing à la fin des années 1990. Du travail, il y en avait alors à foison. Faxiang voulait aussi rester proche de sa famille, établie dans un village du Sichuan voisin, à environ 200 kilomètres, et évoluer dans un environnement linguistique et social familier. C'est pour ces mêmes raisons qu'une écrasante majorité des 7,5 millions de travailleurs migrants aujourd'hui recensés dans la municipalité de Chongqing (soit le quart de sa population et 44 % de son cœur urbain) vient des provinces limitrophes et des zones rurales de l'immense municipalité. Conséquence, cela change la perception du terme même de migrant, estime Zhou Na, une femme de 32 ans originaire d'un village de montagne du district de Fengdu, qui tient un petit café dans le centre de la

Progressivement, les hameaux cèdent leur place aux tours

ville : «Lorsque je travaillais dans une usine de Shenzhen (près de Canton), il était très difficile de se faire accepter par la population locale, raconte-t-elle. Mais, à Chongqing, que l'on soit d'ici ou de la campagne, on fait finalement tous partie d'une même famille.» Cette homogénéité géographique et culturelle a certainement contribué à faciliter l'adaptation des nouveaux arrivants, avant même que le gouvernement central ne décide, en 2007, de faire de la municipalité de Chongqing une «zone nationale d'expérimentation pour un développement rural et urbain intégré».

Derrière ce jargon bureaucratique, il s'agissait de tester une nouvelle stratégie de développement du marché intérieur chinois, explique Cui Zhiyuan, professeur de politiques publiques à l'université Tsinghua de Pékin et ancien conseiller des dirigeants de la municipalité de Chongqing. Chongqing, vaste patchwork de champs et de gratte-ciel, semblait alors le «lieu le plus adapté pour mettre en œuvre un "package de politiques publiques complémentaires" destinées à améliorer le quoti-

dien des paysans et à faciliter l'intégration des travailleurs migrants», poursuit l'universitaire. Donc à booster l'enrichissement général.

L'une des mesures les plus retentissantes fut d'accorder, à partir de 2010, un hukou urbain aux travailleurs pouvant prouver qu'ils sont stabilisés dans la cité depuis cinq ans. Une première en Chine : dans le reste du pays, il faut normalement être diplômé d'université ou propriétaire d'un logement en ville pour obtenir ce sésame administratif donnant accès à des avantages sociaux – éducation, soins médicaux ou retraite – nettement supérieurs à ceux dont bénéficient les campagnards. A Chongqing, près de quatre millions de migrants ont déjà obtenu ce précieux certificat et la municipalité espère en accorder encore six millions d'ici à 2020.

Chen Guangliang, lui, n'en fera probablement pas partie. C'est un «bangbang», un de ces porteurs de rue de Chongqing qui peuvent rarement justifier de feuilles de paye sur cinq ans. «J'ai 42 ans et je ne sais rien faire d'autre que porter des sacs avec mon bâton de bambou, confie-t-il, résigné. Je ne risque





Ce qui est encore le village de Tuanjie sera bientôt englouti par la ville. Pour bénéficier de meilleures indemnités de départ, calculées sur la taille de leur maison, certains ont ajouté un étage, surmonté d'une tôle bleue.

Loin du centre, les chantiers poussent aussi au milieu des parcelles cultivées. Comme celui du Chongqing Tiandi, futur complexe commercial où s'érigera une tour de 486 mètres, la plus haute de l'ouest du pays.

pas d'obtenir un hukou de la ville.» Mais, avec un compte bancaire suffisamment approvisionné et un peu de paperasserie, Chen pourra peut-être bénéficier d'une autre innovation locale : un ambitieux programme de logements sociaux destinés à offrir, à terme, des conditions de vie décentes à quelque 600 000 habitants aux revenus modestes, qui gagnent environ 400 euros par mois. C'est un héritage du sulfureux Bo Xilai. Envoyé par Pékin orchestrer les réformes de la zone pilote, chef du parti communiste local, il a finalement été disgracié et emprisonné en 2012 pour abus de pouvoir et corruption à l'issue d'un procès retentissant.

Comme nombre de petites gens de Chongqing, Yu Ge, divorcé de 47 ans, déplore ce «règlement de comptes politique». Il se dit reconnaissant d'avoir obtenu un appartement flamboyant neuf dans le complexe de logements sociaux du quartier de Chayuan. Yu Ge louera son deux-pièces de cinquante mètres carrés soixante euros mensuels, à peine plus cher que la petite pièce humide de Shibati où il loge encore en attendant la fin des travaux du pont Qian-

simen. Quand celui-ci sera terminé, il ne mettra alors que dix minutes à moto pour rejoindre son nouveau logement depuis l'entrepôt des bords de fleuve où il décharge des camions. «Et, d'ici à cinq ans, j'aurai la possibilité d'acheter l'appartement à un prix subventionné», conclut-il avec un sourire satisfait. Pour Yu Ge, c'est la seule chance de devenir propriétaire en ville. Les appartements commerciaux restent hors de portée de la plupart des migrants. Chen Xuemei, elle, savoure sa chance. La jeune femme élégante, qui a passé vingt ans dans les usines du Guangdong, à plus de 1 500 kilomètres au sud-est, a d'ailleurs longtemps pensé que les grandes villes étaient «inaccessibles». Avec son mari, elle a pourtant réussi à économiser de quoi acheter sur plan, pour 37 000 euros, un trois-pièces d'une tour résidentielle du centre. «Les prix ici sont moins fous qu'à Pékin ou Shanghai, confie-t-elle. Et puis nous voulions que notre fille aille dans un bon collège.» Depuis 2012, Chen vit ainsi dans un vaste appartement au parquet impeccablement ciré où elle s'est installée avec sa fille de 13 ans. Jusqu'à •••



Les migrants, comme cet homme, identifiable à son panier en osier pour bébé, forment le quart de la population de Chongqing. Nombre d'entre eux viennent du Sichuan, à quelques heures de route.

Dans le quartier de Shibati, où ils sont nombreux, ces «mingong» consultent des offres d'emploi. Ils sont souvent regroupés sous la houlette d'un «bao gong tou», un chef qui négocie avec le futur employeur.



UNE VILLE GRANDE COMME UN PAYS

Avec 31 millions d'habitants, Chongqing est l'une des plus grandes métropoles du monde. En fait, c'est une «métapole», un territoire urbain qui intègre une ville dense – 19 districts dont 9 centraux entre le Yangzi et la rivière Jialing –, des cités satellites et des zones rurales accrochées aux collines. Elle est aussi la plus grande agglomération chinoise très éloignée

de la côte : sa superficie est de plus de 82 000 km², la taille de l'Autriche ! Devenue la ville à la croissance la plus rapide de la planète au début des années 2000, directement gérée par le parti communiste, cette tête de pont du plan de développement économique de l'Ouest chinois rayonne. Et tire vers le haut les provinces environnantes (le Sichuan, le Shaanxi, le Hubei,

le Hunan et le Guizhou), un marché de plus de 250 millions de personnes, qui faisaient encore récemment partie des plus pauvres du pays.



●●● l'emménagement à Chongqing, l'adolescente était élevée par ses grands-parents dans un village de la municipalité, comme ces millions d'enfants de personnes sans hukou urbain leur permettant d'être inscrits dans une école publique. Cohabiter soudain a été un choc, reconnaît sa mère. «On a si longtemps vécu séparées ! Les six premiers mois avec ma fille ont été difficiles», se souvient Chen Xuemei, en essuyant une larme furtive.

Cette blessure à fleur de peau chez les mères appartenant à la première génération de migrants explique aussi la détermination de celles de la seconde pour garder leur progéniture avec elles. «Petite, j'ai manqué d'amour et je ne veux pas que mon fils vive la même chose», résume Shuai Shumin, jeune vendeuse de téléphones portables qui, avec son mari ouvrier, s'est endettée sur vingt ans pour acheter en proche banlieue. Grâce à ce sacrifice, leur garçon, 5 ans, pourra être facilement inscrit dans une école publique du quartier. Car laisser les petits campagnards se mêler très tôt avec



La fête du Printemps, qui marque le nouvel an, donne lieu dans le pays à la plus grande migration au monde : 250 millions de personnes font leur valise pour rejoindre leur village d'origine en train ou en bus.

Certains enfants de migrants n'ont jamais pris le métro

les enfants de la ville est la meilleure méthode d'intégration, estime Hu Chengliang. Cet homme de 32 ans reconnaît avoir pour sa part «manqué d'en-cadrement» lorsqu'il s'est installé en ville à 18 ans. Depuis, il est devenu entrepreneur, puis a quitté sa petite société de services informatiques pour rejoindre Green Leaf, ONG locale qui s'occupe d'enfants. Son sacerdoce : accompagner ces jeunes pousses campagnardes. «Le plus difficile pour nombre d'entre elles, c'est de s'identifier à cette ville», souligne-t-il, faisant référence à une enquête menée par Green Leaf. «On leur a d'abord demandé quel était le meilleur endroit pour vivre, et la ville l'a très largement emporté», raconte-t-il. Mais à la question de savoir s'ils préféraient la campagne ou la ville, une grande majorité a choisi la campagne ! En fait, les enfants reconnaissent la supériorité de la vie urbaine mais ne l'apprécient pas, car leurs parents travaillent beaucoup et ont rarement le temps de leur en donner les clés. Certains gamins n'ont jamais pris le métro, ni mis les pieds dans une

bibliothèque ou un musée au bout de plusieurs années.» Hu a aussi constaté que beaucoup d'enfants ressentent un «rejet diffus» de la part des autres citadins qui les poursuit longtemps. Un complexe d'infériorité toujours perceptible chez certains trentenaires de la deuxième génération de migrants. Hu avoue en être lui-même encore victime parfois.

Agée de 24 ans, Kong Xian semble, elle, décomplexée par rapport à ceux qui ont de tout temps vécu à Chongqing. «Je suis devenue citadine progressivement et très naturellement», affirme celle qui a été au lycée dans le chef-lieu de son district natal de Changshou, à quatre-vingts kilomètres du nord du cœur urbain de Chongqing, avant de partir dans une école hôtelière. «Dans ma génération, on ne se demande jamais si la personne en face vient de la campagne ou pas», ajoute-t-elle en plongeant ses baguettes dans une marmite de fondue hyperépicée, spécialité locale censée faire transpirer pour purger le corps. «D'ailleurs, quand je retourne dans mon village, je m'y ennuie vite, •••



Comme ce migrant de retour de la pêche, 500 000 personnes venues de zones montagneuses reculées et misérables de Chine emménageront d'ici à trois ans dans l'une des extensions de Chongqing.

••• ajoute-t-elle. Et je suis bien incapable de cultiver la terre. De toute façon, les meilleures chances d'emploi sont en ville.» Avec ses mèches teintes et son sourire narquois, Kong Xian ressemble au portrait type du migrant de deuxième génération – soit déjà deux tiers des rurbains chinois – que dresse la sinologue française Chloé Froissart dans son livre «La Chine et ses migrants. La conquête d'une citoyenneté» (éd. Presses universitaires de Rennes, 2013). A savoir des jeunes éduqués – au moins 67 %

cartes. Un séjour au cœur de cette ville tremplin reste économiquement incontournable pour les jeunes, mais les lumières de Chongqing pâlissent déjà dans certains esprits. Dong Yiwen, 27 ans, aurait pu devenir depuis longtemps citadin officiel grâce à son diplôme de graphiste. Il préfère garder le hukou de son village, à cent kilomètres de là : «Avant, les paysans de la région voulaient à tout prix quitter les campagnes où il n'y avait pas d'assurance-maladie, pas de retraite, rien, explique-t-il. La vie n'y était pas pratique non plus. Maintenant, nous avons quasiment les mêmes avantages sociaux qu'en ville et les mêmes magasins dans les chefs-lieux de district. Sans oublier que l'air de la campagne est moins pollué et qu'il n'y a pas d'embouteillages.» D'ici à une dizaine d'années, Dong Yiwen espère se réinstaller au village et y travailler comme paysagiste. Les allers-retours se banalisent entre un espace urbain désacralisé et des zones rurales enrichies, où l'on consomme de plus en plus.

C'est là probablement l'un des principaux succès du «modèle de Chongqing». Mao avait forcé les urbains à rejoindre la campagne. Ses successeurs incitent les paysans à rallier la ville. Demain, peut-être, culture des villes et des champs se seront tout simplement rapprochées. En attendant, Chongqing, monstre urbain en chantier permanent, a été classé une nouvelle fois en 2013 par la chaîne nationale CCTV comme l'une des dix villes de Chine où les habitants sont les plus heureux. ■

Les mentalités évoluent à la vitesse des chantiers

ont le bac ou fait des études supérieures – conscients de leurs droits et familiarisés très tôt avec l'espace urbain. «Ils ont envie de s'épanouir professionnellement en ville, d'y fonder une famille et de jour de la vie moderne, précise la chercheuse. Ils sont dans une perspective d'intégration, "se pensent" comme des urbains.»

Alors faudra-t-il bientôt parler de 1,3 milliard de Chinois des villes ? Pas si sûr. Dans le laboratoire géant d'urbanisation que représente Chongqing, les mentalités évoluent à la vitesse foudroyante des chantiers. Et la volonté de stimuler conjointement zones rurales et zones urbaines a déjà brouillé les

Stéphanie Ollivier



Vous n'en croirez pas vos yeux

UNIVERSALMUNDIAL FRANCE - Kia Sportage France - 438126295 RCS Nanterre


Nouveau Kia **SPORTAGE**

Série limitée Révélation suréquipée



299 €⁽¹⁾ /mois

1^{er} loyer majoré à 3 900 €

Financement en LOA sur 49 mois et 60 000 km

- Une offre de Location avec Option d'Achat⁽²⁾
- **7 ans de garantie***
- **7 ans d'entretien pour 1 € de plus⁽²⁾**
- **7 ans de mises à jour de la cartographie****

Consommations mixtes et émissions de CO₂ du nouveau Kia Sportage : de 5,2 à 7,2 L/100 km - de 135 à 189 g/km.

* Garantie 7 ans ou 150 000 km (1^{er} des deux termes échu) valable pour tous les modèles Kia en France métropolitaine et Corse (hors DOM-TOM) et dans tous les Etats membres de l'UE ainsi qu'en Norvège, Suisse, Islande et à Gibraltar. ** Offre valable à compter du 1^{er} mars 2013 chez les distributeurs participants pour l'achat d'un véhicule Kia neuf équipé d'un terminal LG Navigation monté en usine par Kia. L'offre comprend la mise à jour annuelle de la cartographie du terminal, dans la limite de 6 mises à jour, par un réparateur agréé Kia et sous réserve de la disponibilité de ladite mise à jour. (1) **Exemple de Location avec Option d'Achat (LOA)** de 49 mois et 60 000 km pour le financement d'un nouveau Kia Sportage Révélation 1.6 L'essence GDI 135 ch ISG BVM6 4x2 à 24 650 € TTC au 01/01/2014, aux conditions suivantes : apport placé en 1^{er} loyer majoré à 3 900 € TTC, suivi de 48 loyers mensuels de 299 € TTC. Après le paiement du dernier loyer, vous pouvez restituer votre Kia Sportage selon les conditions prévues au contrat ou l'acquérir en levant l'option d'achat. Option d'achat : 10 900 €. Montant total du **avis à achat en fin de contrat** : 29 162,56 € dont frais de dossier étalés du 2^{er} au 4^{er} loyer : 739,50 € (exemple hors assurance facultative). Coût mensuel de l'assurance facultative Assurance De Personne : 19,72 €/mois et s'ajoute au montant du loyer ci-dessus (3). Conditions sur kia.com

UN CRÉDIT VOUS ENGAGE ET DOIT ÊTRE REMBOURSÉ. VÉRIFIEZ VOS CAPACITÉS DE REMBOURSEMENT AVANT DE VOUS ENGAGER.

Aucun versement sous quelque forme que ce soit, ne peut être exigé d'un particulier, avant l'obtention d'un ou plusieurs prêts d'argent. (2) Offre réservée aux personnes physiques pour tout Kia Sportage commandé entre le 01/03/2014 et le 30/04/2014 et financé en Location avec Option d'Achat Kia Finance, d'une durée de 49 mois maximum et dans la limite de 150 000 km chez tous les distributeurs Kia participants (conformément aux préconisations d'entretien du constructeur, non cessible excepté en cas d'exercice de l'option d'achat par le client auprès de l'organisme prêteur). Sous réserve d'acceptation par Kia Finance, département de CGL, Compagnie Générale de Location d'équipements, SA au capital de 58 606 156 € - 69, avenue de Flandre 59708 Marcq-en-Barœul Cedex - SIREN 303 236 186 - RCS Lille Métropole. (3) Tarification pour un client âgé de 18 à 75 ans en bonne santé et ne nécessitant pas de surprime et pour un montant correspondant au prix de vente TTC du véhicule. 



Le Pouvoir de Surprendre

Grimper avec un quintal de marchandises harnaché sur une claie : une mission impossible ? Pas pour la soixantaine d'athlètes de la région de Poprad, qui acheminent des vivres au-delà de 2 000 mètres d'altitude. La moitié d'entre eux réussissent même ce tour de force trois fois par semaine.

AVEC LES SHERPAS D'EUROPE



Dans le massif des Hautes Tatras, en Slovaquie, les refuges sont encore ravitaillés à dos d'homme. Nos reporters ont accompagné ces colosses des cimes dans l'une de leurs éreintantes et magnifiques ascensions.

PAR WILLY LE DEVIN (TEXTE) ET PASCAL TOURNaire (PHOTOS)



Les porteurs connaissent par cœur le moindre sentier de ces «Alpes en miniature»





Des nuages noirs s'amoncellent au-dessus des flancs du mont Svišťový Stit et de la vallée de Velká Studená. Mais, qu'il pleuve ou qu'il neige, les sherpas répondent toujours présents. La chaîne des Hautes Tatras, point culminant des Carpates, n'a plus de secret pour eux. Ils sont le seul lien avec la centaine d'habitants des alpages, qui, pour certains, n'ont ni électricité ni téléphone.



L'hélicoptère ? Trop polluant et trop coûteux. Rien n'est plus écolo que l'énergie humaine...

Empiler et attacher les denrées, les bouteilles et les bonbonnes de gaz peut prendre une heure ou deux. Mais cette manœuvre est cruciale. Les Slovaques, tels Branislav Jaduš (en haut à d.), Vladimir Hiznay et Štefan Baćkor (en bas, de g. à d.), sont les seuls à perpétuer cette tradition du portage en Europe : partout ailleurs, on réapprovisionne depuis longtemps les sommets par les airs. C'est l'amour de la montagne et de la prouesse physique qui motive ces irréductibles. Parfois, par défi ou par jeu, des amis les accompagnent, comme ce cadre tchèque (en haut à g.).

Ce matin-là, le soleil est rond comme une miche bien faite. Le jour vient à peine de se lever mais, déjà, la chaleur étouffe son homme. Les conifères, plus pimpants l'hiver, ploient sous la moiteur estivale. Devant une petite cabane en bois, trois colosses, le torse saillant, empilent des caisses de bouteilles sur une claire de portage. Une, puis deux, puis trois. Viennent ensuite une bonbonne de gaz et une malle de pommes de terre. La balance annonce quatre-vingt-dix-sept kilos. Une dinguerie. La livraison doit avoir lieu trois heures plus tard et 1 100 mètres de dénivelé plus haut...

Dans la chaîne slovaque des Hautes Tatras, avant-poste des Carpates, on tient à certains anachronismes. Ici, les refuges d'altitude ne sont ravitaillés qu'à dos d'homme. Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige. «Nous sommes les derniers porteurs d'Europe», dit fièrement Vlado Hiznay. A 45 ans, il est le doyen de cette soixantaine de braves que l'on appelle ici les «sherpas», en référence à l'ethnie népalaise dont les membres, réputés grands alpinistes, accompagnent les cordées étrangères dans l'Himalaya. Voilà vingt ans que ce fier gaillard gravit les pentes caillouteuses du massif, là où une mule rechignerait à risquer un sabot. L'hélicoptère, polluant et coûteux, n'a jamais été réclamé par l'assemblée des élus des communes des Tatras. Il y en a bien un, mais il ne décolle qu'une fois l'an, pour livrer quelques tonnes de charbon sur les cimes. Pour les habitants, il s'agit autant de perpétuer une coutume locale que de protéger la nature. «On tient à se préserver du tourisme de masse, explique Vlado. Alors, c'est simple, on approvisionne la douzaine de refuges au compte-gouttes pour que, là-haut, il y ait seulement de quoi nourrir un nombre limité de personnes. Ça évite que les chemins de randonnée ne deviennent des autoroutes.» Dans la novlangue écolo, on appelle ça «la simplicité volontaire». Après tout, 400 000 visiteurs par an, c'est déjà bien suffisant pour ces «Alpes en miniature», qui ne font que vingt-six kilomètres de long pour dix-sept de large.

Vers neuf heures trente, à quelques minutes de la terrible ascension, Vlado et ses deux acolytes du jour, Brano et Rasto – diminutifs de Vladimir, Branislav et Rastislav – testent leur paquetage. Plus que le poids, c'est la répartition des charges qui est fondamentale. Quand on flirte avec des précipices vertigineux, mieux vaut ne pas se laisser déséquilibrer

par des bouteilles d'eau mal positionnées. Vlado, allure de «biker», fine moustache et queue-de-cheval, se lance. Appuyé contre sa claire, en chien de fusil, il glisse ses bras dans les bretelles et s'arrache. Ses cuisses semblent au bord de l'implosion. Le visage se fige quelques secondes dans la douleur, puis le sourire réapparaît : «J'ai l'habitude, il me suffit de soulever la claire une fois pour être sûr que tout se passera bien. Là, c'est bon, on peut y aller.» Direction le Téryho chata (le chalet de Tery), halte prisée des randonneurs, à 2 015 mètres d'altitude.

Le soleil commence à chauffer à temps plein. Les Hautes Tatras étant un massif minuscule et relativement bas (le plus haut sommet, le Gerlach, culmine à 2 655 mètres), les températures l'été atteignent allègrement les vingt-cinq degrés. Et l'ascension s'avère particulièrement pénible. «Nous perdons en moyenne un kilo d'eau par trajet tellement on transpire», confesse Vlado. Pourquoi ne pas faire la montée de nuit, à la frontale ? Brano, 1,98 mètre sous la toise, sourit. «Mieux vaut ne pas tenter le diable ! explique-t-il. Nous ne transportons quasiment que de la nourriture et cela risque d'allécher les quelques dizaines d'ours bruns qui rôdent dans les parages. Le jour, ils se remisent au frais et dorment. Idem pour les loups. Nous devons composer avec leur présence, car ils sont chez eux.»

Tant pis pour le paysage majestueux, le ravitailleur marche tête baissée

La zone, déjà classée parc national en 1949 par feu la Tchécoslovaquie, a été labellisée réserve de biosphère par l'Unesco, en 1992. Et, malgré la promiscuité entre l'homme et l'animal, aucun incident n'est à déplorer. «On ne vit pas "pour" ou "contre" les ours, mais "avec" eux, explique Štefan Baćkor, lui aussi sherpa et ancien garde du parc. Avec les grands prédateurs, il suffit de prudence et de pédagogie pour que la coexistence soit pacifique.»

Les premiers hectomètres s'avalent en pente douce. Chaque porteur impose son style. Vlado Hiznay, le plus lent, semble flâner et assure le pas. Brano Jaduš, 28 ans, longiligne et pressé, écoute du black metal à fond dans son casque. Rasto Goričák, 32 ans, charpenté comme un cheval de trait, cherche son souffle. Ce jour-là, il est le plus lourd : son paquetage, formé pour l'essentiel de canettes de bière, pèse 106 kilos. Il marche la tête dans le guidon, en ne fixant jamais autre chose que le •••

La jeune Slovaquie, en quête de héros, vénère ces hercules comme des demi-dieux

••• sol. Dommage, car les paysages gracieux se succèdent. La sente, sinuuse, ondule au milieu d'un tapis de campanules violettes. Les pitons rocheux, burinés à souhait, dessinent un défilé majestueux. Relief formé à l'âge glaciaire, les Hautes Tatras sont généreuses en lacs, cascades et ruisseaux. D'ailleurs, les porteurs ne se refusent pas quelques minutes de pause pour s'immerger dans l'eau fraîche.

Souvenir d'un passé trouble, Zbojnícka chata signifie «chalet des brigands»

Après une bonne heure de marche, l'épreuve se corse à nouveau. Les chemins ombragés, bordés par des buissons d'airelles, nourriture favorite des plantigrades, laissent place à des murs de roche difficiles à appréhender. Pour les porteurs, c'est à cet endroit que l'on entre dans le dur. Il y a dix ans, des conifères les abritaient encore quelques dizaines de mètres plus haut. Mais, en 2004, une tempête d'une rare violence, qualifiée de «grande catastrophe nationale» par le Premier ministre de l'époque, Mikuláš Dzurinda, a ravagé près de 12 000 hectares de massif. Quelque trois millions de mètres cubes de bois ont été couchés à terre, changeant radicalement le visage des Tatras, et laissant les sherpas à la merci des intempéries. «Le début du parcours sous les épiceas est agréable et joli, explique Vlado. Mais la suite, plus escarpée, est devenue difficile. Le gouvernement a mis plus de trois milliards d'euros sur la table en dix ans pour régénérer la forêt. Mais il va falloir au moins encore une décennie pour que les stigmates du désastre de 2004 disparaissent».

Aujourd'hui, les autorités du parc national mènent une vaste campagne de replantation et reçoivent

L'intérieur de certains refuges ressemble à une salle des trophées : chaque printemps depuis 1985, les porteurs s'affrontent lors d'une course. En 2013, ils étaient une centaine – dont quelques femmes – à concourir. Le vainqueur remporte une médaille et des chopes de bière.

les conseils avisés des porteurs. «Il n'y a pas un chemin que nous n'ayons arpenté, affirme Štefan Bačkor. C'est comme si les Tatras étaient notre jardin, immense. La connaissance que nous en avons est inestimable.» Les sherpas sont, de fait, bien plus que de simples ravitailleurs musculeux. A leur passage, la foule de randonneurs s'écarte et applaudit. Devant une terrasse de chalet, leur cortège déclenche immédiatement une salve de photos. Dans cette Slovaquie à l'histoire tourmentée, ils sont les hérauts d'une identité nationale qui se cherche. Indépendant depuis 1992 seulement, le pays fouille son passé pour y déceler des mythes fondateurs. Et, au creux des vallées du Nord, les porteurs sont de toutes les légendes locales, vénérés pour leur dévouement et leur tempérance. Pas un restaurant qui ne placarde à son mur une photo jaunie sur laquelle posent fièrement des sherpas. «Ici, la tradition du portage dépasse la simple fonction matérielle, explique Viktor Beránek, la soixantaine rondouillarde, auteur d'un livre sur ces titans. Il y a une iconographie qui tend à les ériger au rang de demi-dieux. Qui, en effet, risquerait sa vie en pleine tempête de neige pour apporter du pain dans les alpages ?»

Dans les années 1970, un porteur a perdu la vie dans un éboulement. C'est le seul drame jamais survenu. En tout cas, de mémoire d'homme. Car personne ne sait vraiment à quand remonte cette coutume du portage. «Les photos les plus anciennes que nous ayons retrouvées datent du début du XX^e siècle, poursuit l'historien. Mais ça ne veut pas dire que cela n'existant pas auparavant.» Seule certitude : à l'époque de la Tchécoslovaquie, ce sont les «gardes-montagne», donc des militaires, qui se chargeaient de l'approvisionnement des refuges, tout en allant surveiller la frontière poreuse avec la Pologne. Il y avait alors dans les Tatras un important trafic d'alcool, comme en témoignent encore certains noms de lieux, tel le Zbojnícka chata, littéralement «le chalet des brigands». «Mais, depuis vingt-cinq ans, le flambeau a été repris par des civils qui, eux, ont une fonction plus sociale, précise Viktor Beránek. En plus d'incarner un culte de la performance, ils apportent un peu de compagnie et participent ainsi à un certain désenclavement. Il reste une petite centaine d'habitants dans les alpages et, l'hiver, les voies d'accès sont difficiles.»

Ce récit héroïque, les porteurs y contribuent avec délectation. Chaque printemps depuis vingt-neuf ans, ils organisent «le rallye des sherpas», une folle course contre la montre qui rassemble une centaine de participants. La seule récompense du champion : une fierté immense. «J'ai remporté le titre l'an •••



VELUX PRÉSENTE LA TVA

Profitez
d'un plaisir
de vie inédit
sous les toits,
à taux réduit !

Jusqu'au 30 avril 2014,
la TVA à taux réduit
est remboursée*
sur les fenêtres VELUX
INTEGRA®. C'est le moment
de vous offrir le meilleur
de VELUX, à prix détaxés !

* La TVA à taux réduit 5,5% s'applique sur l'achat et
la pose par un professionnel d'une fenêtre VELUX
INTEGRA®. Voir conditions et détails de l'offre de
remboursement sur www.velux.fr.

%



Téléchargez
votre bon de
remboursement

Inscrivez-vous sur www.velux.fr/tva avant le 30 avril 2014
pour bénéficier d'un bon de remboursement

VELUX®

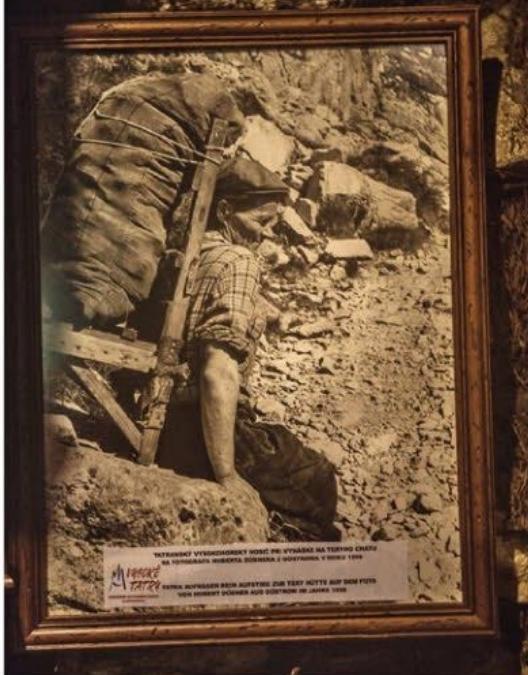
●●● dernier : une heure quarante pour avaler presque 1 200 mètres de dénivelé», glisse Rasto, hilare mi-vantard. Brano, lui, grommelle en évoquant ses défaites successives : «Je finis toujours sur le podium, mais j'arriverai un jour à monter sur la première marche. Et je fanfaronnerai plus que tous les précédents vainqueurs réunis !» En proie à quelques bouffées de mégalomanie, les porteurs slovaques envisagent d'inviter leurs alter ego népalais à se mesurer à eux... «On veut leur montrer qu'on est les meilleurs sherpas du monde, s'enflamme Vlado. C'est pour rigoler, hein !»

Cela fait maintenant deux heures et demie que le dos encaisse le poids de la charge. Au fil des ans, celui de Brano commence à salement «s'accordéonner». A 28 ans, le porteur envisage de continuer encore dix ans, puis d'arrêter avant que le corps n'en bave trop. A raison de trois ascensions minimum par semaine, la colonne vertébrale, les épaules et le bassin absorbent déjà une forte pression. Certains pratiquaient cette activité à plein-temps dans les années 1990, mais tous ont aujourd'hui un métier en parallèle : Vlado est contrôleur qualité sur des ouvrages d'art – ponts ou viaducs -, Rasto est cuistot au chalet de Zamkovského et Brano enchaîne les petits boulots dans le bâtiment... Ils vivent dans les environs de Poprad, la grande ville de la vallée, 50 000 habitants.

Là-haut, des randonneurs attendent la livraison du pain pour saucer leur goulasch

Derniers virages. Les sherpas enjambent d'énormes rochers éboulés. A cette hauteur, la végétation ne se compose plus que de quelques fleurs jaunes et d'un tapis d'herbes fines. Le reste est minéral, lunaire. Les monts opposent aux randonneurs d'imposants surplombs, sur lesquels l'œil alerte peut observer des hordes de chamois. Farouches, ceux-ci ne descendant s'abreuve qu'au petit matin et détalent au moindre bruit. Pour les observer, mieux vaut se munir de jumelles. Les marmottes, elles, n'ont aucune pudeur pour se chamailler en public. Vlado espère que cette faune a encore de beaux jours devant elle : «Si nous pouvions avoir un coup d'avance sur la préservation de l'environnement, je serais ravi. Les gens n'imaginent pas les dégâts qu'ils commettent. En jetant des déchets dans le massif, les touristes détruisent en une seconde ce que la nature a façonné pendant des siècles...»

Après trois heures d'effort, c'est la pesée et la paye : cent kilos livrés, quarante euros



A l'époque de la Tchécoslovaquie, l'approvisionnement des refuges était effectué par des militaires (ci-dessus en 1958), au cours de leurs rondes dans cette zone frontalière avec la Pologne. A l'indépendance, des civils ont pris le relais.

Sur le perron du Téryho chata, Miroslav Jílek, le patron du refuge, attend «ses gars» avec impatience. Il est presque treize heures et le petit réfectoire en bois de hêtre affiche complet, avec une quinzaine de convives. Le pain se fait rare, au grand dam des randonneurs polonais qui attendent de pouvoir sauter leur goulasch. Pour patienter, Miroslav leur sert pinte sur pinte. Brano est le premier à toucher au but, rouge écarlate et trempé. Le chrono a rendu son verdict : trois heures treize pour quatre-vingt-dix-sept kilos et six kilomètres. Tant de sueur mérite salaire. A l'arrivée, les vivres sont pesés, et les porteurs repartiront avec une somme calculée sur une base de 0,40 euro du kilo. Soit quarante euros pour cent kilos. Pas si mal dans un pays où le salaire moyen atteint à peine les 800 euros par mois.

Mais l'argent, Vlado s'en moque : «Je suis heureux ici, dans la nature, et en plus, je m'entretiens physiquement. Regardez, je n'ai pas un poil de graisse ! Je vois ça plus comme un défi, un hobby, qu'un job.» C'est lui qui ferme la marche, le sourire au beau fixe, cinq minutes derrière Brano. La claiere à peine posée, il dégaine un carnet Moleskine dans lequel il inventorie chaque article acheminé. «C'est pour la paye, mais également pour faire des statistiques, précise-t-il. Ainsi, d'année en année, on connaît les besoins des patrons de chaque chalet. En pain, en bière, en eau, en pommes de terre, en croquettes pour chien... Mais parfois, on monte des objets plus incongrus. Il y a un an, un orage très violent a tout fait disjoncter dans le refuge de Miroslav. La machine à laver ne s'en est jamais remise. Alors, le lendemain, j'en ai monté une autre.» Les additions finies, Vlado file au lac, se déshabille et plonge. A quelle température est l'eau ? «Six degrés, mais ça fait un bien fou !» s'esclaffe-t-il. Fanfaron ? Pas sûr. ■

Willy Le Devin



Utiliser
la poubelle jaune[®]
c'est un
petit geste
pour
la planète bleue.

ECO-GESTE N°2 :

TRIONS NOS FLACONS VIDES ET LEURS BOUCHONS POUR QU'ILS SOIENT RECYCLÉS.

Le Chat Eco-Efficacité est une lessive écologique certifiée Ecolabel qui garantit que ce produit est meilleur pour vous et pour l'environnement.

Mais c'est à chacun d'entre nous d'agir ! Par exemple, en triant les flacons vides, vous faites un geste pour l'environnement. Savez-vous que 14 éco-recharges recyclées permettent de fabriquer une couette⁽²⁾ ? Pas besoin de laver votre flacon, il va directement dans le bac jaune avec son bouchon.

En cas de doute, regardez l'Info-Tri Point vert sur vos emballages.



Découvrez d'autres éco-gestes sur www.lavonsmieux.com

Une lessive plus verte⁽³⁾ qui lave bien blanc.

LE CHAT
ECO EFFICACITÉ

(1) Poubelle ou bac jaune = bac de recyclage, la couleur peut varier selon votre commune. (2) Couette 1 personne. Source : Eco-Emballages. (3) Plus verte que les lessives non Ecolabellisées. Henkel France - 161, rue de Silly - 92100 Boulogne Billancourt - RCS Nanterre 552 117 590 - CAP 115 138 508 €



ECO
EMBALLAGES

ENVIRONNEMENT

LA BETTERAVE EST LA PLUS RENTABLE

De nombreux végétaux permettent de fabriquer des agrocarburants, grâce à leur teneur en huile (extraite pour faire du biodiesel) ou en sucre (fermenté pour faire de l'éthanol). Les plus utilisés sont le maïs et la canne.

Nombre de litres d'agrocarburant produits par hectare de culture



Betterave à sucre
Europe
5 060 litres/hectare



Canne à sucre
Amérique du Sud, Asie
4 550 litres/hectare



Manioc
Asie
2 070 litres/hectare



Maïs
Amérique du Nord, Asie
1 960 litres/hectare



Riz
Asie
1 806 litres/hectare

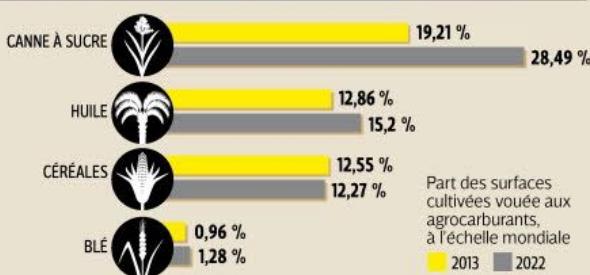
Les agrocarburants ont-ils un avenir ?

Pour leurs partisans, ils sont le pétrole de demain. Pour leurs détracteurs, ils vont mener la planète droit à la famine. Le point sur un combustible qui enflamme les débats.

PAR CÉCILE CAZENAVE (TEXTE) ET PHILIPPE PUISEUX (INFOGRAPHIE)

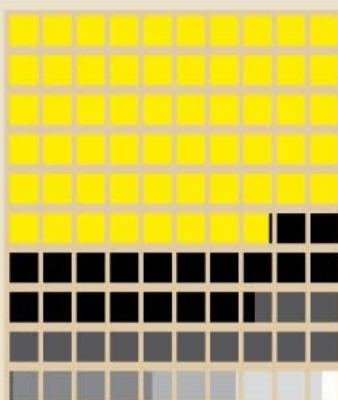
VORACES, CES ÉNERGIES LORGNENT SUR NOS ASSIETTES

Les champs dédiés aux agrocarburants gagnent du terrain sur ceux consacrés à la nourriture. Inquiétant car, sur la planète, la surface cultivable est limitée. Et d'ici à 2050, il faudra nourrir trois milliards d'êtres humains de plus.



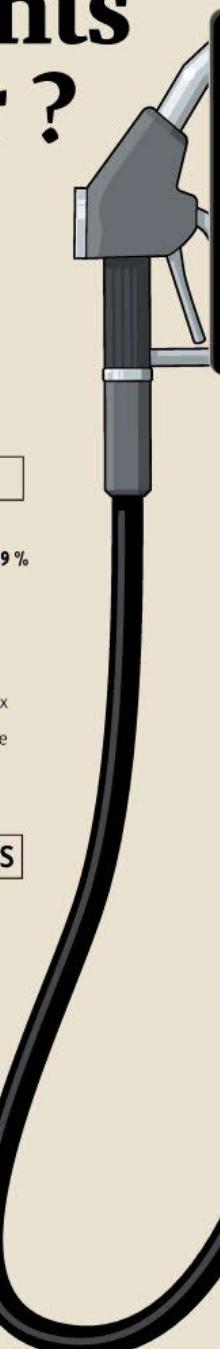
LES PRODUCTEURS SE RUENT SUR LES PARCELLES ARABLES

La demande croissante en agrocarburants est le principal moteur de l'accaparement des terres (57,9%, soit 37 millions d'hectares en une décennie). Elle a provoqué une flambée des cours des matières premières vivrières, à l'origine des crises alimentaires et des émeutes de la faim de 2008.



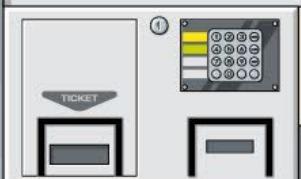
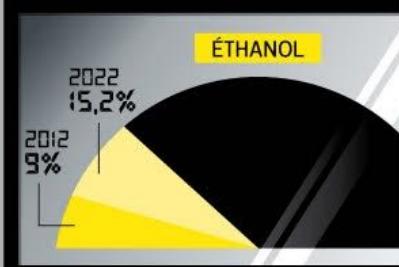
Usage des terres acquises dans le monde entre 2000 et 2011, par secteur d'activité

- AGROCARBURANTS 57,9 %
- AGRICULTURE 19,5 %
- EXPLOITATION FORESTIÈRE 12,7 %
- TOURISME 4,2 %
- EXTRACTION MINIÈRE 2,6 %
- INDUSTRIE 2,5 %
- ÉLEVAGE 0,6 %

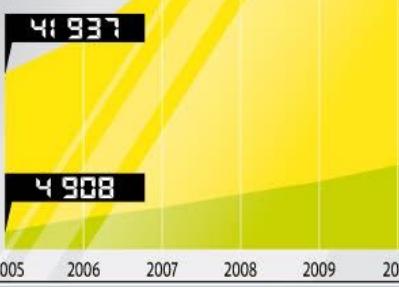


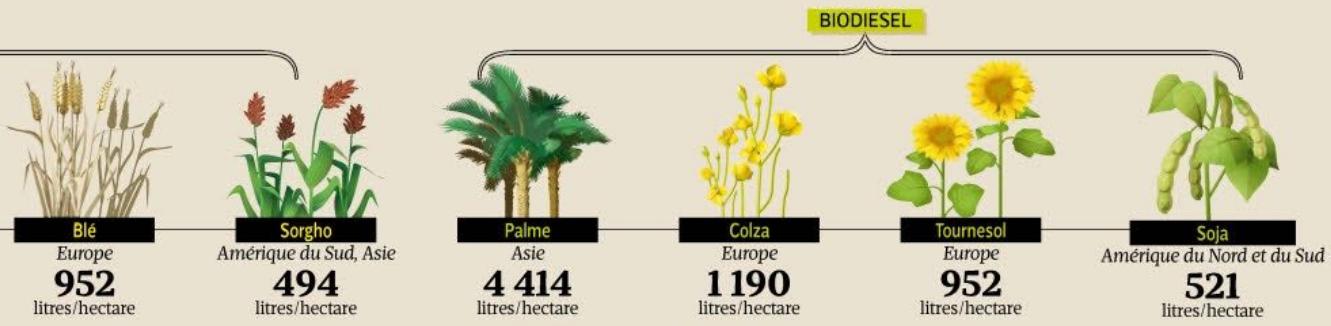
DANS LE MONDE ENTIER,

PROPORTION D'AGROCARBURANTS



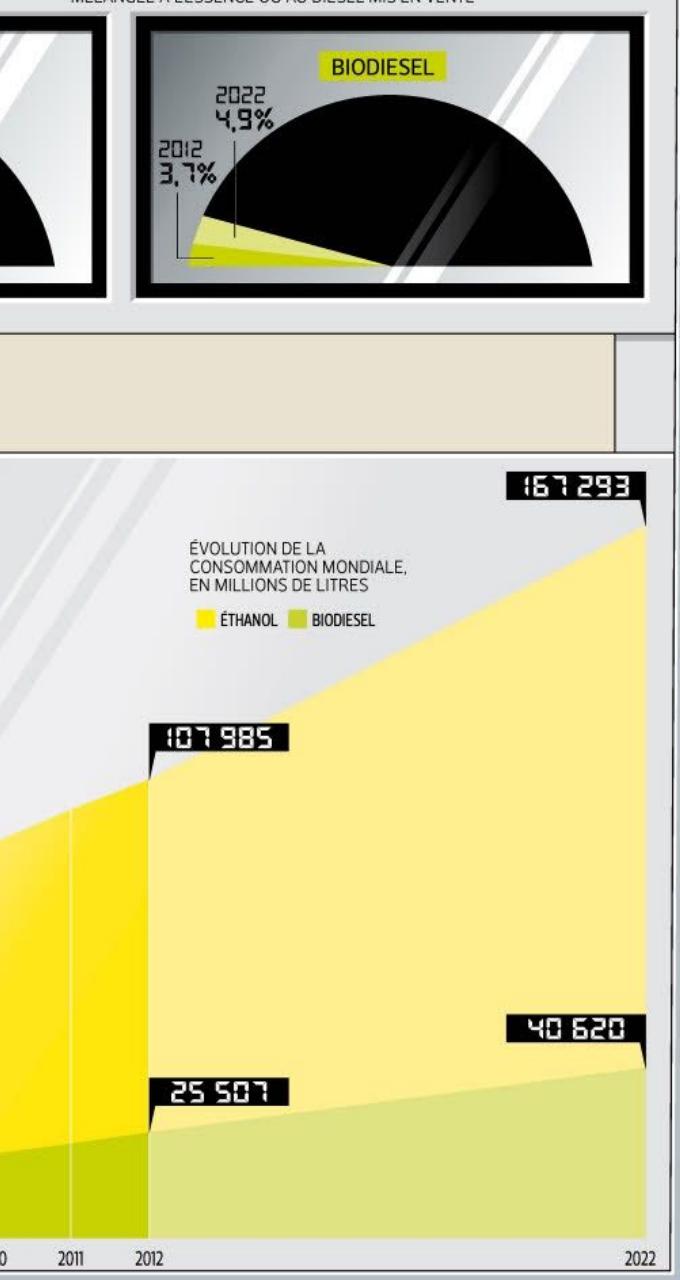
La consommation mondiale de biodiesel et d'éthanol n'a cessé d'augmenter depuis 2005 : mélangés à du gazole ou à de l'essence, ces liquides sont compatibles avec la flotte actuelle de véhicules. Afin de palier l'épuisement des hydrocarbures, les Etats ont longtemps encouragé leur production. Mais, fin 2013, les questions éthiques qu'ils soulèvent ont conduit le Parlement européen à limiter leur emploi à 6 % de l'énergie absorbée par les transports.





LES VOITURES ROULENT DÉJÀ AUX PLANTES !

MÉLANGE À L'ESSENCE OU AU DIESEL MIS EN VENTE



LEUR BILAN CARBONE EST PLOMBÉ DÈS LE DÉPART

Selon la nature de la surface convertie en champs pour produire de l'éthanol ou du biodiesel, des gaz à effet de serre sont libérés. Des émissions qui pèsent lourd sur le cycle de vie – et donc le bilan carbone final – des agrocarburants.



BIENTÔT UNE NOUVELLE VAGUE D'«OR VERT» ?



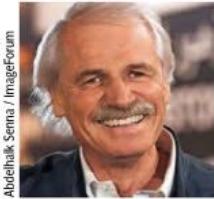
DES DÉCHETS POUR FAIRE VROMBIR LES MOTEURS

Pour ne pas faire concurrence aux cultures alimentaires, pourquoi ne pas exploiter des résidus agricoles et forestiers ou de la paille ? Des plantes non comestibles et poussant sur des surfaces peu propices à l'agriculture intéressent aussi les scientifiques. Notamment l'herbe à éléphant, un végétal asiatique qui apprécie les sols pollués, ou le panic érigé de l'Ouest américain, peu exigeant en eau.



ÉNORME ESPOIR AVEC LES MICROALGUES

Ces minuscules organismes marins produisent naturellement des lipides, donc des huiles qui pourraient être transformées en biodiesel, avec un excellent rendement (10 à 40 fois celui du colza). Le hic : on ne sait pas les cultiver en quantités industrielles. car, pour être exposées à la lumière, les microalgues doivent s'étaler sur de grandes surfaces. Des fermes verticales et des champs flottants sont à l'étude.



Abbiehak Senna / ImageForum

YANN ARTHUS-BERTRAND

Photographe et documentariste, il préside la fondation GoodPlanet (goodplanet.org).

Les visionnaires de Bogotá

Des clowns préposés à la circulation, un country club devenu jardin public... Les maires Enrique Peñalosa (à g.) et Antanas Mockus (à d.) ont parié sur la créativité dans l'action politique.



Omar Nieto / GDA Photo Service - News.com

La réalité dépasse parfois la fiction. Et lorsque j'ai regardé pour la première fois «Bogotá Change», du Danois Andreas Dalsgaard, je me suis dit que c'était trop beau pour être vrai. Et surtout beaucoup trop drôle. C'est pourtant l'histoire vérifiable de deux personnalités d'exception, deux maires qui ont su pacifier en quelques années Bogotá, la capitale de la Colombie.

Le film raconte comment, bien qu'opposés initialement, les deux hommes s'unissent pour faire de la ville la plus dangereuse d'Amérique un modèle de bien-être, d'éducation et d'environnement. Leur enthousiasme bouscule tout et ils transforment le monde autour d'eux. Plein de joie, de surprises, et d'espérance aussi, ce film nous transmet un peu de l'énergie de ces deux leaders exceptionnels. Le premier, Antanas Mockus, est professeur de philosophie. En 1993, en pleine révolte étudiante, face à un amphithéâtre en colère, il déboutonne son pantalon et montre ses fesses aux étudiants. Cela lui vaut d'être exclu de l'université, mais il gagne une célébrité immédiate. Il se lance alors dans la campagne municipale avec comme objectif de moraliser la ville ravagée par la violence et la corruption. À la surprise générale, et avec un budget de campagne de 3 000 euros, il est élu maire ! Une fois au pouvoir, en 1995, il enchaîne des opérations a priori loufoques mais qui donnent des résul-

tats surprenants. Par exemple, une campagne contre les incivilités routières, avec des clowns pour faire la circulation – les accidents mortels diminuent alors de moitié. Ou une campagne contre la violence, faisant chuter le taux d'homicides de 70 %.

La loi colombienne interdit à un maire de se présenter à sa propre succession. Après Mockus, Enrique Peñalosa a le champ libre. C'est un homme politique plus classique, mais en rupture avec les partis de l'époque. Il s'entoure d'hommes d'affaires et, entre 1998 et 2000, redessine complètement la ville, rasant les bidonvilles, construisant des écoles et des logements pour tous. Il circule à vélo et développe les transports en commun malgré la grogne des transporteurs routiers. Et réussit finalement à mettre en place ce qui est considéré aujourd'hui comme un exemple sud-américain de mobilité «douce». Son premier geste est de réquisitionner le terrain du Country Club – symbole d'opulence et de priviléges au cœur de la ville, et d'en faire un jardin public. En 2009, Antanas Mockus et Enrique Peñalosa créèrent ensemble le parti vert colombien.

Ces quelques lignes ne donnent qu'une faible idée de la personnalité de ces deux hommes, et des métamorphoses qu'ils ont apportées à leur ville. Faites-vous votre propre idée en regardant ce beau film – c'est gratuit sur Internet (en anglais ou en espagnol, hélas pas en français : vimeo.com/25521307). C'est le document le plus joyeux et le plus enthousiasmant que je connaisse sur l'action politique. Et alors que la France entre en période d'élections municipales, c'est une ode vibrante, par-delà les partis ou les croyances. Alors qu'on nous dit que les politiques ne peuvent plus rien faire, c'est la démonstration du contraire. C'est même un film qu'il faudrait projeter à l'Assemblée nationale, à l'ENA ou à Sciences-Po, car l'histoire de ces deux maires de Bogotá pourrait servir de modèle à la prochaine génération d'hommes et de femmes politiques. Ce serait aussi un clin d'œil au fait que Mockus et Peñalosa ont fait leurs études en France – probablement à une époque où on croyait encore qu'on pouvait changer le monde. ■

Deux maires ont métamorphosé la capitale ravagée par la violence

Propos recueillis par Olivier Blond

**Je l'ai
appris
sur
France
Info , ,**



Vivons bien informés.

LES THÉÂTRES

C'est dans ces cathédrales rétros ou futuristes que se nouent et se dénouent



DU POUVOIR

les affaires du monde. Visite guidée avec notre photographe.

PAR NICOLAS ANCELLIN (TEXTE) ET LUCA ZANIER (PHOTOS)

**ASSEMBLÉE
GÉNÉRALE DES
NATIONS UNIES**

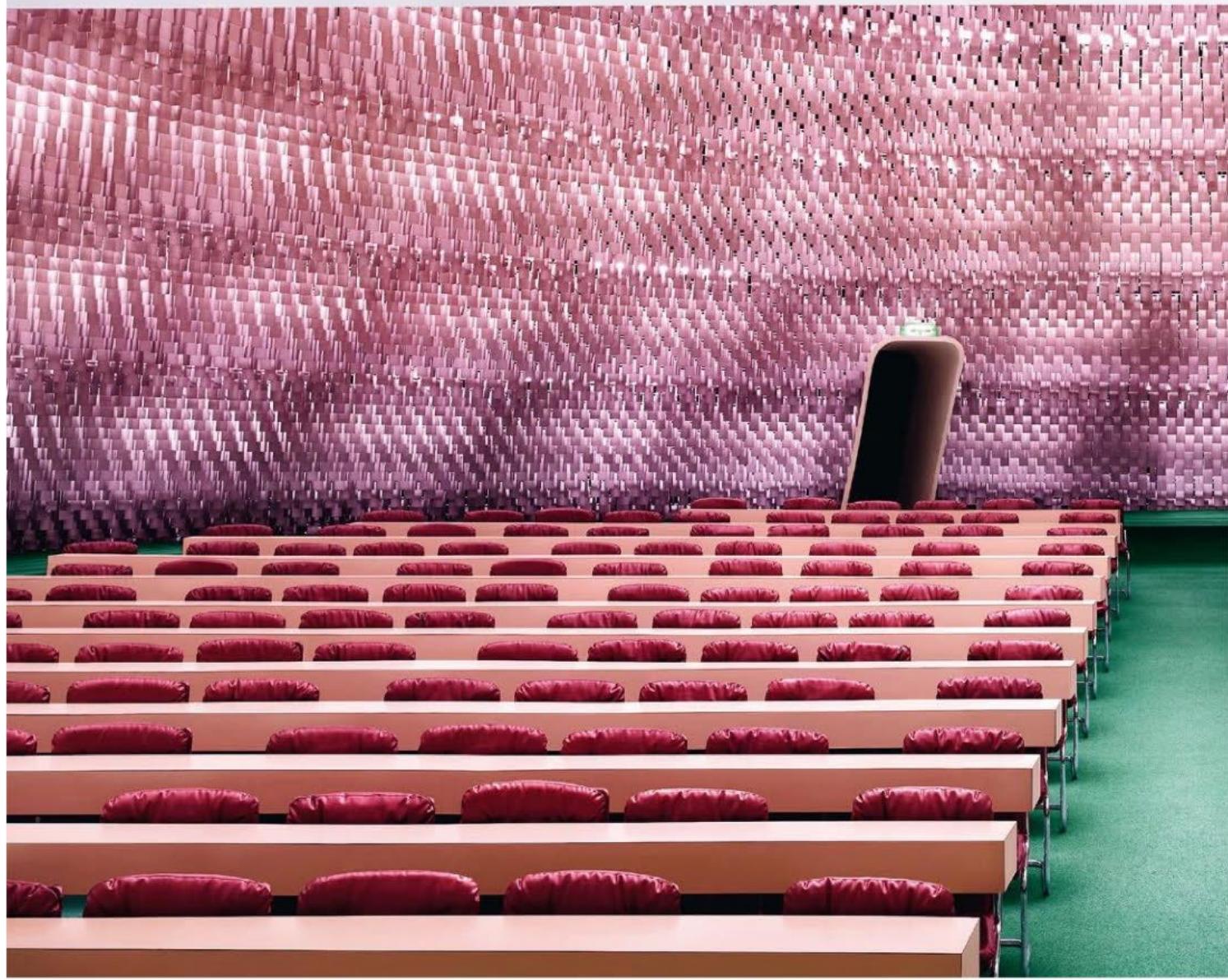
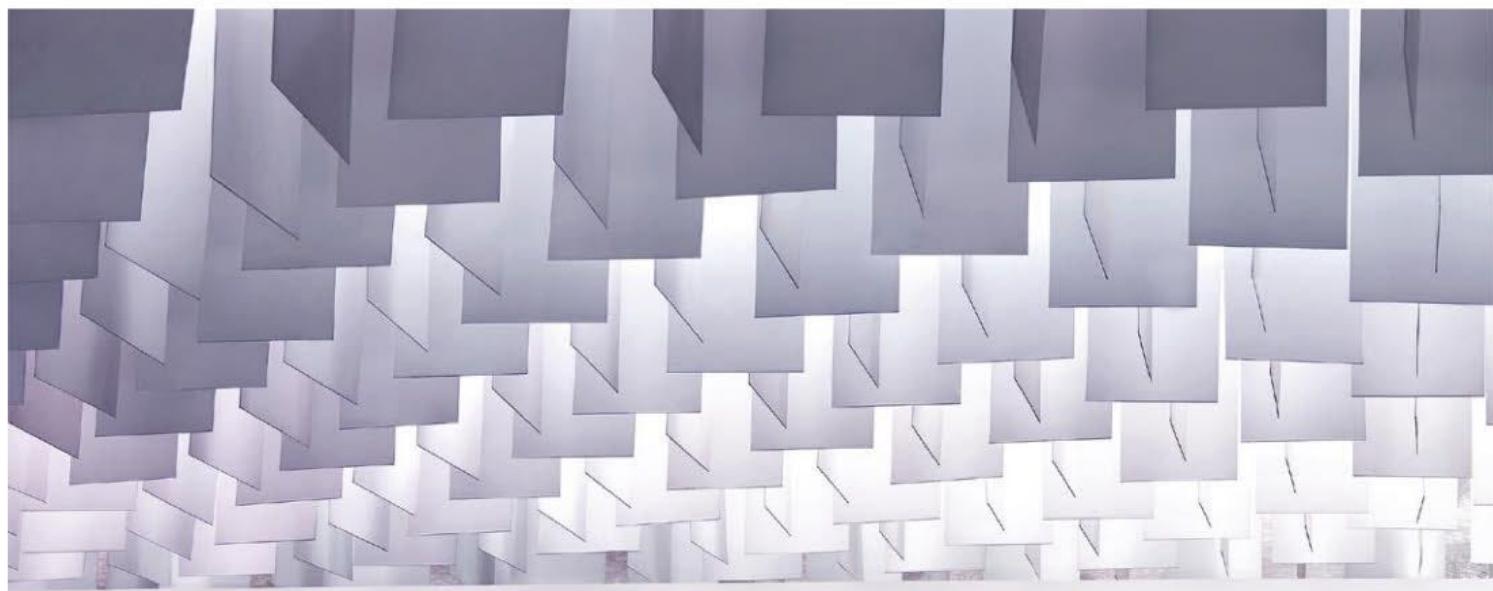
En 1960, le bouillonnant Nikita Khrouchtchev y enleva sa chaussure pour frapper son pupitre. En 2009, Mouammar Kadhafi y prononça un interminable discours à charge devant une assistance éberluée. Et l'année dernière, le conflit syrien y a engendré des débats houleux... Depuis 1951, les crises mondiales trouvent une caisse de résonance ici, au siège new-yorkais de l'ONU, organisation censée faire régner la paix sur terre. Les délégations des 193 Etats membres délibèrent – et votent – dans cette salle bleu-vert-or, qui peut accueillir jusqu'à 1 321 personnes. Fauteuils inconfortables, système de traduction par oreillettes défectueux... l'endroit, vétuste, est en rénovation jusqu'en septembre 2014.

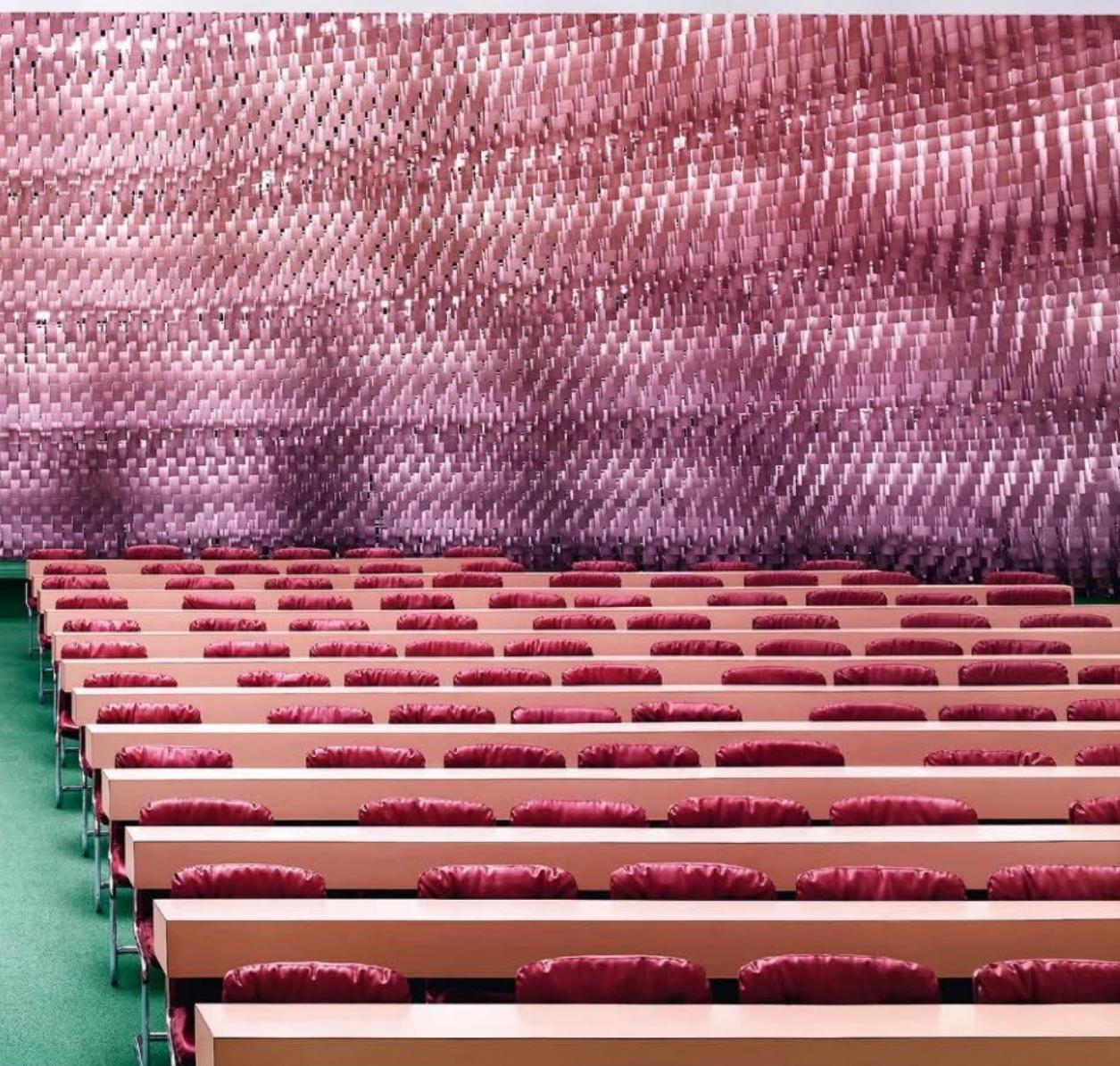
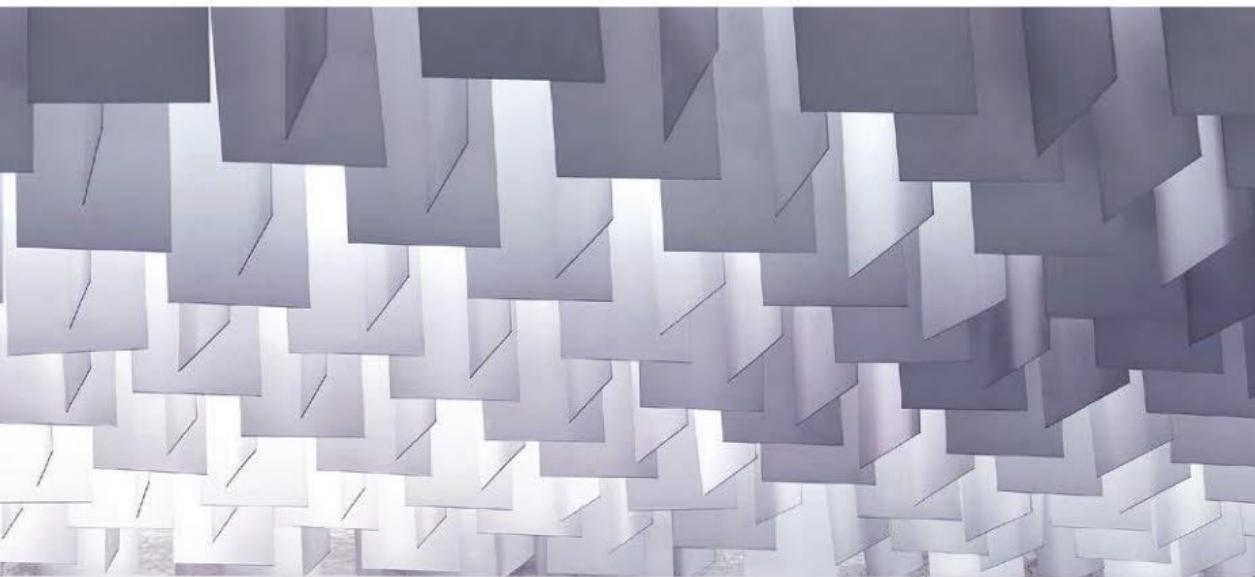




CONSEIL
DE TUTELLE DES
NATIONS UNIES

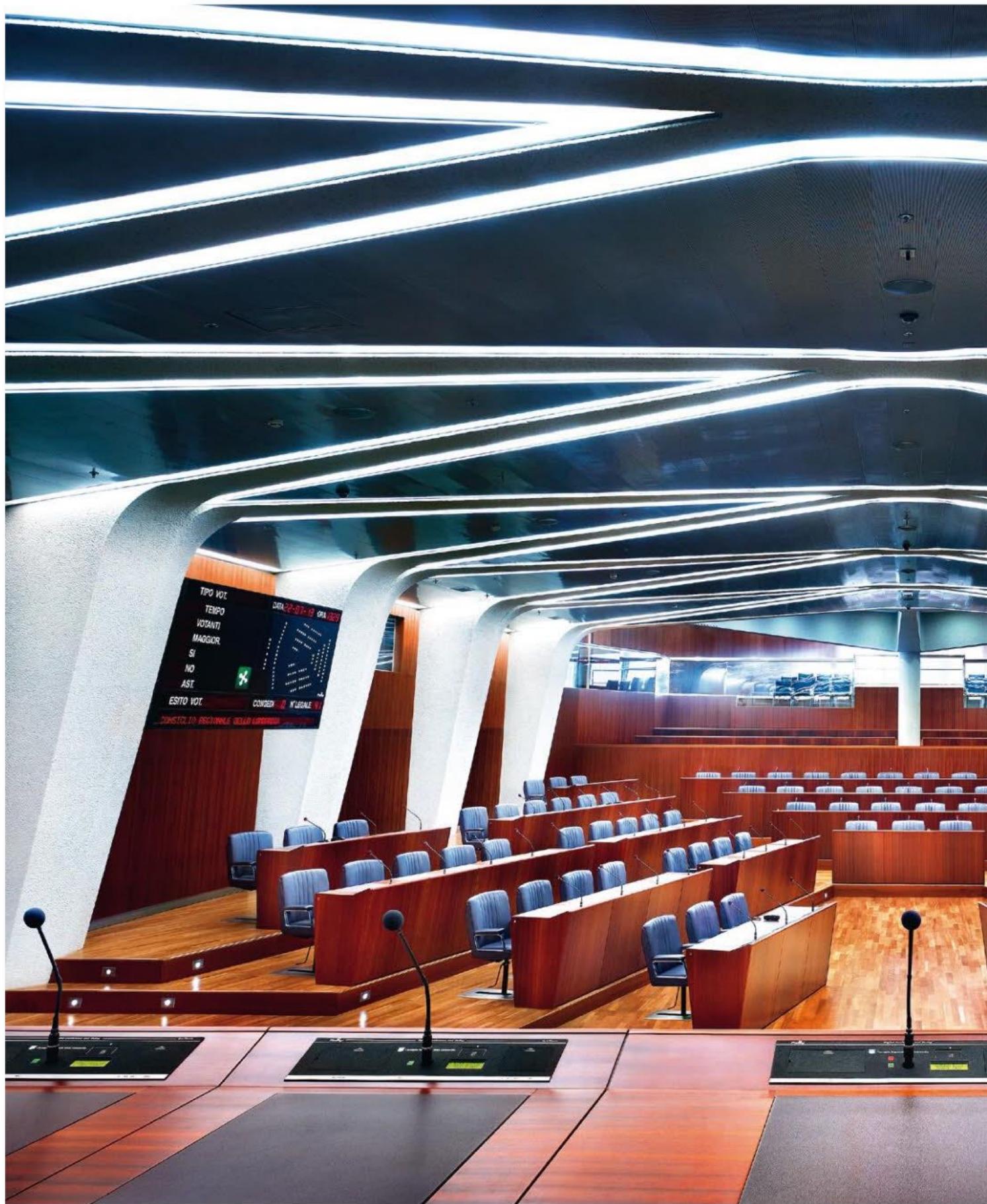
Ce fut l'un des organes du démantèlement des colonies. Crée après-guerre pour faciliter l'accès à l'indépendance de onze territoires (Somalie, Togo, Rwanda, Papouasie-Nouvelle-Guinée, Iles Marshall...), le Conseil de tutelle, à New York, a suspendu ses fonctions en 1994, après la naissance de la République des Palau, un archipel du Pacifique Nord. Bien que son rôle fasse l'objet de discussions, il a toujours un président qui, depuis 2013, est un Français, Alexis Lamek. Avec ses boiseries murales, ses pupitres rectilignes et ses énormes blocs de néons, la salle, conçue en 1951 par le Danois Finn Juhl, conserve un parfum rétro, où semble toujours régner l'atmosphère électrique de la guerre froide.

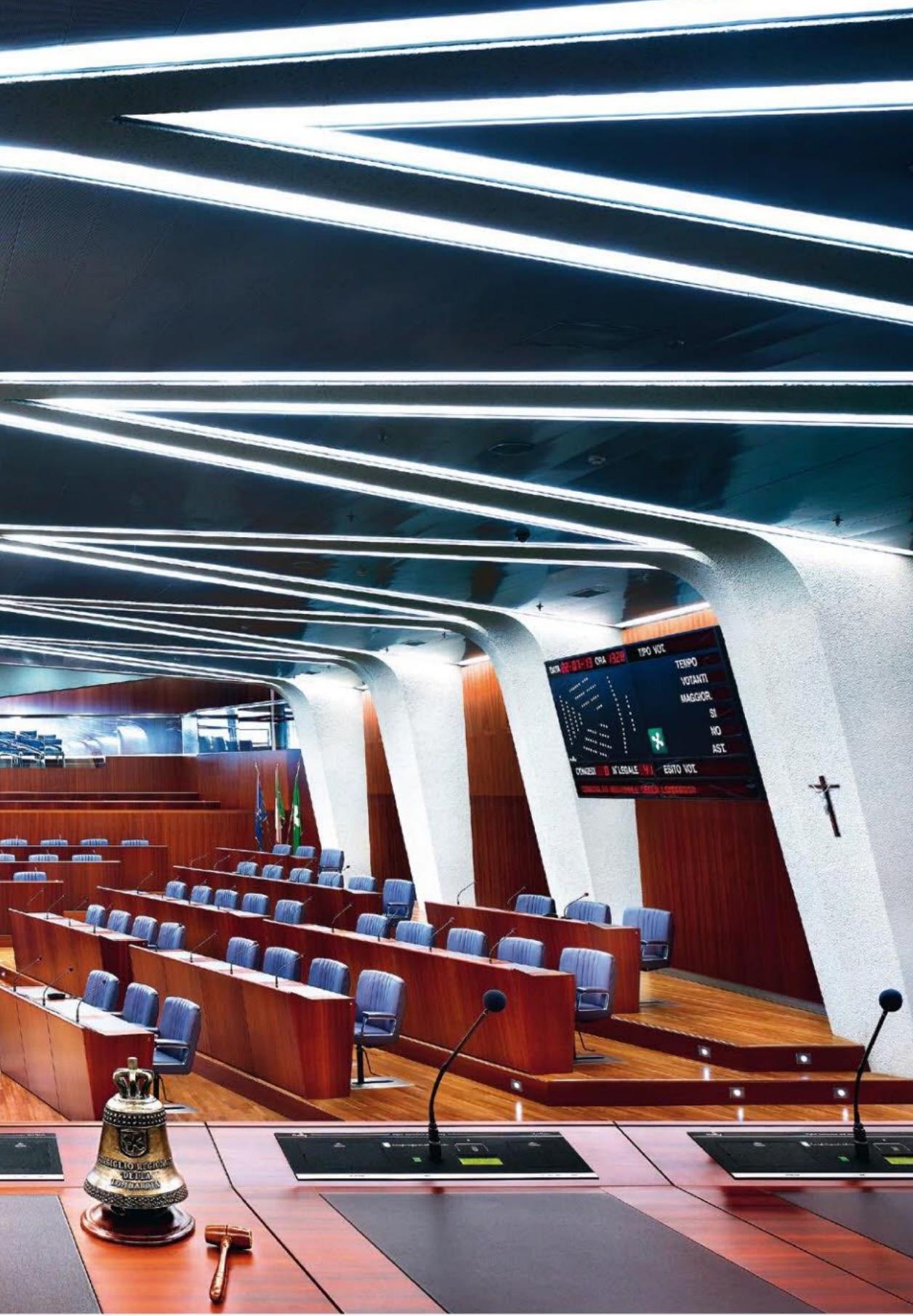




SIÈGE DU PARTI
COMMUNISTE
FRANÇAIS

C'est dans ce grand auditorium, place du Colonel-Fabien à Paris, que se réunit, depuis 1980, le comité central du PCF. Réalisée gratuitement en 1966 par l'architecte et militant Oscar Niemeyer, cette salle de verre et d'acier a des allures de décor de science-fiction : portes inclinées aux battants coulissants, murs et plafond recouverts de lamelles d'aluminium, mobilier dessiné par le maître lui-même... Idem pour l'aspect extérieur du bâtiment, avec cette immense coupole blanche (une métaphore de la fécondité selon son concepteur) qui semble surgir du sol. Ce «bunker», classé monument historique en 2007, accueille aussi expositions, défilés de mode, tournages...





CONSEIL
RÉGIONAL DE
LOMBARDIE

Présidé depuis 2013 par Roberto Maroni, fondateur du parti d'extrême-droite la Ligue du Nord et proche de Silvio Berlusconi, le conseil de Lombardie (une région qui pèse 20 % du PIB italien) se tenait ici entre 1978 et 2010. Cette salle sans ostentation se situe au premier sous-sol du Pirellone, le gratte-ciel historique de Milan, construit entre 1951 et 1961 par l'architecte Gio Ponti. Culminant à 127 mètres, l'immeuble fut longtemps le plus haut du pays et l'emblème de l'une de ses entreprises phares, Pirelli, le fabricant de pneus. En 2010, le siège fut transféré au Palazzo Lombardia voisin, une tour qui le dépasse de trente-quatre mètres. Mais le Pirellone reste le cœur symbolique du pouvoir lombard.

**LUCA ZANIER | PHOTOGRAPHE**

Spécialisé dans l'architecture, ce Suisse de 48 ans a fondé en 1993 son studio à Zurich, sa ville natale. Ses travaux récents explorent l'urbanisme des mégapoles occidentales. En 2011, il a réalisé la série «espace et énergie», consacrée à l'intérieur des centrales nucléaires. Ses photos dévoilent la richesse chromatique de leurs cuves, coursives, salles de contrôle...

9

enève, New York, Paris, Zurich, Palerme... Depuis sept ans, Luca Zanier arpente les centres emblématiques du pouvoir mondial, découvrant leurs salles épurées aux alignements de fauteuils et de pupitres futuristes hérisssés de micros... A chaque fois qu'il pousse la porte de ces institutions, momentanément désertes, c'est pour capter l'atmosphère intemporelle de ces lieux où des êtres humains se rassemblent pour prendre des décisions parfois vitales, parfois moins, mais toujours souveraines.

GEO Comment l'idée de photographier ces théâtres du pouvoir vous est-elle venue ?

Luca Zanier Je me suis toujours intéressé à la politique. Un jour, à Paris, j'ai visité le siège du parti communiste français. Je suis un inconditionnel du Brésilien Oscar Niemeyer, qui, en 1966, dessina le bâtiment sans réclamer d'honoraires. Le design, les lumières, le silence de ces immenses salles vides m'ont subjugué. De retour chez moi, j'ai commencé à réfléchir à ces décors, où une poignée de gens engagent l'avenir de millions d'autres. A cette relation entre l'architecture d'un bâtiment et l'importance des décisions qui y sont prises. Le PCF n'a sans doute plus l'influence qu'il a eue autrefois, mais son siège reflète encore la solennité du pouvoir.

Que voulez-vous faire ressentir à ceux qui regardent vos images ?

Je veux montrer de l'intérieur ces lieux dont seuls les noms nous sont familiers. C'est pourquoi j'ai commencé avec le siège des Nations unies, à New York. Le Conseil de sécurité, par exemple, dont on entend souvent parler dans les médias, est une salle où ont été votées des interventions armées, des sanctions internationales ou des résolutions qui ont eu un impact concret sur la vie de populations entières. L'endroit est froid, mais fascinant. Dans un registre moins dramatique, le site de la Fédération internationale de football (Fifa), à Zurich, m'a impressionné. Surtout la grande salle de délibération, au troisième sous-sol d'un bâtiment qui en

compte cinq. On y accède par un vaste ascenseur, et, en bas, tout est sombre, jusqu'à ce que, soudain, de grandes lumières blanches s'allument : on dirait un décor de science-fiction qui fait un peu peur ! Pourtant, c'est dans cette pièce que sont choisis les pays organisateurs de la Coupe du monde, événement festif, mais qui a aussi des conséquences économiques importantes... A côté, il y a une petite chambre dédiée à la prière, sorte de chapelle œcuménique. Je ne m'attendais pas du tout à cette place faite au spirituel au cœur d'une institution sportive. Il y a même de petites flèches vertes sur les murs indiquant la direction de La Mecque.

Pourquoi avoir choisi de montrer ces endroits vides ?

Si j'avais photographié les mêmes salles avec des gens, l'attention aurait immanquablement été attirée sur eux, et non sur le cadre. Je voulais donc voir ces sites au repos, comme jamais ils n'apparaissent au public. Et puis, ils sont porteurs d'une permanence : si puissants soient-ils, les hommes passent, alors que les lieux, eux, restent.

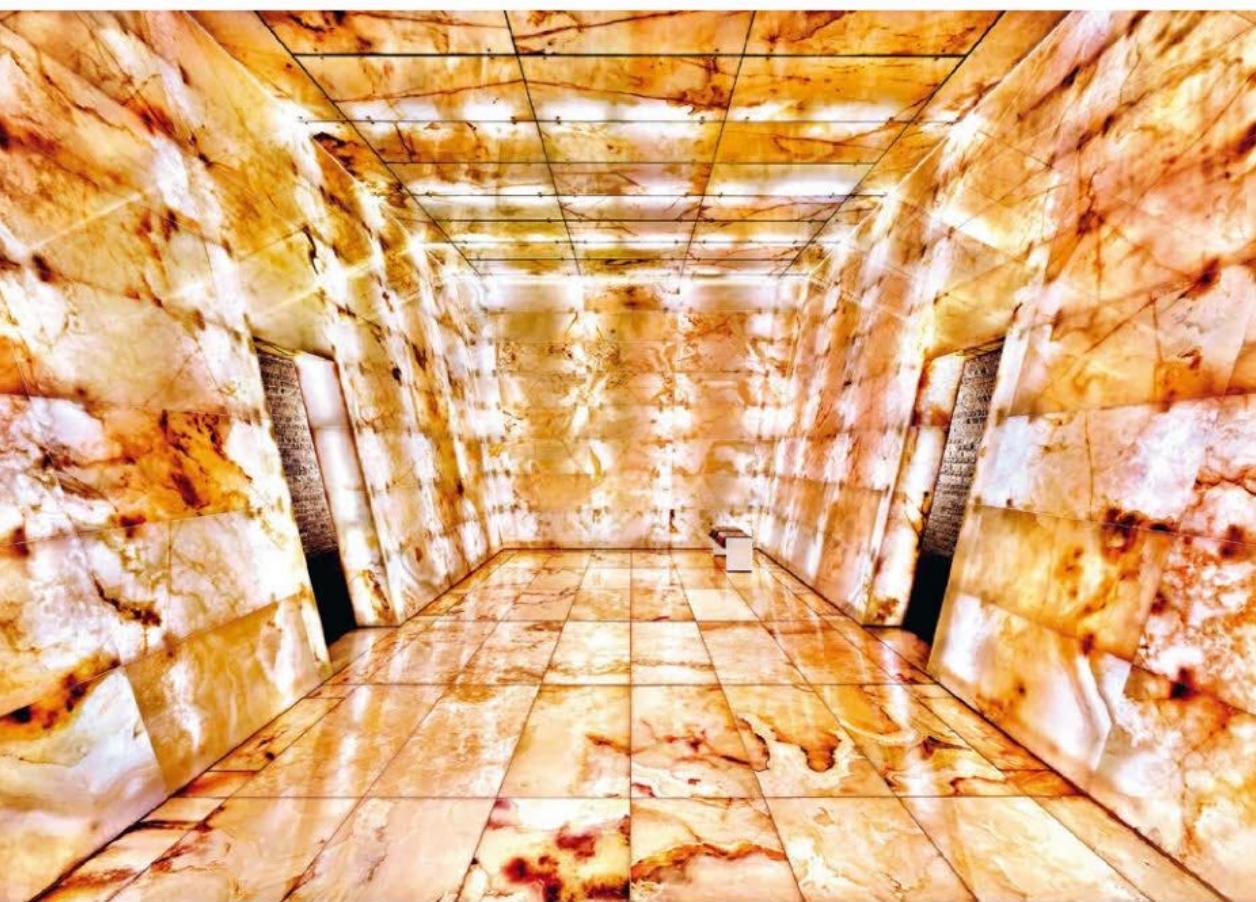
L'accès aux sites a-t-il été facile ?

Pas tous ! En Italie, certains endroits ont mis ma patience à rude épreuve. J'ai essayé plusieurs refus, et parfois on ne m'a même pas répondu. Ce fut compliqué par exemple à Palerme, pour photographier l'intérieur d'un tribunal spécialement construit pour le plus grand procès antimafia de l'histoire. En 1986, 474 prévenus y furent jugés en même temps. Pénétrer à l'intérieur de ce bunker octogonal, dont les murs en béton armé ont été spécialement conçus pour résister à des tirs de roquettes, n'a pas été une mince affaire. Alors qu'aujourd'hui, c'est un palais de justice normal ! En revanche, le siège des Nations unies, pour lequel je craignais que les questions de sécurité n'entraînent de longues démarches, s'est ouvert en quelques coups de fils et au terme une procédure d'accréditation rapide et bien rodée...

Propos recueillis par Nicolas Ancellin



FÉDÉRATION
INTERNATIONALE
DE FOOTBALL
ASSOCIATION



Baignant dans une lumière blanche, la salle (en haut) où se concertent les instances dirigeantes du football mondial a des allures de vaisseau spatial. Pourtant, elle se cache au troisième sous-sol d'un bâtiment de Zurich. Sous un immense lustre de cristal, au centre d'une tribune rectangulaire, la Suisse Tilla Theus a imaginé un sol en lapis-lazuli au milieu duquel est incrusté un cube de béton : ce dernier contient un ballon, dans lequel sont enfermés de petits sacs de terre provenant de tous les pays membres de la Fifa. A côté, se trouve un blockhaus aux parois d'onyx translucide (en bas). On peut venir s'y recueillir avant ou après les grandes décisions, comme le choix de l'hôte de la prochaine Coupe du monde.



A Douentza, au nord-ouest de la falaise de Bandiagara, la population respire à nouveau. Pendant dix mois, cette porte d'accès au Pays Dogon a été occupée par des groupes armés islamistes descendus du Sahara.



GRAND REPORTAGE

RETOUR AU MALI

Comment vont les Maliens ? Durant deux ans, le nord de leur immense nation a vécu entre rébellion touareg et joug djihadiste, avant que la France ne décide d'intervenir. Plongée dans un pays où il faut maintenant gagner la paix.

PAR RODOLPHE HUTEAU (TEXTE) ET GAËL TURINE (PHOTOS)





Bâtie au début du xx^e siècle, la mosquée de Djenné, qui domine le marché, est le plus grand édifice du monde en banco. Ce qui lui vaut, comme la ville ancienne, d'être inscrite depuis 1988 au patrimoine de l'Unesco. Djenné fut un foyer régional de diffusion de l'islam au XVI^e siècle. La pratique du wahhabisme, courant fondamentaliste importé d'Arabie saoudite, reste marginale dans ce haut lieu des confréries subsahariennes soufies Tidjaniya et Qadiriya.

LA GRANDE MOSQUÉE DE DJENNÉ N'A JAMAIS SUCCOMBÉ AU FONDAMENTALISME

GRAND REPORTAGE



LE FUTUR ? POUR UNE MAJORITÉ DE MALIENS, TOUT DÉPENDRA DE LA SAISON DES PLUIES



Onze millions de Maliens continuent de vivre à la campagne et de dépendre de la petite agriculture ou de l'élevage, comme ce pasteur peul, près de Djenné. Un quotidien particulièrement vulnérable aux aléas climatiques. C'est dans le nord du pays – où les dépenses sont majoritairement affectées à la nourriture – que la situation est la plus fragile. Malgré une bonne saison des pluies en 2013, l'insécurité alimentaire chronique pourrait affecter cette année 3,3 millions d'habitants.



LE RÉTROGRADE CODE DE LA FAMILLE DISCRIMINE TOUJOURS LES REINES DU FOYER

Ces villageoises célèbrent un baptême dans la cour d'une concession (habitation) de Ségou. Pendant la crise, la ville a accueilli des milliers de femmes fuyant les exactions des djihadistes qui contrôlaient les cités du Nord. Les Maliennes sont à nouveau libres, mais pas pour autant libérées des contraintes socioreligieuses. Basé sur l'ordre familial musulman traditionnel, le Code de la famille précise que l'homme est l'unique chef. La femme «doit obéissance» à son mari. L'âge minimal du mariage est de 16 ans...



GRAND REPORTAGE





Avec ses villages et greniers accrochés à ses flancs, la falaise de Bandiagara fait partie des quatre sites maliens inscrits au patrimoine mondial de l'humanité. Mais, comme les trois quarts du pays, la région est «formellement déconseillée» par le Quai d'Orsay. Source de devises, l'économie du tourisme est donc au point mort. De nombreux Dogons se sont aujourd'hui rabattus sur les cultures vivrières locales, comme les oignons.

ABANDONNÉS PAR LES TOURISTES, LES DOGONS REDÉCOUVRENT L'AGRICULTURE

GRAND REPORTAGE



A Niafunké, sur les bords du Niger, une poissonnière ambulante commerce avec le patron d'une pinasse. Ralentie durant la crise, la vie économique a repris sur les berges du fleuve reliant le monde arabo-berbère du Nord à celui subsaharien du Sud. Au Mali, le troisième plus long fleuve d'Afrique monte vers le Sahara, arrivé à hauteur de Tombouctou, avant de faire une boucle et d'entamer sa descente vers Gao, puis vers le Niger et le Nigeria.



L'HISTOIRE RÉCENTE DU MALI EST UN DRAME EN TROIS ACTES QUI A COMMENCÉ PAR UN COUP D'ÉTAT

Sur le toit du bateau-maison qui descend le fleuve Niger, deux drapeaux flottent sous le vent chaud. L'un est aux couleurs du Mali. L'autre, bleu-blanc-rouge, a été hissé en janvier 2013. «C'est pour remercier Papa Hollande, car sans lui, nous serions les esclaves des peaux rouges», explique le capitaine, Sine Tomata. Un hommage à l'intervention militaire menée par la France l'an dernier, afin que cette nation d'Afrique de l'Ouest, écartelée entre différentes communautés, recouvre son intégrité territoriale. Ce chef d'une famille malienne de pêcheurs nomades appartient aux Bozo, les «maîtres du fleuve» dont les pinasses font depuis des siècles les 850 kilomètres qui séparent Djenné de Tombouctou. Et les «peaux rouges» sont le sobriquet que l'on donne dans le sud du pays aux Touareg. «Ce sont des terroristes et des violeurs, assène Sine Tomata. Quand ils contrôlaient le Nord, ils venaient fouiller nos bateaux à la recherche de femmes. Moi, j'ai deux filles de 15 et 17 ans. Chaque fois qu'on passait devant Gao et Tombouctou, je les cachais au fond de la cale sous une couche de poissons fumés ! Mais grâce à Serval, tout cela est fini maintenant.»

Fini ? Trop tôt encore pour le savoir. L'histoire récente du Mali est un drame en trois actes. Qui a commencé il y a deux ans par un coup d'Etat. En mars 2012, à Bamako, la capitale de cet Etat de seize millions d'habitants, le capitaine Amadou Sanogo renversait Amadou Toumani Touré, quatrième président de la République, accusé de corruption. Et jugé incapable de gérer la rébellion touareg, qui, depuis l'indépendance du Mali en 1960, resurgit régulièrement. Son dernier avatar, le Mouvement national pour l'indépendance de l'Azawad (MNLA) profita alors de la situation confuse régnant à Bamako pour chasser l'armée nationale de ...

«CHEZ NOUS, ENTRE BONS VOISINS, ON RESPECTE LA FOI DE L'AUTRE», JUGE L'IMAM WAHHABITE MOUSSA KEÏTA



Le 28 janvier 2013, les armées malienne et française reprenaient la légendaire cité de Tombouctou au terme d'une opération terrestre et aérienne. Ce bâtiment, ciblé par un tir de chasseur, abritait des combattants islamistes ayant occupé la ville aux «333 saints» pendant plus d'un an.

●●● Tombouctou, Gao et Kidal, les trois principales villes du Nord. En avril 2012, le MNLA proclama l'indépendance de l'Azawad, c'est-à-dire de la zone saharienne et sahélienne, soit les deux tiers de la superficie du pays. La communauté internationale, en premier lieu la France, l'ancienne puissance coloniale, rejeta cette déclaration unilatérale. Paris commença à réclamer une intervention militaire sous l'égide de l'ONU tout en négociant avec le MNLA. Mais en juin, la rébellion se divisa. La fraction islamiste Ansar Dine, réclamant l'application de la charia et la création d'un califat, prit rapidement le dessus. Avec l'aide d'Al-Qaida au Maghreb islamique (Aqmi), présente dans la région depuis le milieu des années 2000, elle réussit à évincer un MNLA plutôt laïque. Fin du premier acte.

Le deuxième acte s'est ouvert avec l'entrée en scène officielle de la France et le début de l'opération Serval, en janvier 2013. Enclenchée dans l'extrême urgence, une intervention aérienne française réussit à stopper l'avancée des colonnes djihadistes vers Bamako. L'ennemi, composé des groupes Ansar Dine, Aqmi et du Mouvement pour l'unicité et le jihad en Afrique de l'Ouest (Mujaq), fut dispersé, subissant de lourdes pertes. Sans même livrer bataille, la plupart des djihadistes, chassés de leurs bastions de Tombouctou, Gao et Kidal, fuirent vers la Mauritanie et le Niger voisins. L'été dernier, dans la foulée, on assista à une renaissance de la démocratie et de l'Etat malien. Malgré la menace d'attentats dans le Nord, des élections présidentielles et législatives furent organisées. Le

président élu, Ibrahim Boubacar Keïta, 68 ans, jouit d'une réputation d'homme intègre, en rupture avec l'ancienne classe politique décriée. «IBK», qui a la confiance du président français, a promis à ses compatriotes un «Mali nouveau».

C'est ce troisième acte qui se joue aujourd'hui. Le Sud et le Nord pourront-ils enfin reformer une seule nation ? Le pays est-il vraiment «sauvé» de la division ? Au-delà de la violence de l'actualité, comment vont les Maliens ? Pas si mal, pourrait-on croire, en quittant Bamako, sous les déluges de la saison des pluies. Un chantier de grande envergure a commencé en lisière de la capitale : une entreprise chinoise transforme en deux voies la route montant vers Ségou afin d'améliorer l'accès vers le nord de l'immense Mali, grand comme deux fois la France. Situé à 200 kilomètres de Bamako, Ségou est un charmant port fluvial sur le Niger. En 1861, cette ancienne capitale du royaume bambara tomba sous les coups d'un jihad lancé par Al Hadj Oumar Tall, le fondateur de l'Empire toucouleur, qui, par la guerre sainte, entendait imposer une «fraternité transcendantale» aux différentes communautés ethniques de la région. La théocratie de Ségou s'acheva en 1890 par l'occupation française. Aujourd'hui, les Français sont revenus dans le nord du pays, où plus d'un millier d'hommes sont basés à Gao pour une durée indéterminée.

Pour comprendre l'avenir du pays, il faut d'abord prendre conscience de la complexité de la pratique religieuse, explique Marc-Antoine Pérouse de Montclos, chercheur à l'Institut français de géopolitique et coordinateur du livre «La Tragédie malienne» (éd. Vendémiaire, 2013). L'islam «irrigue l'ensemble de la société, pas seulement le Nord. Mais il est traversé par différents courants qui ont contribué à exacerber les antagonismes entre les habitants». Confirmation à Djabali, à 160 kilomètres au nord de Ségou. L'entrée de cette bourgade de maisonnettes et de huttes est signalée par la carcasse calcinée d'un pick-up, souvenir de l'intervention française. Lorsque la petite ville fut libérée par Serval, passé les premiers moments de soulagement, certains habitants crièrent vengeance. Moussa Keïta, l'imam wahhabite de la commune (le wahhabisme, un courant importé d'Arabie saoudite, ne cesse de progresser



Deux univers séparés par un fleuve

Depuis l'indépendance, en 1960, Bamako a négligé ses régions septentrionales. Or la crise éclatée fin 2011 à Kidal, la «capitale» de la rébellion touareg, n'a fait qu'accroître les inégalités entre les rives nord et sud du Niger. Pour «gagner la paix», le gouvernement doit donc accélérer le développement du Nord. La conférence des donateurs sur le Mali a promis 3,3 milliards d'euros afin d'y relancer les services de base. Mais le défi est à la taille du pays : 1 542 km séparent la capitale de Kidal. Des négociations de paix avec les rebelles y sont toujours en cours.

au Mali), n'avait-il pas collaboré avec les djihadistes, qui avaient d'ailleurs choisi sa mosquée comme lieu de prière et de prêche ? L'homme manqua de finir lynché. «Regardez ! cria-t-il alors en montrant ses paumes calleuses. Ce ne sont pas les mains d'un terroriste !» Dix mois plus tard, le voici sain et sauf. Et pas peu fier. A la fin du dernier ramadan, sa mosquée en terre crue, prolongée d'un toit pour faire de l'ombre aux fidèles qui ne viennent que pour la prière du vendredi, était pleine à craquer. «Même des croyants qui fréquentent d'habitude un autre lieu sont venus chez moi en ce jour si important pour les musulmans, clame-t-il. Ce n'était pas pour me pardonner, mais pour me dire qu'en fait, ils n'avaient jamais douté de moi !»

Le Mali, c'est l'alliance sacrée entre le monde de l'eau au Sud et celui de la terre de feu au Nord

Les Maliens sont à 90 % de confession musulmane. Les wahhabites siègent désormais au Haut Conseil islamique, l'instance représentative des organisations musulmanes. Mais la culture malienne est surtout profondément marquée par les confréries soufies et leur islam préchant la paix, le pardon et la tolérance. Avant de s'enfuir de Djabali, les jihadistes ont saccagé la petite église catholique. Mais

la communauté wahhabite de la ville ne s'y est pas trompée. «C'était un acte de barbarie, juge l'imam Moussa Keïta. Chez nous, entre bons voisins, on respecte la foi de l'autre.»

Pour autant, les récentes tensions communautaires n'en ont pas moins fragilisé un pays qui reste l'un des Etats les plus pauvres du monde. Sur l'échelle de l'indice du développement humain du Programme des Nations unies pour le développement (Pnud), il occupait, en 2013, le 175^e rang sur 187. En cette fin d'année, ce sont cependant ses richesses qui se rappellent au voyageur. Pendant la période des pluies, dite d'hivernage, la route qui mène vers le septentrion est bordée de rizières couleur émeraude, de champs de mil presque hauts que des forêts et de fertiles pâturages où paissent zébus, moutons et chèvres pendant que leurs bergers sont étendus à l'ombre des manguiers. Oubliée l'insécurité alimentaire chronique, qui pourrait cette année affecter 1,35 million d'habitants du Nord, dont plusieurs centaines de milliers d'enfants. Dans une prairie inondée du centre du pays, quelque part entre San, la capitale du peuple Bobo, et Djenné connue pour sa stupéfiante mosquée en adobe, une bande de gamins jouent à s'éclabousser en hurlant de joie. «Toute cette eau, on n'en a jamais •••

À TOMBOUCTOU, L'ARMÉE BARRE LA PISTE. «À PARTIR D'ICI, IL N'Y A PLUS QUE DES TERRORISTES ET DES TRAFIQUANTS»

••• vu autant», s'exclame l'un d'entre eux. D'où viennent-ils ? «Du Nord, que nous avons dû quitter.» Les réfugiés, conséquence du récent conflit, sont souvent invisibles dans les grandes villes du Sud. Mais ici, dans cette zone quasi désertique (moins de dix habitants au kilomètre carré), leur présence ne passe pas inaperçue. Un an après la «libération» du Nord, le Haut Commissariat aux réfugiés estime à 275 000 le nombre des «déplacés internes», Maliens réfugiés à l'intérieur de leur propre pays. Et 185 000 personnes vivraient toujours dans les Etats voisins. Tous sont originaires de ce septentrion sous-développé exclu de la croissance dont profite aujourd'hui le Mali (6,6 % prévus pour 2014). Cette reprise, après la récession de 2012 due à la crise politique, s'opère grâce aux secteurs agricole et aurifère du Sud.

Et le Nord ? En 2010, il vivait essentiellement du tourisme, drainant une majeure partie des 240 millions d'euros dépensés par les visiteurs

au Mali. Mais depuis 2012, c'est la catastrophe. Le Quai d'Orsay a classé la région en rouge «en raison des menaces terroristes prévalant dans la zone sahélienne». A 700 kilomètres au nord-est de Bamako, le Pays Dogon, dont les revenus dépendaient à 80 % de cette économie, est désormais déserté par les étrangers. A Bandiagara, le chef-lieu de la province, hôtels et restaurants sont désespérément vides. Guides, chauffeurs, artisans, conteurs d'histoires et vendeurs de souvenirs sont au chômage. Plus aucun touriste dans les villages accrochés aux flancs des falaises de Bandiagara qui, inscrites au patrimoine mondial, s'étirent sur 200 kilomètres. Ils ressemblent de nouveau à ceux décrits par l'ethnologue français Marcel Griaule dans les années 1930 : on n'y rencontre que des Dogons !

Comme Anda Guina par exemple. Fumant sa pipe à l'ombre de la case à palabres du village de Djiguibombo, cet homme de 97 ans confie son espoir : «Les Touareg ont besoin de nous, et nous avons besoin d'eux. Le Mali, c'est en effet l'alliance sacrée entre le monde de l'eau, le Sud, et celui de la terre du feu, le Nord.» Un pacte indissoluble depuis que les ancêtres des deux bords se seraient échangés la noix de cola venue des forêts humides du Sud contre le sel descendu du désert du Nord.

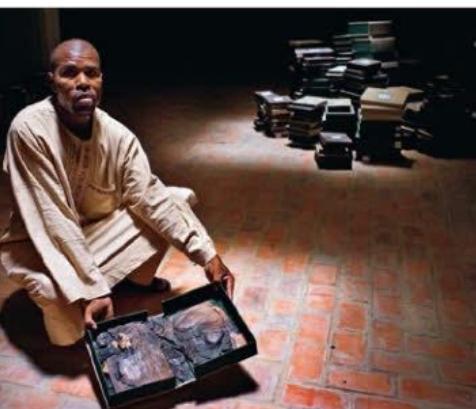
Le plus célèbre enfant du Pays Dogon, l'écrivain Amadou Hampâté Bâ, décédé en 1991, avait écrit

qu'en Afrique, «quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle». Et quand une bibliothèque brûle ? A Tombouctou, inscrite aussi au patrimoine mondial, on sait ce que cela signifie. On y conserve des lettres et des ouvrages d'enseignement rédigés durant l'âge d'or de la ville, aux XV^e et XVI^e siècles, quand elle était un centre majeur de la diffusion de l'islam en Afrique de l'Ouest. En janvier 2013, peu avant l'intervention des forces françaises de Serval, des membres d'Ansar Dine voulaient y mettre le feu, mais ne parvinrent à brûler qu'une vingtaine de manuscrits sans intérêt scientifique majeur.

Huit mois plus tard, Tombouctou la «libérée», que François Hollande a tenu à visiter en février 2013, affiche une triste mine. La cité mythique, qui comptait 45 000 habitants avant la crise, a vu plus d'un quart de sa population fuir les hostilités. Même si la situation sécuritaire s'améliore peu à peu, seule une petite partie des citadins sont revenus. Les ruelles de la «ville des 333 saints», surnommée ainsi en raison du nombre de mausolées entretenant le souvenir des hommes pieux de sa grande époque, sont jonchées d'ordures, le ramassage ne se fait plus qu'une fois par semaine. Certains quartiers ont l'air abandonnés : toits effondrés, murs écroulés, maisons réduites à des amas de terre rosâtre. Les nouvelles attractions de la ville sont l'ancien siège de la police des moeurs des djihadistes, qui, comme un guide improvisé, «servait aussi de maison d'arrêt pour femmes indécentes» ou encore la place où l'on fouettait les coupables d'adultère.

En ce 22 septembre, une fanfare retentit peu avant l'aube. C'est la répétition générale du défilé militaire prévu pour la fête nationale, et pour «commémorer la victoire» sur les djihadistes. «Il faut se lever tôt, ça commence à six heures du matin», avait prévenu le gérant de l'hôtel du Désert. Mais la cérémonie est annulée en extremis. «Il y a toujours le risque que des kamikazes se fassent exploser au milieu des militaires», explique, déçu, l'hôtelier.

Une patrouille de légionnaires français, à bord de véhicules équipés de mitrailleuses, passe dans un nuage de poussière. Sur leur passage, quelques badauds agitent encore les bras en guise de salut enthousiaste. En principe, la sécurité dans les villes malianes est assurée par 6 500 soldats africains



Les précieux manuscrits médiévaux de Tombouctou ont évité le pire. Seuls une poignée d'entre eux ont été brûlés par les islamistes au moment de leur fuite, mi-janvier 2013, alors que les troupes françaises et malianes s'apprenaient à libérer la «ville martyre».

de la Mission internationale de soutien au Mali (Misma). Mais ce sont les Français qui, à ce jour, font le boulot et mènent les opérations de ratissage en brousse, la «lutte antiterroriste» en termes officiels.

Tombouctou, historiquement, est «la porte du Sahara». C'est vers ce carrefour que convergeaient jadis les caravaniers touareg transportant les plaques de sel gemme extraites des mines de Taoudenni. Pourtant, on n'en croise plus en ville. Et aucun espoir d'en trouver dans les campements à l'extérieur : à la sortie nord de Tombouctou, un check-point barre la route. «A partir d'ici, explique le sergent malien, il n'y a plus que des terroristes et des narcotrafiquants.» Le Mali invisible commence là. Il s'étend jusqu'à la frontière algérienne, à environ 600 kilomètres à vol d'oiseau. Et personne, exceptés les militaires français et leurs ennemis «terroristes», ne sait réellement ce qui s'y passe. Ce sont les terres de l'Azawad, la «zone de pâtrage» en tamashék, la langue touareg. L'univers des nomades, le berceau de leur culture.

Le défi pour les Français : isoler la guérilla et aider les populations locales à se développer

Depuis l'indépendance, les Touareg – qui seraient selon les sources entre 1,5 et 3 millions dans l'ensemble du Sahel, et peut-être plus – se battent régulièrement pour obtenir l'indépendance de ce territoire. Le cœur de l'Azawad, c'est l'Adrar des Ifoghas, un massif montagneux granitique et lunaire grand comme la moitié de la France, où les troupes de l'opération Serval ont connu en 2013 les plus violents accrochages : plus d'une centaine de djihadistes éliminés. Désormais, une guerre de basse intensité s'y poursuit. Début 2014, onze présumés jihadistes ont encore été tués par les Français. Pour éviter une version malienne du fiasco américain au Viet-Nâm, Paris doit parvenir à isoler cette guérilla tout en participant à l'amélioration des conditions de vie des habitants, agriculteurs et nomades oubliés de tous sur ces terres brûlées. A défaut, les Français seraient perçus comme une force d'occupation. Face à eux, les combattants d'Ansar Dine, restent bien présents. Leur chef, Lyad Ag Ghali, 54 ans, originaire de la tribu noble des Ifoghas, près de Kidal, est un vétéran autonomiste converti à l'islam radical. Il fut le grand stratège de la révolte touareg de 1990. En janvier 2013, c'est lui qui lança les pick-up chargés de djihadistes à l'assaut de Bamako. Son influence est encore considérable dans ces montagnes qui s'étendent jusqu'au sud de l'Algérie.

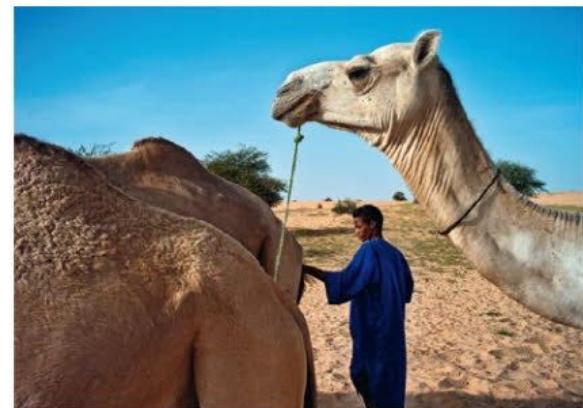
En 1980, persuadés que Mouammar Khadafi les aiderait à «libérer» leur Azawad, Ag Ghali et d'autres chefs touareg maliens s'étaient engagés dans la «légion verte» du leader libyen, combattant pour lui au Tchad. N'ayant pas obtenu ce qu'ils espéraient, ils retournèrent au nord Mali en 1990 pour reprendre

le flambeau de la révolte. Leurs aînés surnommaient «ishomars», dérivé du français «chômeurs», ces hommes qui ne savaient plus rien faire d'utile, et n'avaient donc plus leur place dans un quotidien de durs labeurs entre la tente et le troupeau. Depuis, leur réputation a été entachée par des viols et des braquages, et leur rébellion marquée par une indiscipline chronique et une incessante guerre de chefs. L'orientation idéologique chez un ishomar est sujette à des changements rapides. Et ce sont eux que la France doit désormais vaincre ou convaincre...

Après Tombouctou, le fleuve Niger amorce sa boucle avant de descendre vers Gao, l'autre grande cité libérée des jihadistes à la frontière du «Mali invisible», environ 400 kilomètres à l'est. Dans la rue, des bataillons d'enfants armés de gamelles quémandent des restes de nourriture. La ville ressemble à une poubelle renversée. L'usage du courant électrique, limité à trois heures par jour, est coupé avant minuit. Là encore, on ne croise aucun Touareg dans les rues. «Les Touareg ? Ils ont tous fui à Kidal», affirme un infirmier de la Croix-Rouge internationale. En réalité, pas tous. Caché sous une tente plantée dans la cour d'une maison, Mohamed Ag Assalek écoute les bruits d'une ville où de nombreuses voix continuent à réclamer la mort de ses frères peaux rouges. «Il nous faut des médicaments, sinon on mourra», confie le Touareg. Autour de Mohamed, quatre personnes sont allongées. Deux hommes, deux femmes. Les uns portent des bandages, les autres délirent sous l'effet de la fièvre. Ces nomades sont arrivés de la brousse pendant la nuit. Pourquoi ne cherchent-ils pas de l'aide auprès des Touareg de Kidal ? «Nous sommes coincés entre deux camps, explique Mohamed. Les rebelles nous détestent parce que nous voulons rester maliens. Et les Noirs se méfient de nous parce que nous avons la peau claire.»

Cette réalité s'inscrit dans l'histoire : le ressentiment remonte à l'époque pas si lointaine où certains clans touareg exploitaient des générations d'esclaves noirs. «Ce qu'il faudrait, c'est toujours concéder à son prochain qu'il a une parcelle de vérité», écrivait le sage de Bandiagara, l'écrivain Amadou Hampâté Bâ. En finir avec la méfiance est bien l'un des principaux défis qui attend le Mali. ■

Avant 2011, on trouvait beaucoup plus de Touareg dans les principales cités du Nord. Désormais, ils les évitent. Ces civils à «peau claire» y sont généralement considérés comme de potentiels alliés des groupes rebelles à l'origine de la récente crise politico-sécuritaire.



Rodolphe Huteau



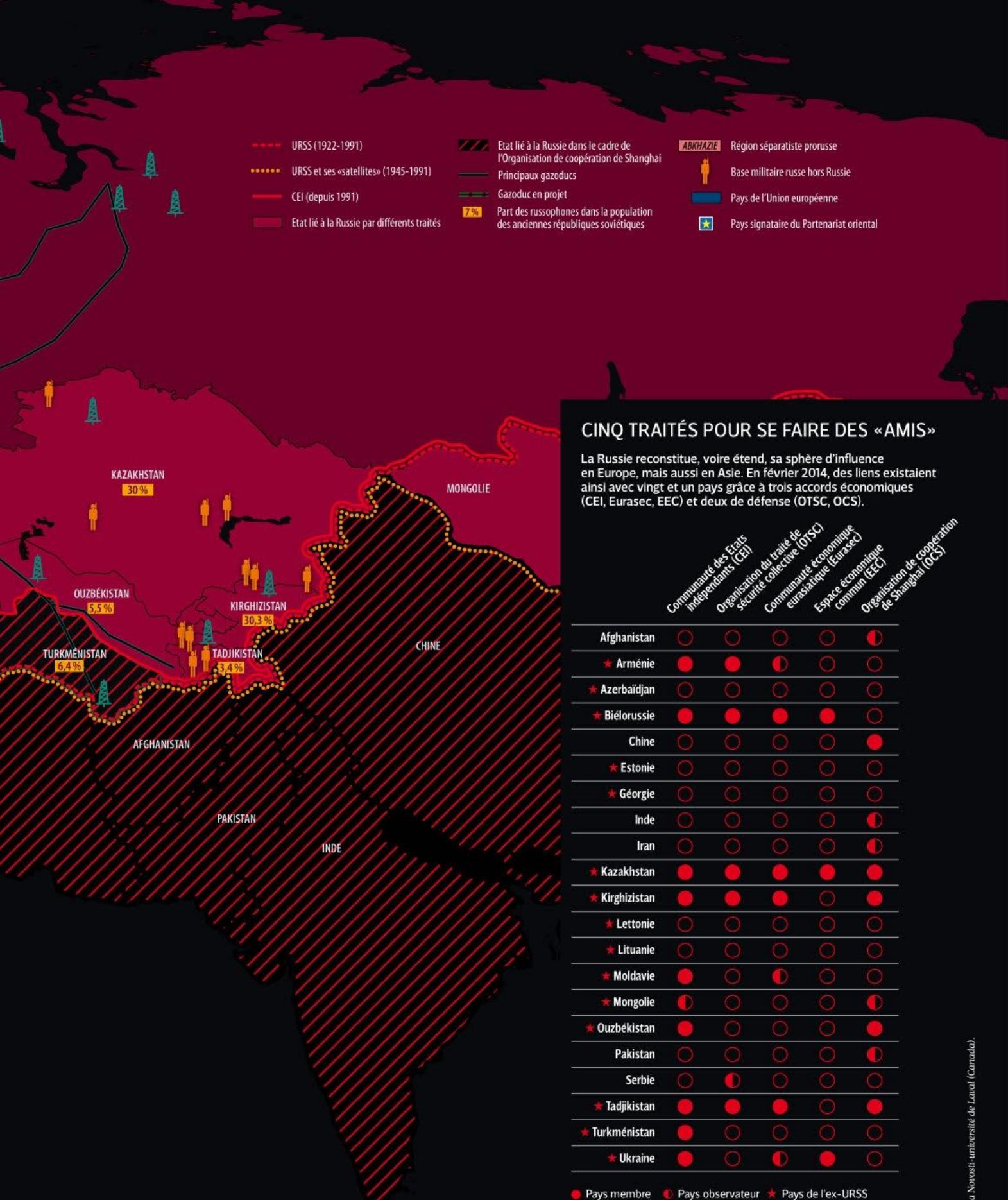
MOSCOU RÊVE D'UN EMPIRE RUSSE

PAR LAURE DUBESSET-
CHATELAIN (TEXTE)
ET HUGUES PIOLET
(INFOGRAPHIE)

Coup dur pour le Kremlin. Le récent soulèvement en Ukraine et la destitution du président Viktor Ianoukovytch, élu en 2010, sont venus contrarier le plan de Vladimir Poutine : recomposer un empire amputé de 5,3 millions de kilomètres carrés après la chute de l'URSS en 1991, en multipliant les partenariats avec son «étranger proche», autrement dit l'espace postsovietique.

Les habitants de la Gagaouzie, minirégion autonome moldave, ont approuvé en février à plus de 90 % – lors d'un référendum non reconnu par la Moldavie – leur entrée dans l'Espace économique commun avec la Russie. Le Kremlin peut aussi compter sur des Etats comme la Biélorussie ou le Kazakhstan. Mais voit d'un mauvais œil les

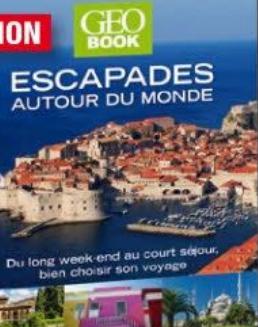
velléités de rapprochement avec l'Ouest exprimées par d'anciens alliés, devenus membres de l'UE ou signataires du Partenariat oriental avec Bruxelles. C'est pourquoi Moscou soutient les mouvements prorusses en Moldavie, en Géorgie ou bien entendu en Ukraine. Pour peser face à l'Occident, la Russie peut, au-delà de sa force militaire, tabler sur sa puissance énergétique : c'est elle qui contrôle l'essentiel de l'approvisionnement européen en pétrole et en gaz. Elle cherche aussi à renforcer son rayonnement culturel en finançant des médias internationaux comme la chaîne d'information en continu RT. Et n'oublie pas, enfin, de regarder vers l'Asie, en multipliant accords économiques et coopérations militaires avec un autre poids lourd, la Chine. ■



NOUVELLE ÉDITION

Prix abonnés
21€*
1,38

Prix non abonnés
22€
50



GEOBOOK ROUTES DE FRANCE

Partez sur les routes de France, que ce soit pour un départ au pied levé, un weekend découverte ou une destination de vacances !

- 50 routes à travers la France, la Corse et les DOM-TOM
- Amateur de sport, férus d'art, d'histoire ou encore de gastronomie : une variété de thèmes, mythiques ou plus insolites vous permettra de trouver votre itinéraire idéal.
- Un format pratique à emporter sur la route !

Editions GEOBOOK • Sortie Mai 2014 • Format : 16,2 x 21,6 cm • 288 pages

• Réf. : 12951

Prix abonnés
21€*
1,38

Prix non abonnés
22€
50



NOUVEAUTÉ



COFFRET 6 DVD PHÉNOMÈNES EXTRAORDINAIRES

Cette collection vous dévoile les secrets extraordinaires des plus grands phénomènes de notre planète !

- Un coffret complet, novateur et introuvable dans le commerce
- Comprend 6 DVD : L'anneau de feu du Pacifique, L'incroyable origine des dinosaures, Etoiles et comètes, Les ouragans, Les météores et notre planète, Le mystère de l'Ouest américain
- Des images extraordinaires, des explications scientifiques

Editions Ca m'intéresse • Chaque DVD est accompagné de son livret Quiz, pour tester vos connaissances • 271 minutes de programme • Zone 2 Langue française, son stéréo

• Réf. : 12140

Prix abonnés
35€
Économisez 40€

75€



SÉLECTION DU MOIS !

pour nos abonnés !

À BORD DES TRAINS MYTHIQUES

DE L'ORIENT-EXPRESS AU TRANSSIBÉRIEN

Partez pour un voyage sur les rails du monde, avec des photos d'exception !

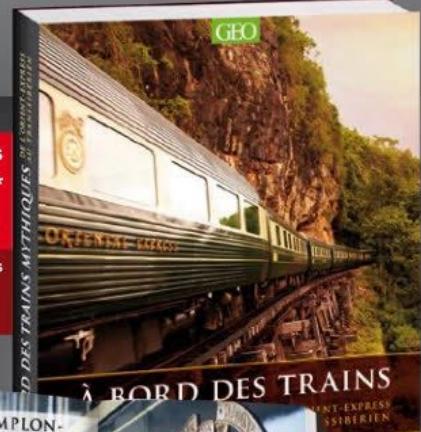
Dans ce beau livre GEO, découvrez l'histoire des trains les plus luxueux au monde, grâce à des cartes précises, des textes fourmillant d'anecdotes, des détails sur l'aménagement de chaque train ainsi que des photographies d'exception des paysages traversés.

Montez à bord de l'Orient-Express, traversez l'Afrique du Sud grâce au Rovos Rail ou les grandes steppes de Russie dans le Transsibérien.

Editions GEO • Beau livre à la couverture cartonnée avec jaquette
• Format 25 x 27,8 cm • 192 pages • Réf. : 12910



Prix abonnés
28€ *
Prix non abonnés
29€



HISTOIRE DE LA MYTHOLOGIE

LES NOUVEAUX ESSENTIELS

Une vue d'ensemble de toutes les mythologies : Maya, inca, indienne ou japonaise mais également les mythologies grecque, romaine et égyptienne.

Editions National Geographic • Format 19 x 14 cm • 480 pages • Réf. : 12720

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits

COMMANDÉZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Monsieur Madame Mademoiselle

GEO422V

Nom

Prénom

N° et rue

Code postal

Ville

E-mail

@

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

Je règle par carte bancaire Visa Mastercard

Date de validité

Code de sécurité

Signature :

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **49,90 €** (1 an / 12 numéros).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

| Nom de l'ouvrage | Réf. | Qté. | Prix unitaire en € | Total en € |
|---|-------|------|--------------------|------------|
| GEOBOOK - Escapades autour du monde | 12949 | | | |
| GEOBOOK - Routes de France | 12951 | | | |
| Coffret 6 DVD Phénomènes extraordinaires | 12140 | | | |
| À bord des trains mythiques | 12910 | | | |
| Les Nouveaux essentiels - Histoire de la mythologie | 12720 | | | |

Participation aux frais d'envoi**

Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)

+ 5,95 €

+ 49,90 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 22 21 (prix d'un appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € :



— GRANDE SÉRIE 2014 —

LES IDENTITÉS RÉGIONALES

3

Les Bretons

Qu'est-ce qu'être Breton aujourd'hui ?

Quels sont les marqueurs de la «bretonnitude» ? Entre côtes sauvages de l'Armor et forêts profondes de l'Argoat, fest-noz endiablés et grand-messes de la littérature voyageuse, tempêtes en rafales et parties de pêche miraculeuse, nos reporters ont exploré les chemins du «Breizh way of life».

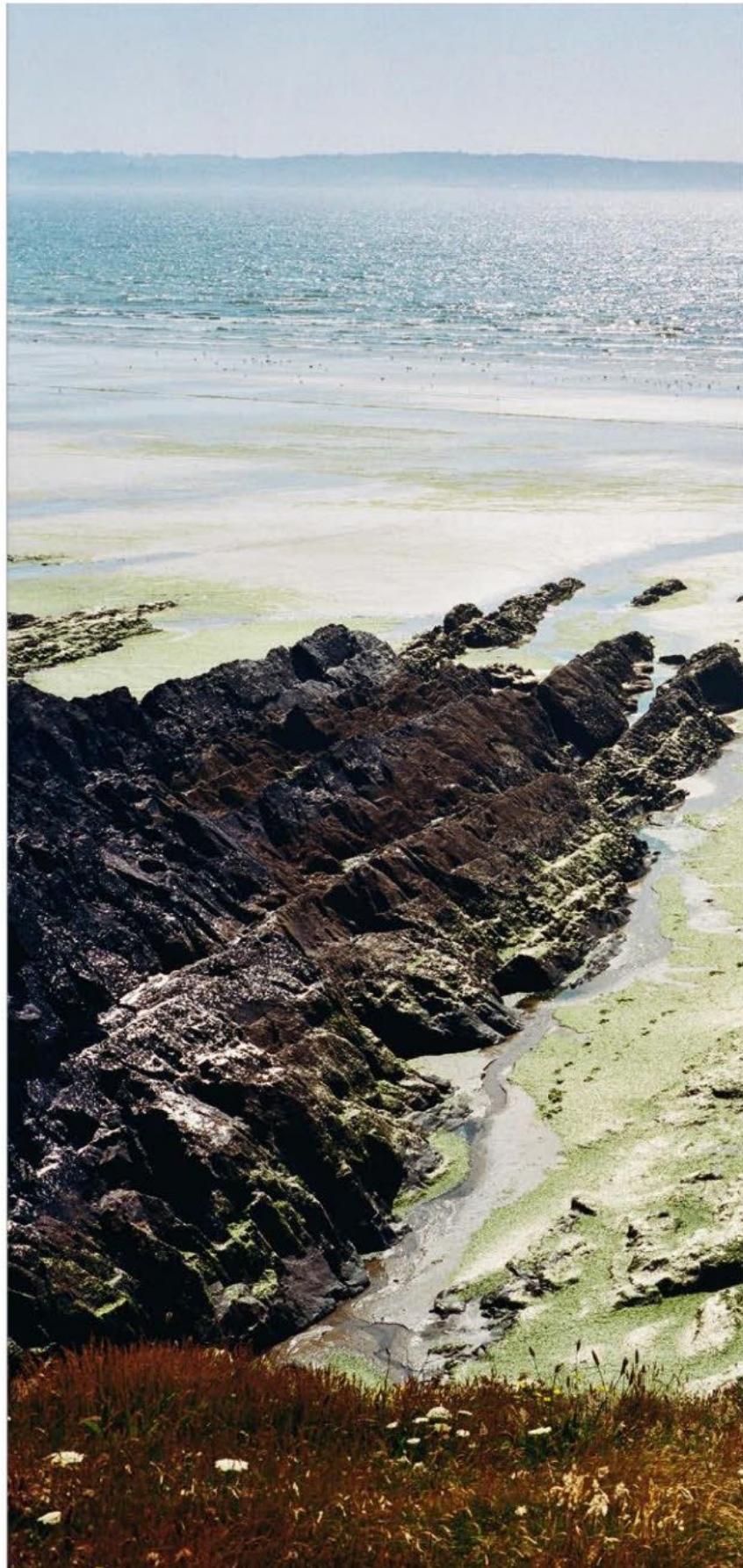
PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)
ET OLIVIER CULMANN (PHOTOS)



Les processions sont l'occasion de déployer les costumes folkloriques. Comme ici lors de la dernière Troménie de Locronan (Finistère). Le plus célèbre des pèlerinages bretons se déroule tous les six ans, en juillet.

Ces ciels où se heurtent **anticyclones** et **dépressions** ont forgé l'âme bretonne. Et sont devenus l'horizon préféré des vacanciers

Grèves balayées par les vagues, roches jaillissant de l'écumé, falaises à pic, météo capricieuse... Longtemps, l'Armor fut synonyme de rudesse, de danger et de mauvais temps. Mais le pays des marins et des tempêtes a su se montrer accueillant. La région est la première destination balnéaire des Français, juste devant la Méditerranée. Quant à l'ancien sentier douanier (ici près de la pointe de Trefeuntec, dans la baie de Douarnenez), il a été aménagé en chemin de grande randonnée : le GR 34.







D'Alan Stivell aux bals populaires, la «**Breizh touch**» fait vibrer et danser les générations. Sur 250 festivals organisés dans la région, la moitié sont dédiés aux musiques traditionnelles



Le fest-noz avait failli disparaître au début du xx^e siècle. Désormais, il s'en organise plusieurs centaines par an, comme lors de la Nuit de la Gavotte (à gauche) à Poullaouen (Finistère). Ce retour de la «dañs tro», la danse en rond, est allé de pair avec un renouveau de la musique bretonne. Le festival des Vieilles Charrues de Carhaix (à droite) n'oublie jamais d'organiser un fest-noz tout comme de programmer des artistes locaux sur l'une de ses scènes.





Sur cette terre où l'on aime réécrire les légendes et se jouer des clichés, les **druïdes** adhèrent aux principes des Nations unies !

Ces druides du Gorsedd, de tradition celtique, empruntent le chemin de pèlerinage que suivra quelques heures plus tard la procession de la Troménie de Locronan. Fondée en 1899, cette fraternité est la plus ancienne association druidique d'Europe. On y fait vivre les traditions préchrétiennes à travers fêtes et cérémonies ponctuant les saisons. L'été est placé sous le signe de la fécondité. Mais le Gorsedd n'est pas resté au Moyen Age : ses membres doivent adhérer aux principes de la Déclaration universelle des droits de l'homme.

A l'école navale de Brest, on se souvient que les Bretons sont des descendants de **migrants** venus des îles Britanniques

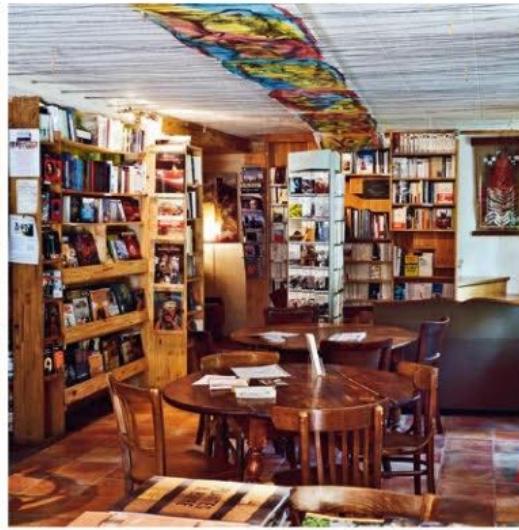
Les «bordaches», les élèves de l'école navale de Brest, passent tous les jours devant la statue de Jean-Charles de Borda, savant et marin du XVIII^e siècle, qui donna son nom aux «bordas», ces vaisseaux-écoles où furent formés les premières générations d'officiers de Marine. Installée ici depuis 1914, la Baille, le surnom de l'établissement, occupe depuis 1945 le site de Lanvéoc, sur la presqu'île de Crozon, en bord de rade. L'explorateur Pierre Savorgnan de Brazza y fut formé, comme l'écrivain Pierre Loti, le commandant Cousteau ou le navigateur Eric Tabarly.





Paolo Verzone / VU





Plus que des **bistrots**, les 4 000 débits de boissons de la péninsule sont surtout des lieux de vie

Les commerces des villages ont longtemps eu leur bout de comptoir. Ils faisaient bistrot-charcuterie, bistrot-quincaillerie, bistrot-cordonnier... Cet esprit «double emploi» se poursuit avec une nouvelle génération de débits de boissons locaux, aujourd’hui réunis sous le label Café de pays. A l’instar du Lok’all (à g. et en h. à g.), «bar citoyen» et épicerie de Morlaix, ou de L’Autre Rive (en h. à d.), café-librairie-galerie «rebelle et philo», installé à Berrien, en plein cœur de la forêt d’Huelgoat. Sans oublier le célèbre café du Port, à Île-Tudy, et sa salle de cinéma des années 1950 (ci-contre).

Posés au sommet de la colline, saint Gildas, saint Yves, saint Guirec et saint Ronan regardent le bocage vert et bosselé. Plus loin, on croise saint Malo, tenant sa barque à bout de bras, saint Brieuc, caressant un loup, saint Carantec, appuyé sur son bâton du voyageur. En tout, ce sont trente-six colosses en granit de quatre mètres de haut et quinze tonnes chacun qui se dressent depuis trois ans en pleine campagne, près du minuscule village de Carnoët, dans les Côtes-d'Armor. Les gens du coin n'en reviennent pas. Ici, disent-ils avec malice, la Bretagne a décidé de montrer ses saints...

Et ce n'est pas près de s'arrêter ! Le site comptera à la fin de cette année une cinquantaine de statues monumentales. «Si tout va bien, dans quelques décennies, il y en aura un millier», prédit Philippe Abjean. Ce professeur de philo de 60 ans est l'initiateur de ce chantier hors norme, financé par des

donateurs privés et des entreprises de la région. Une mobilisation impressionnante quand on songe que l'édification d'une statue coûte 12 000 euros. Sur une trentaine d'hectares, la Vallée des saints prévoit ainsi de représenter, «à la manière des menhirs du néolithique», chaque membre de la très nombreuse famille des canonisés bretons. Le modèle ? «Les moaï de l'île de Pâques, affirme Philippe Abjean. C'est une utopie démesurée qui rappelle le temps des cathédrales. C'est pour cela que le projet plaît : les Bretons aiment soutenir ce qui va à contre-courant de notre société de consommation où tout est jetable et éphémère et la globalisation des cultures efface les particularismes.»

La région était vue comme la terre de Bécassine et des bigots

Bienvenue, donc, dans cette étrange Bretagne du XXI^e siècle dont les autochtones se rassemblent encore pour lever des menhirs. Et où célébrer une poignée de saints immémoriaux, dont la plupart auraient débarqué du pays de Galles, d'Irlande ou de Cornouailles il y a environ quinze siècles, sert d'abord à entretenir la légende d'une péninsule armoricaine à part. Une manière de rappeler, avec tout le lyrisme qui lui sied, la force d'un sentiment d'appartenance. A Rennes, à Brest, à Roscoff, à Vannes et aussi à Nantes, préfecture d'un département (alors nommé Loire-Inférieure) qui fut retiré à la Bretagne par un décret pétainiste du 30 juin 1941, c'est la même histoire : le Gwenn ha Du (drapeau breton) flotte au vent, les fest-noz («fêtes de nuit») attirent sans cesse plus d'adeptes, et les cercles céltiques, ces clubs où l'on apprend à danser la gavotte, ne désemplissent pas. Chaque été, au Festival interceltique de Lorient, lorsque les bagads (groupes musicaux) mettent en branle le rouleau compresseur des binious et des bombardes, rares sont ceux qui, parmi les 700 000 spectateurs (chiffre 2013), ne se sentent pas soudain pousser une âme de «highlander». Par sa puissance et sa vitalité, ce phénomène est unique en France. Il ne cesse de s'amplifier

depuis quarante ans. Au point que les sociologues ont fini par lui donner un nom : la «bretonitude».

Plus qu'une mode, ce terme désigne un art de vivre, un état d'esprit. «Une façon particulière de communier avec son terroir et d'appréhender les rapports avec le reste de la planète», explique le couturier et brodeur quimpérois Pascal Jaouen. De quoi faciliter les échanges entre les 3,5 millions d'habitants des quatre départements et animer une vie associative connue pour être l'une des plus actives de l'Hexagone. Loin de signifier le repli sur soi, cette identité forte est un sésame pour s'ouvrir aux autres. «C'est le pétrole de la Bretagne» affirme Jean-Michel Le Boulanger, vice-président de la région en charge de la culture et des pratiques culturelles. Géographe, professeur à l'université de Lorient, il vient, à 58 ans, de signer «Etre breton» (éd. Palantines, 2013), où il questionne l'identité désormais heureuse de son territoire. «La Bretagne s'est enfin réconciliée avec elle-même», certifie-t-il. Longtemps, elle fut regardée comme une terre de paysans en sabots, de Bécassine et de grenouilles de bénitiers, critiquée pour son archaïsme et son retard économique, bafouée dans ses particularismes linguistiques au nom de l'unité de la France. Mais depuis quelques décennies, elle a réussi à transformer en atout chaque stéréotype. Une révolution culturelle.

Pour cela, le pays du granit a commencé à réconcilier le monde du dehors avec sa géographie. Avec ses rivages rudoyés par les vents, ses falaises déchiquetées, ses osselets jetés sur l'océan rugueux, où l'on voit son sang à Ouessant, sa peine à Molène, sa fin à Sein... L'Armor («bord de mer») demeura longtemps résumé à des ports abritant des marins aux trognes rougies et aux estuaires, d'infâmes vasières où pas grand-chose ne poussait pour l'homme. L'Argoat («pays des

L'homme d'ici,
bosseur acharné
ou bourlingueur
mal rasé, a des
goûts simples
et refuse l'esbroufe

bois») n'était pas en reste : entre bocage, lande et forêt, on semblait n'y tromper l'ennui qu'en en guettant les elfes et les korrigans suivant pieusement le sentier mousseux des pardons. Puis, le regard a changé. Féerie des paysages, délices des variations atmosphériques, la géographie bretonne est devenue une bénédiction. En tête des études pour la convivialité et l'authenticité de son accueil, la région forme la première destination des Français pour les vacances à la mer (19,6 % des séjours balnéaires contre 17,6 % pour la région Paca). Mieux, l'Insee a calculé qu'au moins 800 000 nouveaux habitants devraient s'y installer d'ici à 2040. La crise économique frappe durement : le chômage a augmenté de 6,1 % en 2013. Le mouvement des Bonnets rouges et les grèves ont, cet hiver, mis en lumière la dépendance de certaines communes à une économie mono-industrielle se résumant à un abattoir. Pourtant, le «Breizh way of life» séduit et dope encore l'économie. En 2013, l'entreprise de cosmétiques Yves Rocher, dont le siège est implanté à La Gacilly, dans le Morbihan, a conforté sa première place parmi les marques bénéficiant de la meilleure image auprès des Français. Le secret ? Un enracinement revendiqué, l'image entretenue d'une entreprise familiale qui se méfie des paillettes, sans oublier des gammes de produits fleurant bon la nature guérisseuse telle qu'on la conçoit depuis toujours dans les légendes armoricaines. A La Gacilly, dont Yves Rocher, décédé en 2009, fut le maire durant 46 ans – son fils Jacques lui a succédé en 2008 –, les touristes se pressent désormais pour visiter le Végétarium (musée du végétal) et son splendide jardin botanique attenant, mais aussi pour passer une nuit zen dans l'éco-hôtel-spa créé par la firme dans une bâtisse tout en bois et verre, grande ouverte sur la lande. Devenue riche, la commune rurale de deux mille âmes s'est changée en une élégante cité, où foisonnent les ateliers d'artisans d'art et où, de mai à novembre, la foule se presse pour assister à un festival de photo dédié aux peuples du monde et à la nature.

Quelle mutation ! Affaires, médias, culture... On ne compte plus les Bretons qui, après avoir réussi en s'appuyant sur leurs racines, ont contribué à la transformation de leur territoire. Comme les Leclerc père et fils, rois des hypermarchés, qui ont bâti sur l'ancien couvent capucin de leur ville natale de Landerneau un centre d'art contemporain qui en est à sa quatrième exposition. Le milliardaire François Pinault, lui, originaire des Côtes-d'Armor, fait flotter le Gwenn ha Du sur le Grand Canal à Venise et Alexis Gourvennec, natif du Finistère, décédé en 2007, transforma la compagnie Brittany Ferries de Roscoff en leader du fret transmanche : les capitaines d'industrie locaux démontrent qu'une identité forte est porteuse de rebondées insoupçonnables.

Un pâté qui correspond aux goûts simples des habitants

D'autant que les Bretons eux-mêmes jouent le jeu. Selon un sondage de 2012 réalisé par le magazine «Bretons», leurs cinq marques favorites sont les conserves Hénaff (28,6 %), les vêtements Armor Lux (15,9 %) et A l'Aise Breizh (13,5 %), les produits laitiers Paysan breton (7,7 %), la boisson Breizh cola (7,5 %). Quant au Produit en Bretagne, le premier label territorial instauré en France, son succès ne se dément pas, vingt ans après sa création. L'association regroupe 320 entreprises, pèse pour plus de 100 000 emplois, et son logo – un phare bleu sur fond jaune –, figure sur 4 000 produits, de l'alimentaire à la culture. «Ce signe de reconnaissance est regardé comme un gage de qualité et de développement durable», s'enorgueillit Malo Bouësel du Bourg, poète breton et directeur de l'association.

Installé à Pouldreuzic, à la pointe du pays bigouden (Finistère), où sa conserverie de charcuterie fait vivre 200 personnes, Loïc Hénaff, 42 ans, a lui aussi vu les choses évo-



Ils sont 400 professionnels à vivre encore de l'activité du Guilvinec, premier port français de pêche artisanale fraîche. Sa criée exporte son poisson et ses homards bleus dans les restaurants étoilés du monde entier.

luer. «Jusque dans les années 1990, nous étions une marque parmi d'autres, dit-il. Puis, le sentiment identitaire a progressé. Hénaff est alors devenu un élément du patrimoine. Aujourd'hui, notre taux de notoriété auprès des habitants atteint 99,9 %, contre 51 % à l'échelon national.» Certains sociologues ont même vu dans la petite boîte bleue un résumé culinaire du caractère breton. Ainsi, sa recette inchangée, le célèbre pâté du «mataf» («matelot») conçu par Jean Hénaff en 1915 est resté un produit peu coûteux. Un en-cas aux saveurs sobres, aussi facile à transporter qu'à accommoder, qui correspond bien aux goûts simples de l'homme d'ici, à son refus de l'esbroufe, à son pragmatisme, à son existence de bosseur acharné ou de bourlingueur mal rasé. Mais cette simplicité n'empêche pas l'ambition : en 2008, Hénaff est devenue la seule conserverie française à disposer de l'agrément USDA, décerné par •••

Laïcs ou religieux, de gauche ou de droite, les Bretons savent **se serrer les coudes** quand ils ont des causes communes à défendre

●●● l'administration américaine, pour les produits à base de viande. Un certificat qui lui ouvre non seulement les portes de l'Amérique, mais aussi celles de l'espace ! Cet hiver, la PME a été choisie par la Nasa pour conditionner les mets gourmets, préparés par Alain Ducasse, des astronautes de la station spatiale internationale.

La consommation de produits culturels atteint des records

Ils s'en défendent souvent, pourtant les Bretons accordent une attention considérable à la réussite. Pas question, bien sûr, de s'émerveiller des fortunes faites, ni d'étailler la sienne : ce n'est pas le genre du pays. Mais un pan de l'inconscient collectif s'exprime dans les succès entrepreneuriaux, dans les bons résultats scolaires de la région (70 % des jeunes sont bacheliers, contre 61 % au plan national), dans la consommation record de produits culturels, dans ces réseaux si nombreux qui relient les Bretons du monde entier, et dont on adore vanter la capacité d'action. «Nos succès disent une forme de revanche», admet Olivier Bellin, le

chef doublement étoilé de l'Auberge des Glazicks, à Plomodiern (Finistère). Regard sombre, figure de pirate, cheveux roux ébouriffés par le grand air, ce cuistot au caractère bien trempé sait de quoi il parle... Quand il a lancé en 1998 sa table gastronomique après onze années à faire le tour de France des meilleures brigades, on lui a prédit un naufrage : son établissement, une ancienne maréchalerie transformée en relais ouvrier par sa grand-mère et sa mère, se trouvait tellement loin de tout ! Mais il a tenu la barre, malgré les tempêtes qui vidaient parfois son carnet de réservations. Cependant, entre son homard façon kig ha farz et ses saint-jacques emulsionnées au lait ribot, sa table se révèle l'une des plus inventives de France. L'une des plus honnêtes aussi, le chef restant l'un des rares à fermer son restaurant quand il ne peut être en personne devant ses fourneaux. De toutes les façons, à 42 ans, il n'a «pas le temps d'aller à la pêche», dit-il. Ce travailleur acharné s'est fixé un cap : «Décrocher une troisième étoile au Michelin, ma revanche sur l'isolement.»

Décrocher la lune aussi. La mythique ténacité bretonne s'exprime à travers un sens de l'intérêt collectif exacerbé. «L'histoire récente le montre, les Bretons savent se serrer les coudes quand ils ont des causes communes à défendre», remarque le sociologue Ronan Le Coadic, qui a, entre autres, dirigé le livre «Bretons, Indiens, Kabyles... des minorités nationales ?» (Presses universitaires de Rennes, 2009). Cette capacité à se mobiliser surprend souvent les observateurs car elle dépasse, ici plus qu'ailleurs, les clivages gauche/droite, laïcs/religieux, patrons/ouvriers, citadins/ruraux, et même les différences entre Haute et Basse-Bretagne. Ce fut encore le cas cet hiver lors de la colère des Bonnets rouges. C'était déjà ainsi au sortir de la Seconde Guerre mondiale, quand le Célib (Comité d'étude et de liaison des intérêts bretons) parvint à fédérer les élus de tous bords en faveur de la modernisation de la Bretagne. Cette démarche unitaire accompagna les grandes évolutions au cours des

«trente glorieuses» : développement des industries électroniques, automobiles et agroalimentaires, modernisation de l'agriculture, plan routier, en 1968, avec à la clé des quatre-voies sans péage dont l'Ouest profite encore, ou l'arrivée du TGV à Rennes et à Nantes en 1989, permettant de désenclaver la région. D'ici à 2017, la généralisation de la très grande vitesse mettra Brest à trois heures de Paris, contre 4 h 15 actuellement.

La mobilisation porta aussi ses fruits lors des luttes pour l'indemnisation des communes souillées par la marée noire de l'*«Amoco Cadiz»* en 1978. Entièrement encore quand il s'agit de réclamer la reconnaissance par l'Etat français du breton ou la traduction dans cette langue de la devise de la République sur les frontons des mairies – ce qui pour l'heure est systématiquement rejeté par Paris. Et qu'importe si ce combat est quasi désespéré ! Classé comme «langue sérieusement en danger», le breton ne compte plus que 270 000 locuteurs dont seulement 60 000 le pratiquent au quotidien. Et son enseignement, dans le public ou dans les écoles associatives Diwan, créées en 1977 pour relancer l'apprentissage du breton, ne suffit pas à combler le fossé.

Le sens de la fête, lui, est plus vivant que jamais. Un seul chiffre mesure le phénomène : l'an dernier, les festivals ont attiré 1,3 million de personnes. Au-delà des poids lourds, comme les Vieilles Charrues à Carhaix, une kyrielle de réjouissances plus discrètes remplissent le calendrier. A commencer par ce drôle de rituel qu'est le fest-noz, inscrit depuis 2012 au patrimoine culturel de l'Unesco. Un incontournable de l'identité armoricaine. «Pour nous, ça a toujours été plus sympa que d'aller en boîte de nuit», confirme le couturier Pascal Jaouen. Pourtant, ces bals populaires où l'on danse en chaîne ou en ronde au son ●●●

NOUVEAU

GEOART, aussi beau qu'un livre,
aussi passionnant qu'un magazine

Van Gogh GEOHORS-SÉRIE ART

GEO HORS-SÉRIE ART
MAI-JUIN 2014

Van Gogh: **SUNFLOWERS**

Van Gogh

TOUT CE QUE L'ON SAIT MAINTENANT
SUR L'ARTISTE ET SUR L'HOMME

SES OBSESSIONS
DÉCRYPTÉES : IRIS,
CYPRÈS, SOLEILS...

AVEC GAUGUIN,
UN DUO FÉCOND
MAIS EXPLOSIF

DESSINS, CROQUIS :
DANS L'INTIMITÉ
DE SES CARNETS

«FOU ?» L'AVIS
DES MÉDECINS
D'AUJOURD'HUI

En vente chez votre marchand de journaux le 9 avril

●●● du «biniou bras» (cornemuse écossaise), ont bien failli disparaître au début du XX^e siècle, notamment parce que l'église voyait d'un mauvais œil ces transes ponctuant les travaux des champs. Ressorti des oubliettes après la Seconde Guerre, le fest-noz a connu un profond renouvellement : les musiciens et les chanteurs sont montés sur les estrades, les danses se sont simplifiées. L'organisation est aussi devenue plus commerciale. Pas toujours du goût des anciens, mais le succès est là : jusqu'à 8 000 personnes au MusikHall de Rennes cet hiver à l'occasion du festival Yaouank. La musique, elle, en a profité pour s'offrir un bain de jouvence. «En intégrant le grand mouvement d'émancipation du folk dans les années 1970, puis en s'ouvrant à toutes les influences, elle est devenue le marqueur principal de l'identité bretonne, un repère émotionnel pour plusieurs générations», avance le sociologue Ronan Le Coadic.

La littérature voyageuse a trouvé sa place à Saint-Malo

Du coup, le bagad (la région compte 130 de ces groupes, pour 7 000 musiciens) continue à faire recette. Et là encore, c'est une étonnante réinvention du folklore : ces formations à l'écossaise avaient en fait été créées dans les années 1930 par la diaspora bretonne de Paris. Le bagad est tel un navire : une fois à bord, chacun a un rôle précis à jouer. Et vogue la musique. Surtout celle de Lann-Bihoué et son mythique ensemble de sonneurs de la marine nationale française. Tout un symbole que ce bagad de pompons rouges décrété depuis 2010 «ambassadeur culturel de la Bretagne». Celui d'un peuple qui aime prendre l'air du large.

«Elle a beau avoir longtemps été rurale, la Bretagne a toujours eu l'âme voyageuse, explique Jean-Michel Le Boulanger. D'abord par nécessité économique, ensuite par passion, ce qui fait qu'elle est restée ouverte au monde, curieuse de l'extérieur.» Ce goût pour l'ailleurs s'exprime à travers des générations de skippers de légende ou encore le profond respect qu'on continue à avoir ici pour le métier de pêcheur hauturier. Mais aussi pour la

littérature pérégrine, qui a naturellement trouvé sa place à Saint-Malo, où l'auteur Michel Le Bris créa en 1990, le festival Etonnans Voyageurs, dédié au livre de voyage.

Peuple de bardes et de conteurs, les Bretons adorent réécrire leur légende et réinventer leur identité en se jouant des stéréotypes. «La lande, la houle, la brume, cela engendre forcément un paysage mental particulier, l'envie de se forger un récit qui soit à la hauteur du décor», souffle Hervé Glot, le fondateur du centre de l'Imaginaire arthurien en forêt de Brocéliande. Qu'on les traite, des siècles durant, d'arriérés, et les Bretons finissent par faire de leur patrimoine déconsidéré leur passion. En développant par exemple l'art du costume comme nulle part ailleurs. En collectant les contes et les chants des différents petits pays de la péninsule. En ressortant du garde-manger le sarrasin et la galette, le chouchen et le kouign-amann. Ils ont la réputation d'être d'insatiables buveurs ? Certes, mais avec 4 000 débits de boisson, soit une densité par habitant deux fois plus élevée que la moyenne nationale, leurs bars sont devenus d'incomparables lieux de socialisation. Certains sont même des institutions culturelles à part entière. Ils passent pour d'incorrigibles bigots ? Peut-être, mais leur tropisme pour les croyances en tout genre a permis à la Bretagne de garder intacte la tradition des pardons et d'entretenir un amusant «revival» des druides. Et de transformer Brocéliande en haut lieu de la légende du Graal, en dépit de toute vérité historique. Ces bois enchantés attirent près d'un million de visiteurs par an. Des rêveurs cherchant la trace de Merlin et de la fée Viviane. Le grand poète breton Eugène Guillevic, décédé en 1997, avait raison : «Plus on est enraciné, plus on est universel.» ■

Sébastien Desurmont

L'OBJET CULTE



A 50 ANS, LE COTTEN SE PORTE TOUJOURS BIEN

C'est l'habit du plaisancier, l'armure du loup de mer, la seconde peau du marin-pêcheur. Le ciré jaune Cotten, estampillé du petit bonhomme aux bras écartés, a beau être un vêtement technique, il est aussi un signe de reconnaissance. Le porter, c'est appartenir à la Bretagne maritime. Cela n'avait pas échappé à l'actuel ministre de la défense, le Lorientais Jean-Yves Le Drian : en 2004, il mena toute la campagne des régionales en Bretagne avec son Cotten sur le dos. La parka prit la mer pour la première fois en 1964, à Concarneau, où Guy Cotten – décédé en 2013 à 77 ans – ouvrit un premier atelier avec l'idée d'être au plus près de «son bureau d'étude» : la mer. Son coup de génie ? La couleur, repérable quand on tombe par-dessus bord. Il s'en vend 400 000 par an aujourd'hui. Même le paysan breton s'y est mis. «Puisque la mer est notre domaine, la pluie aussi», dit-on chez Cotten.

LE MOIS PROCHAIN **Les Provençaux**

POUR RÉFLÉCHIR ET AGIR AVEC UN TEMPS D'AVANCE

La revue de référence des cadres et dirigeants

The cover features a large green circle containing the number '3' with the word 'les' above it. The text 'NOUS AVONS ÉTUDIÉ 25 453 ENTREPRISES SUR 44 ANS ET TROUVÉ' is written around the top edge of the circle. Below the circle, the title 'RÈGLES POUR RÉUSSIR' is displayed in large white letters. At the bottom, it says 'PAR MICHAEL E. RAYNOR ET MUMTAZ AHMED PAGE 28'. The main title 'Harvard Business Review' is at the top left, and the subtitle 'HBRFRANCE.FR' is at the top right. The date 'AVRIL-MAI 2014' is at the top right, along with a small logo.

Disponible chez votre marchand de journaux
et sur www.hbrfrance.fr

Nouveau
ÉDITION
FRANÇAISE

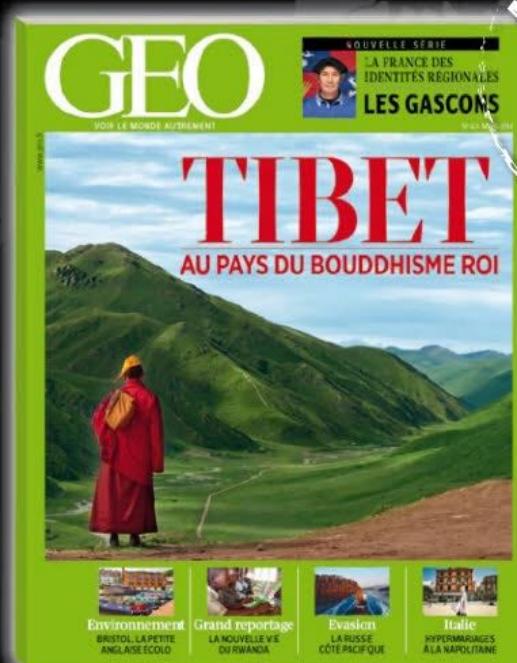


Disponible sur tablettes et mobiles

1, 2 OU 3 ABONNEMENTS ! CUMULEZ

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CONNAÎTRE LE MONDE

TOUS LES 2 MOIS
PARTEZ À LA DÉCOUVERTE
D'UNE DESTINATION



1 an / 12 n°s

1 an / 6 n°s

La curiosité du monde, l'appétit de connaissance, la soif de découverte n'ont jamais été aussi vivaces. Rêves d'évasion, projets de voyage, enjeux géopolitiques, nouveaux modes de vie, conséquences du changement climatique...

LES RUBRIQUES PHARES

- Géopolitique
- Modes de vie
- Évasion
- Grand reporter
- Environnement

LES RUBRIQUES PHARES

- Guide
- Les grands paysages du monde
- Peuple

Vos réductions :

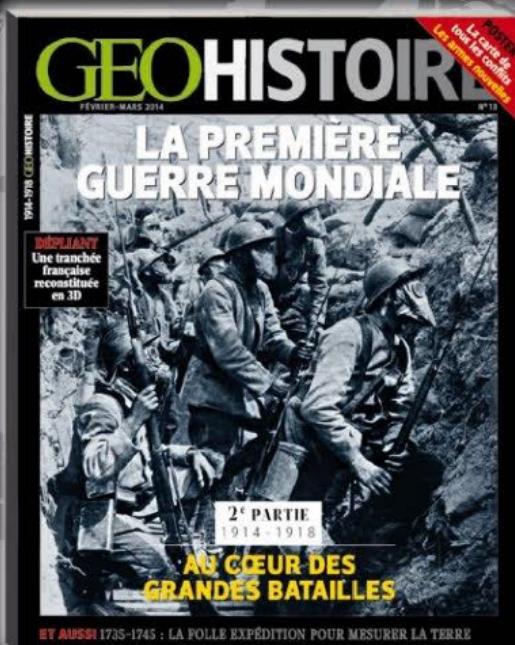
1 abonnement = **30%**
de réduction

2 abonnements = **40%**
de réduction

3 abonnements = **45%**
de réduction

LES AVANTAGES !

TOUS LES 2 MOIS
VIVEZ LES GRANDS
ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE



1 an / 6 n°s

Parler de l'Histoire, avec l'excellence journalistique de **GEO**. Voilà le principe qui nous a guidé dans la réalisation de ce nouveau magazine. **GEO HISTOIRE** propose une fresque complète des grands moments de notre Histoire.

LES RUBRIQUES PHARES

- Cartes et graphiques
- Récit
- Documents d'archives

Profitez-en vite!

Bon d'Abonnement

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :

GEO - Libre réponse 10005

Service Abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 Je choisis ma formule d'abonnement :

1 abonnement, 30%* de réduction :

GEO (1an/12n°) pour 45€

2 abonnements, 40%* de réduction :

GEO + GEO HISTOIRE (1an/18n°) pour 66€

GEO + GEO HORS-SÉRIE (1an/18n°) pour 66€

3 abonnements, 45%* de réduction :

GEO + GEO HISTOIRE + GEO HORS-SÉRIE (1an/24n°) pour 81€

OFFREZ-VOUS

2 Je remplis mes coordonnées :

(obligatoire) Mme Mlle M

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

E-mail : _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

OFFREZ

Les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

Mme Mlle M

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

E-mail : _____ @ _____

3 Je règle mon abonnement par :

Chèque bancaire à l'ordre de **GEO**

Carte bancaire Visa Mastercard

N° : _____

Indiquez les 3 derniers chiffres du numéro qui figure au verso de votre carte bancaire :

Sa date d'expiration : _____ Signature : _____

GEO422D

L'abonnement, c'est aussi sur :

www.prismashop.geo.fr

ou au **0 826 963 964** (0,15€/min)

*par rapport au prix de vente en kiosque. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable 2 mois dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délai de livraison du premier numéro: 4 semaines environ. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-dessous. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

LE MOIS PROCHAIN

George Steenmetz / Cosmos



SUBLIME BRÉSIL

Désert côtier, ports chargés d'histoire ou baies fréquentées par la bohème chic, le littoral brésilien est à l'image du géant d'Amérique du Sud : fascinant et multiple. Entre sable blanc, forêts verdoyantes et culture bahianaise, nos reporters ont parcouru les rivages de la nation « vert et or ».

Et aussi...

- **Regard.** Les photographes Horst et Daniel Zielske nous font redécouvrir Londres.
- **Grand reportage.** Qui va gagner la bataille de la mer de Chine ?
- **Modes de vie.** Albanie : un pays où la cruelle loi du talion régit encore le quotidien.
- **Environnement.** En Europe, une pêche durable est possible.
- **Identités régionales.** GEO poursuit son tour de France. Chez les Provençaux.

En vente le 29 avril 2014

Commandez vite vos **coffrets-reliures**

pour conserver intacts
vos magazines !

- ✓ Résistants, sobres et élégants
- ✓ Matière toileée
- ✓ Logo GEO imprimé en lettres d'or
- ✓ Livrés avec plusieurs millésimes adhésifs



Commandez également sur :

www.prismashop.geo.fr

BON DE COMMANDE

OUI, je commande le lot
de 2 coffrets reliures GEO (réf. 1001) :

| Prix spécial | Quantité | Total en € |
|--------------|----------|------------|
| 15,90€ | | € |

*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0811 23 22 21 (appel local). Participation aux frais de port : +3,50€

Tarifs étrangers : nous consulter au 0811 23 22 21 (appel local). Bon de commande valable jusqu'au 30/12/2014. Conditions générales de vente au verso. Pour toute commande, merci de nous faire parvenir un bon de commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des tiers traitants pour la gestion de votre abonnement. Par offre internationale, vous pouvez être amené à souscrire des prépositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-dessous. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes. Vous avez également le droit à la limitation et à la suppression de vos données. Si vous souhaitez que nous arrêtions la réception ou ne vous appeller pas en cas de reactivation, vous disposez d'un délai de 15 jours à compter de la réception de votre commande afin de nous renvoyer le produit qui ne vous convient pas, dans son emballage d'origine. Selon votre souhait, il vous sera remplacé ou remboursé sans discussion.

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement
sur votre abonnement

France et Dom. Tom : Service abonnement GEO,
62 066 Arras Cedex 9 - tél. 0811 23 22 21 (appel à la communication locale)
Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement pour un an / 12 numéros : 49,90 €

Belgique : Prisma/Edigrup-Bastion Tower Elage 20 - Place du Champ
des Mars 5 - 1050 Bruxelles, Tél. : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 -
e-mail : prisma-belge@edigrup.be Abonnement pour un an / 12 numéros : 59 €

Suisse : Prisma/Edigrup - 39, rue Peillonex - CH-1225 Chêne-Bourg,
Tél. (0041) 22 860 84 00 - Fax : (0041) 22 348 44 82 - e-mail : prisma-suisse@edigrup.ch

Abonnement pour un an / 14 numéros : 102 CHF

Canada : Express Magazine, 8115, rue Larrey, Anjou
(Québec) H1J 2L5, Tél. : (800) 363 1310 - e-mail : expmag@expmag.com
abonnement pour un an / 12 numéros : 89,90 CAN \$ avant taxes

Etats-Unis : Express Magazine, P.O. Box 2769 Plattsburgh

New York 12901 - 0239, Tél. : (877) 363 1310 -

e-mail : expmag@expmag.com

abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US \$

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo-service@guje.de
Espagne : Tel. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@guje.es
Russie : Tél. 00 7 995 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45 Fax : 01 47 92 66 75

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + 4 les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Claire Brossat (6076)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Dérectrice artistique : Delphine Denis (4873)

Dérectrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Alain Maume-Petrucci (6070), Nadège Monschau (4713),

Jean-Christophe Servant (4991), Pierre Sorgue (6074)

Chef de rubrique : Nicolas Ancelin (6061)

Secrétaire : Corinne Baroquier (6061)

Service photo : Christine Laviotette, chef de rubrique (6075),

Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Blédot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (6084), Béatrice Galier (5943),

Christelle Martin (6085), premières maquettistes

Cartographie-géographie : Vincent de Vire (6110)

Premier secrétaire et rédacteur : Vincent de Lapommerède (6083)

Correspondante : Catherine Villeneuve (4542)

Fabrication : Stéphanie Roussies (6240), Jérôme Brotons (6282),

Anne-Kathrin Fischer (6286)

Ont collaboré à ce numéro : Laurence Folie, Hugues Piolet et Alice Sanglier.

Magazine mensuel édité par **P1** PRISMA MEDIA

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans,
ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Les trois propriétaires associés sont Média Communication S.A.S.,

Gruner + Jahr Communication GmbH,

Franz Constance - Verlag GmbH & Co KG

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Rolf Heinz

ÉDITEUR : Martin Trautmann

DIRECTEUR MARKETING : Delphine Schipira

CHÉF DE GROUPE : Virginie Bausset

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le 01 73 05 + 4 les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif : Prisca Pahl, Philipp Schmidt (5138)

Directrices commerciales : Virginie Lubin (4550)

Directrice commerciale (Opérations spéciales) : Géraldine Panzuzzi (4749)

Directeur de publicité : Armand Maillard (4981)

Responsable de clientèle : Éloïse Allain Tholy (6424)

Caroline Hemminger (69 80), Sabine Zimmermann (64 69)

Responsable Luxe Pôle Premium : Constance Dufour (6423)

Responsable back office : Céline Baude (6467)

Responsable exécution : Sandra Ozenda (4639)

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (6450)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaily Engelsing (5338)

Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320)

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676), Secrétariat : (5674)

Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (5342)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH,

Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne

© Prisma Média 2014

Dépôt légal avril 2014

Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245

Création : 1979,

Commission paritaire :

n° 0918 K 83550



ARP

Notre publication adhère à la charte ARP
et s'engage à suivre ses recommandations
en faveur d'une publication loyale et respectueuse
du public. Contact : contact@bpv.org
ou ARP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



Papier issu de sources responsables

FSC® C021803

A retourner sous enveloppe non affranchie à :
Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 09

Mes coordonnées

Mme Mlle M.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal Ville _____

E-mail : _____

GEO422R

□ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires

ACTUALITÉS COMMERCIALES



KOBA FILMS PRÉSENTE PLANÈTE VERTE

Après Microcosmos et Océans, découvrez le nouveau grand film sur la nature diffusé sur France 5. Explorez la forêt au rythme des saisons, à l'arrivée du printemps où la nature reprend vie ou pendant l'hiver lorsque ses habitants hibernent. Découvrez cet univers comme vous ne l'avez jamais vu, au milieu des loups, cerfs rouges, aurochs, busards, sangliers, élans, éperviers... et vivez des moments magiques au cœur du royaume de la forêt.

www.kobafilms.fr

POLYSIANES : UNE FLEUR, LE SOLEIL ET VOUS

Polysianes met en oeuvre toute son expertise dans un véritable soin visage qui associe toutes les vertus d'une crème de jour à une très haute protection solaire sous le jeu d'une texture sensuelle, pour un hâle lumineux et doré. Renforçant ses formules grâce à l'association d'un trio d'actifs aux vertus anti-âge testées et démontrées : Monoï de Tahiti, Morinda et Vitamine E, Polysianes permet d'obtenir les nouveaux soins solaires offrant la meilleure des protections à la peau. Pour les femmes du monde entier, Polysianes est la promesse d'un bronzage sublimé en toute sécurité.

www.laboratoires-klorane.fr



ESCAPADES



ARTS ET VIE - VOYAGES CULTURELS

Forte d'une expérience et d'un savoir-faire perfectionnés depuis près de 60 ans, Arts et Vie se propose de satisfaire toutes les envies d'évasion culturelle grâce à sa toute nouvelle programmation « Escapades » (de juillet à octobre 2014). D'une durée de 1 à 5 jours, ces programmes permettent de suivre l'actualité (festivals ou expositions, entre autres) et d'admirer les joyaux patrimoniaux de nombreuses cités françaises et européennes selon une approche spécifique (architecture, art, histoire ou encore musique). Retrouvez cette nouvelle programmation sur notre site Web www.artsetvie.com/escapades

NOUVELLE JEEP® GRAND CHEROKEE, L'INNOVATION EST SANS LIMITES

Vaisseau amiral de la marque Jeep® et précurseur des SUV de luxe, le Grand Cherokee fait, dans sa nouvelle mouture, la part belle à l'innovation technologique au service du confort, de la sécurité et d'un comportement routier de premier ordre. ADN de la marque, les capacités tout-terrain exceptionnelles du Grand Cherokee sauront satisfaire tous les rêves d'évasion et d'aventure hors des sentiers battus. Performant sur tous les revêtements, le Nouveau Grand Cherokee comblera toutes vos attentes en matière de technologie, confort, sécurité et plaisir. Au comble du raffinement dans sa nouvelle finition Summit, efficace et économique grâce à sa boîte de vitesses à 8 rapports, intuitif grâce à son système exclusif UConnect® avec écran tactile 8,4 pouces et rassurant grâce à son système d'avertissement anticollision actif, évadez-vous dès aujourd'hui avec le Nouveau Grand Cherokee.

www.jeep.fr



CABILLAUD DE NORVEGE, L'HERITAGE D'UNE NATION DE PÊCHEURS

Reconnu par le monde de la gastronomie pour sa finesse, le Cabillaud de Norvège est incontestablement l'un des trésors des eaux norvégiennes. Depuis des millénaires, il est pêché dans un environnement naturel exceptionnel selon des méthodes ancestrales transmises de génération en génération. Il parcourt de longues distances dans les eaux profondes et glacées de l'océan Arctique, ce qui lui confère une chair blanche aux reflets nacrés à la texture délicate et feuilletée et en fait un produit de premier choix. 98,5% des Cabillauds de Norvège sont issus d'une pêche certifiée durable.

www.poissons-de-norvege.fr

CARLSBERG, UN GOÛT UNIQUE

Carlsberg est une bière de qualité, de type « pils », c'est-à-dire une bière blonde et limpide, de fermentation basse avec une amertume moyenne titrant à 5°. Elle se distingue par sa robe claire, brillante et par la fine pétillance de ses bulles qui la rendent si unique. En bouche, la bière Carlsberg est un parfait équilibre entre douceur et amertume franche. Elle dévoile des arômes de houblon vert et de céréales et laisse découvrir de légères notes fruitées (pamplemousse, pomme,)

www.carlsberg.fr

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé.
À consommer avec modération.



Jean-Christophe Marmara / Figaro photo



Le journaliste et écrivain vient de publier «On a tiré sur le Président» (éd. Gallimard), un document consacré à l'assassinat de Kennedy. Aujourd'hui âgé de 77 ans, fasciné par les Etats-Unis, Philippe Labro a traversé ce pays lorsqu'il était un tout jeune homme. Une expérience qu'il avait romancée dans «L'Etudiant étranger» et dans «Un été dans l'Ouest». Il nous raconte son voyage sur la Route 66...

GEO A 18 ans, vous avez circulé sur la route mythique qui traverse l'Amérique d'est en ouest. Quel était votre état d'esprit ?

Philippe Labro J'ai débarqué à New York en juillet 1954, étudié quelques cartes et «pris la route» jusqu'à Hollywood, dans cet état merveilleux d'inconscience et d'immunité propre à la jeunesse. J'avais en tête la chanson de Nat King Cole, «Route 66» et «Les Raisins de la colère», le chef-d'œuvre de Steinbeck, lu quelques mois plus tôt. Je savais que j'allais emprunter un chemin d'histoire mais je n'avais pas vraiment fantasmé ce voyage avant. Je me suis rendu compte que la voiture était la prolongation du cheval des westerns. Les capots des automobiles étaient équipés de réservoirs à eau, qui jouaient le même rôle que, jadis, les gourdes accrochées aux selles. C'était l'aventure. Je me souviens être descendu d'une voiture pour

boire et avoir vu un serpent à un mètre de moi. Le type qui m'avait pris en stop a sorti un pistolet et tiré sur l'animal.

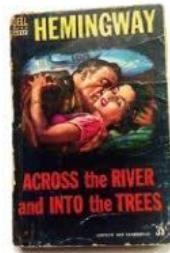
Que vous a apporté l'expérience de la route ?

J'ai pris quelques autocars, les Greyhound, mais j'ai surtout voyagé en stop. Lorsque vous entrez dans une voiture, vous pénétrez chez quelqu'un. Cela vous fait connaître le pays de manière immédiate et charnelle. J'ai repris la route l'été suivant, de la Virginie au Colorado, et, au cours de ces deux voyages, j'ai été frappé par l'humanité de l'Ouest, par ce mélange de méfiance, de familiarité et de solidarité. D'autant qu'à l'époque, un étranger n'était pas un ennemi. «Hi, stranger» signifiait «Bonjour, l'ami».

Quelles rencontres vous ont le plus marqué ?

Je me souviens très bien d'un camionneur au visage carré et dur. Il avait fait de la prison pour un braquage à main armée. Il transportait du grain jusqu'au Kansas. Nous avons roulé une nuit. Sa sagesse, sans doute due à son expérience carcérale, m'a marqué. J'ai aussi le souvenir d'une mère de famille, croisée en fin d'après-midi à Tulsa, dans l'Oklahoma. Elle ne voulait pas que je reste dehors et m'a hébergé une nuit chez elle. Avec son mari, ils ont pris le journal et trouvé l'annonce d'un type qui quittait la ville le lendemain et cherchait un compagnon de

Sur la Route 66, j'ai découvert l'humanité de l'Ouest



«Lors de mon premier voyage, en 1954, j'avais acheté sur place «Au-delà du fleuve et sous les arbres», où Hemingway raconte son amour platonique pour une jeune comtesse à Venise.»

route. Ils l'ont appelé et je suis parti avec lui. Je n'ai pas oublié non plus cette jeune guitariste, qui préfigurait les filles libérées. J'ai romancé notre rencontre et notre histoire dans «Un été dans l'Ouest. La route, c'était aussi les serveuses des «dinners», les pompistes, les vagabonds, les premiers beatniks...»

Comment cette Amérique des années 1950 a-t-elle agi sur le jeune garçon que vous étiez ?

Tout était exotique : les hamburgers, les milk-shakes, les cactus, les coyotes, la présence indienne... J'éprouvais aussi un incroyable sentiment de liberté. Je vivais un rêve d'enfant, celui d'être un «coureur de bois». J'ai aussi expérimenté la solitude. Je me parlais à haute voix pour ne pas être seul. Je garde une vision très bucolique de ces voyages. Peut-être devrais-je me souvenir de ce que j'ai enduré, car cela n'a pas été facile. Mais finalement, ce n'est pas ce qui reste.

Vous avez traversé des paysages incroyables...

Le plus fort a été la découverte des Rocheuses, lorsque la plaine laisse place aux collines, à la verdure, aux pics. L'apparition des montagnes et des forêts a été un vrai choc esthétique et émotionnel. Je retrouvais «La Prairie» de mes lectures d'enfant, celle de James Fenimore Cooper ou de Jack London. Dans l'Ouest, le ciel est d'une pureté incroyable. D'un bleu qui n'existe pas en Europe. ■

Propos recueillis par Audrey Nait-Challal

À L'ÂGE OÙ LEUR IMAGINATION EST SANS LIMITES,
N'ATTENDEZ PAS POUR LES Y EMMENER.



La métamorphose, une histoire Hermès

